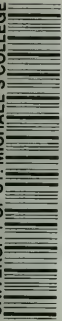
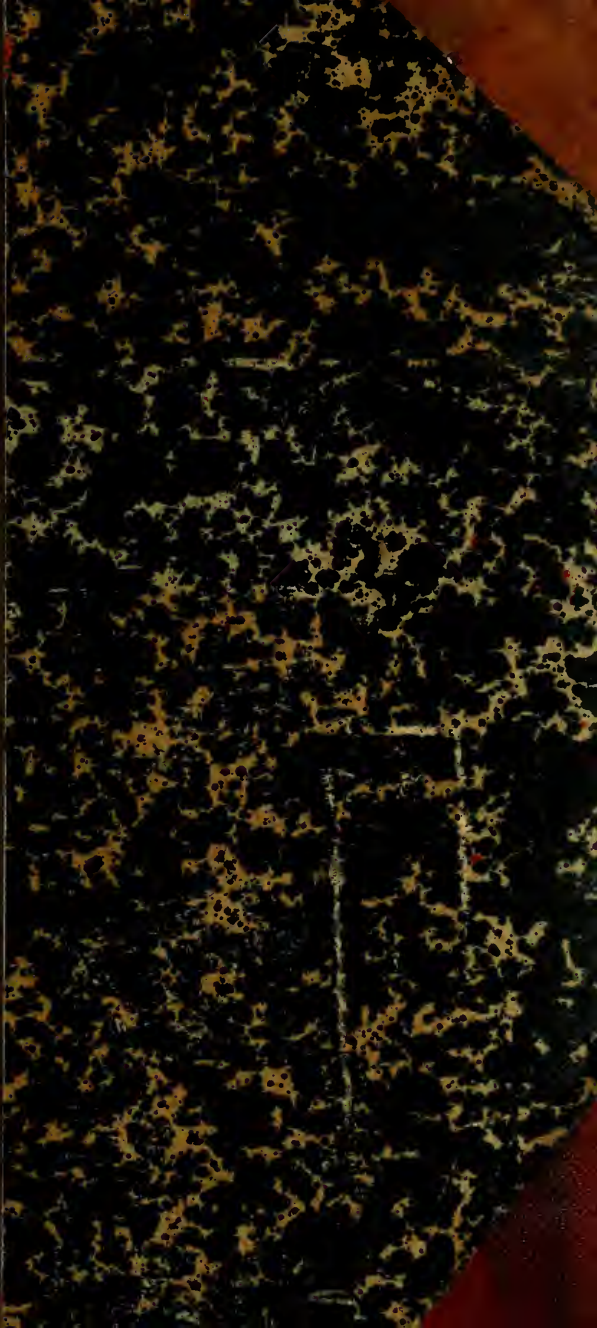


UNIVERSITY OF ST. MICHAEL'S COLLEGE



3 1761 04339 9443

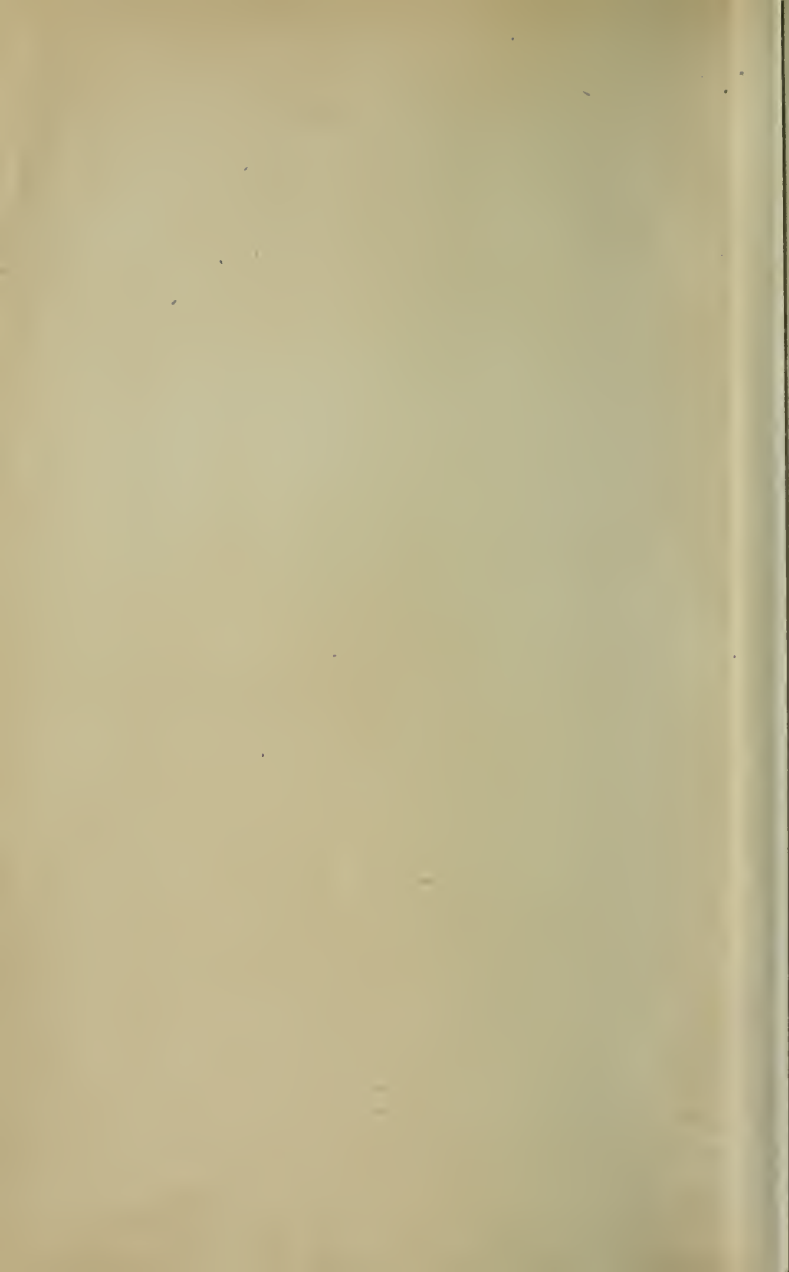




OLY REDEEMER LIBRARY, WINDSOR

TRANSFERRED







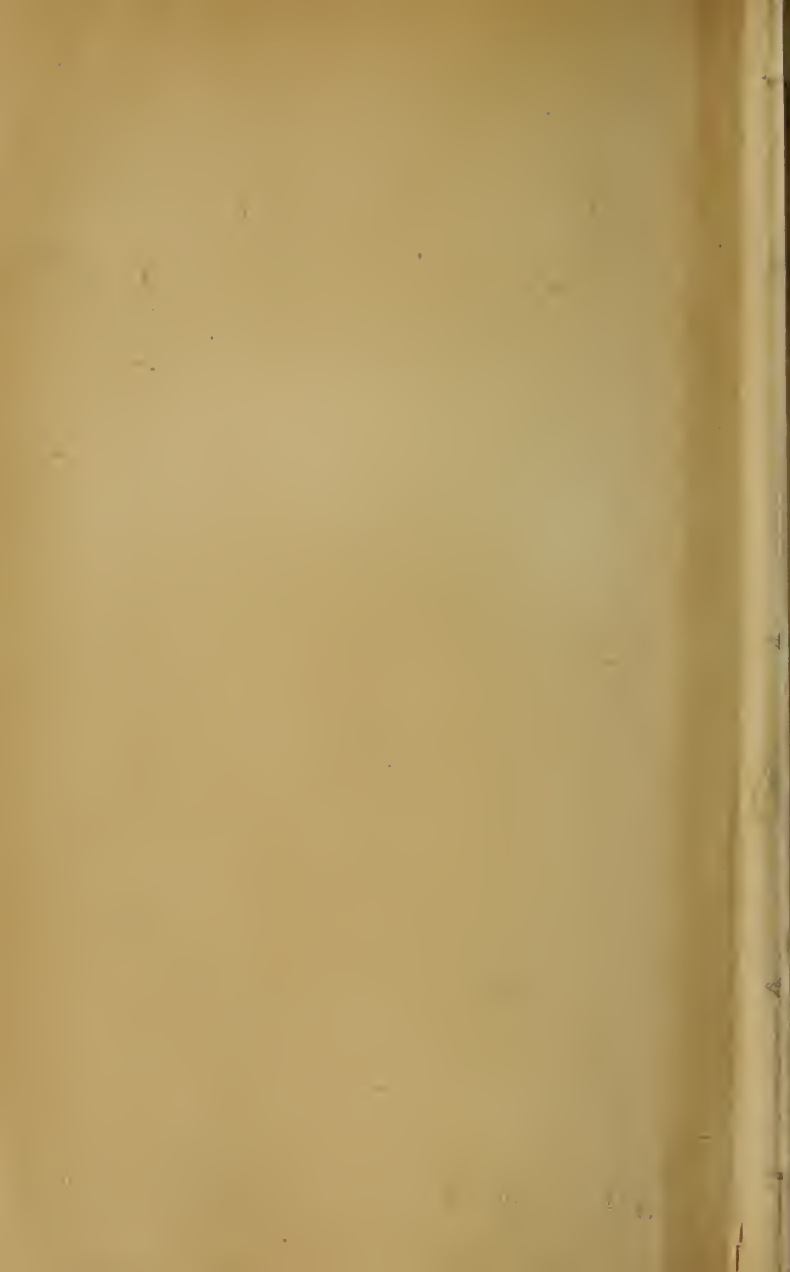




VIE INTÉRIEURE SIMPLIFIÉE

ET RAMENÉE A SON FONDAMENT

TRANSFERRED



LA VIE INTÉRIEURE

SIMPLIFIÉE

ET RAMENÉE A SON FONDEMENT

OUVRAGE PUBLIÉ PAR

LE R. P. JOSEPH TISSOT

SUPÉRIEUR GÉNÉRAL DES MISSIONNAIRES DE SAINT-FRANÇOIS DE SALES

Avec Approbation de M^{sr} l'Evêque d'Annecy
et de Son Eminence le Cardinal BOURRET, Evêque de Rodez



DELHOMME ET BRIGUET, ÉDITEURS

PARIS

83, rue de Rennes, 83

LYON

3, Avenue de l'Archevêché, 3

HOLY REDEEMER LIBRARY WINDSOR

TRANSFERRED



AU LECTEUR

Les pages qui composent ce précieux volume ne sont pas de moi : elles sont à moi, autant que peut le dire un religieux. Leur auteur me les a données manuscrites, avec pleine liberté d'en faire l'usage que je voudrais. Contre son attente, mais non sans son autorisation, je me suis décidé à les livrer à l'impression dès que je les ai eu méditées. Elles m'avaient procuré d'intimes jouissances, et, j'ose l'espérer, grâce à Dieu, un vrai profit spirituel. Je me serais reproché de les garder pour moi et me suis souvenu de la parole du Sage : « Ce que j'ai appris, j'en fais part aux autres, sans envie, et je ne cache point les trésors qui y sont contenus ¹. »

Que renfermait donc ce manuscrit ? En substance, rien de nouveau ; car, partant du PRINCIPE ou FONDEMENT si connu de saint Ignace, admirablement commenté, il arrive à des conclusions que la plus simple logique suffit à déduire. Or c'est précisément la simplicité, c'est la logique irréductible de cette argumen-

¹ Sap. VII, 13.

tion, c'est l'étonnante richesse de textes sacrés dont elle est corroborée, qui m'ont ravi.

Ils ne sont pas communs, en notre fin de siècle surtout, les traités de spiritualité saisissant tout d'abord l'intelligence, la persuadant à l'aide de la raison et de la foi, et l'obligeant à orienter la volonté du côté du devoir et de la perfection. Quelle base autrement plus solide que le sentimentalisme tant exploité de nos jours au service, ou plutôt au préjudice de la piété !

Le sentiment est-il donc exclu de ces pages ? On le dirait, en les ouvrant, à la vue des efforts de l'auteur pour le réduire à un rôle secondaire. Cependant, bientôt, de la lumière d'une doctrine claire et irréfutable jaillit une chaleur qui gagne le cœur. La grande loi de l'amour, « Diliges Dominum », dégagant l'âme des retours de l'égoïsme, la pénètre d'une flamme bienfaisante, active, exempte d'alliage, riche des plus onctueuses consolations.

C'est ainsi que, en apparence à son insu, en réalité par une voie éminemment logique, ce livre monte des régions de l'ascétisme à celles du mysticisme le plus délié et le plus sûr. Par là même, et c'est ce qui, à mes yeux, lui donne un attrait FAMILIAL, cette doctrine se rattache et s'identifie à celle de saint François de Sales et de ses meilleurs interprètes¹. On verra ce suave Docteur souvent cité, et il semble avoir inspiré le plan et les déductions pratiques de ce travail, dans

¹ Il me plaît de nommer ici l'une des filles de Saint François de Sales qui ont le mieux compris leur Bienheureux père, la vénérée Mère Marie de Sales Chappuis dont les enseignements et la vie concordent merveilleusement avec les théories de ce livre.

ses conseils à la présidente Brulart. « Il ne faut pas juger des choses selon notre goût, mais selon celui de Dieu ; c'est le grand mot. Si nous sommes saints suivant notre volonté, nous ne le serons jamais bien ; il faut que nous le soyons selon la volonté de Dieu¹. »

Je tenais à expliquer, par ce peu de mots, mon humble intervention dans la publication de ce volume. Je supplie le lecteur de n'en pas sauter une ligne, à commencer par l'Avant-propos. Cela me paraît nécessaire pour bien saisir, goûter et pratiquer ces enseignements.

L'auteur, en me livrant son œuvre, me disait ingénument qu'il me confiait un enfant abandonné et me priait de l'adopter. Je l'adopte avec l'unique regret de n'avoir pas l'honneur d'en être le père. Je l'ai baptisé en lui donnant un titre qui me paraît lui convenir, et j'ai eu la bonne fortune de lui trouver un parrain éminent dans Monseigneur mon Evêque, dont l'approbation assurera, Dieu aidant, le succès de cet ouvrage.

*Annecy, en la fête de Notre-Dame du Bon Conseil,
26 avril 1894.*

JOSEPH TISSOT,

missionnaire de S.-François de Sales.

¹ Lettre, 8 juin 1606.



APPROBATION

DE MONSEIGNEUR L'ÉVÊQUE D'ANNECY

Vivre de la vie intérieure est la légitime et noble ambition des âmes qui ont l'intelligence de ce que la Religion attend d'elles et leur promet. Car il y a deux vies pour le Chrétien. L'une lui est commune avec les hommes qui n'ont pas le bonheur de posséder la Foi de l'Eglise, l'autre lui est propre. Il a et doit entretenir les relations qu'entraîne le commerce des hommes ; mais il a encore des relations habituelles, constantes avec Dieu et avec les Saints, ce que l'Apôtre appelle « notre conversation dans le Ciel ».

Cette vie supérieure, cette conversation intime est nommée vie intérieure par tous les écrivains mystiques. Elle a deux facteurs, la grâce de Dieu et l'action de l'âme : action qui est soumise à de grandes variétés de forme et de mode selon le caractère, selon les dispositions, les habitudes d'esprit et les mouvements du cœur en chaque sujet. La direction de l'âme dans cette union de son activité propre avec les grâces qu'elle reçoit de Dieu est donc une science, elle est un art. C'est ce qui explique comment un si grand nombre de livres ont été écrits sur ce même sujet : les moyens les plus sûrs et les plus faciles à employer pour procurer à l'âme le bonheur inexprimable de vivre au dedans d'elle-même avec Dieu, de commencer la vie du Ciel par la vie intérieure. La simplicité à

obtenir dans les procédés, telle est la fin que s'est proposée l'auteur inconnu, mais à coup sûr très compétent, de l'ouvrage qui nous a été présenté par le R. P. Supérieur des Missionnaires de Saint-François de Sales d'Annecy, et pour lequel il sollicite notre approbation : LA VIE INTÉRIEURE SIMPLIFIÉE ET RAMENÉE A SON FONDEMENT.

Le désir de rendre la vie intérieure plus accessible en diminuant l'appareil souvent très compliqué dont l'entourent beaucoup de Maîtres de la vie spirituelle est assurément excellent : que d'âmes sont tenues à l'écart par le nombre des actes qu'on leur demande d'accomplir pour vivre en union avec Dieu, par la multitude des distinctions et la minutie des détails ! Cette pensée, bonne en elle-même, a été exposée et traduite d'une façon heureuse. Nous conseillons et recommandons la lecture attentive et répétée de ce livre aux prêtres et aux fidèles. Les prêtres y trouveront grand profit pour leur propre avancement dans la vie intérieure et de vives lumières pour la conduite des âmes dont la direction leur est confiée.

Donné à Annecy, le 23 avril 1894.

+ LOUIS, *Evêque d'Annecy.*

APPROBATION

DE SON EMINENCE LE CARDINAL BOURRET,

Evêque de Rodez.

MON RÉVÉREND PÈRE,

Le livre que vous venez de publier sous le titre : *La vie intérieure simplifiée et ramenée à son fondement*, combat un mal qui dénature, en beaucoup d'âmes, la piété, savoir la religiosité vague, sentimentaliste, encombrée de pratiques minutieuses.

Il concentre sur un point, un seul point, l'accomplissement de la volonté de Dieu, tant de lumière qu'il l'éclaire et l'inonde.

L'avant-propos dessine déjà nettement son plan. Mais lorsqu'après un commentaire très *corsé* du Principe de saint Ignace, l'auteur s'élève par voie de conséquence, à l'analyse des divers degrés de la piété, mais surtout quand il parle du bon plaisir divin et de son acceptation, il me semble vraiment neuf, suggestif.

Rempli d'ailleurs de textes sacrés admirablement commentés, de passages des Pères et de saint Thomas, ce livre

laisse loin derrière lui tant d'autres petits volumes sans théologie, sans profondeur et sans onction.

Bien médité, il peut retourner et sanctifier une âme élevée, docile aux leçons de la logique et de la Foi.

Je crois faire une bonne œuvre en le recommandant.....

+ JOSEPH, Card. BOURRET,

Evêque de Rodez.

Rodez, 25 Juin 1894.

AVANT-PROPOS

1° Quel est l'objet de ces courtes réflexions ? Elles n'ont aucune prétention à être un traité de vie spirituelle, ni même un commencement quelconque de traité ascétique. Leur but est plus modeste. Ce sont simplement quelques considérations élémentaires, suggérées par le soin des âmes que Dieu appelle dans les voies d'une piété sérieuse. Notre désir est uniquement de signaler un grand écueil, contre lequel viennent sombrer hélas ! des âmes en trop grand nombre ; et afin de les préserver contre ses dangers, tous les efforts sont ici concentrés sur un seul point, celui de tous qui est le plus important, le plus fondamental. Ce point on voudrait l'éclairer : il faudrait pouvoir l'inonder de lumière ! Au milieu des brouillards qui nous enveloppent, il faudrait un phare puissant, qui concentrât tous ses feux sur ce point. Hélas ! ce petit travail a trop bien la conscience de n'être point un phare. Si tout au moins il pouvait être une petite lampe ! s'il pouvait projeter dans les ténèbres son rayon faible et vacillant ! C'est là sa modeste ambition. Que si quelque

âme y trouve un rayon de lumière, elle l'attribuera à Celui-là seul qui est lumière sans ténèbres. ¹ L'homme en lui-même est toujours ténèbres, il n'est lumière que dans le Seigneur. ²

Quel est l'écueil à signaler, je voudrais le dire tout d'abord, je dirai ensuite quel est le point à éclairer.

2° La piété aujourd'hui souffre d'une maladie générale : ³ elle manque de substance et de fond, l'élément solide lui fait défaut. Tout est si superficiel dans certaines âmes !... et dans certains livres !... Faut-il dire que la piété a suivi la marche descendante du siècle, ou que le siècle s'est affaissé par l'affaiblissement même de la piété ? je ne sais. L'un et l'autre sans doute. Mais ne serait-il point plus vrai de dire que l'affadissement du sel a laissé la terre se corrompre ? Vous êtes le sel de la terre ; ⁴ cette parole adressée aux Apôtres, et à tous ceux qui entrent en participation de leur ministère, trouve aussi son application dans les âmes supérieures qui, par cette force amère cachée dans la piété, sont appelées à purifier le monde et à le préserver de la corruption. Et si le sel s'est affadi, avec quoi salera-t-on ?

Quoi qu'il en soit, le mal est le même de part et

¹ Quoniam Deus lux est, et tenebræ in eo non sunt ullæ (1^{er} Joan., 1, 5).

² Eratis enim aliquando tenebræ, nunc autem lux in Domino (Eph., 5, 8).

Tenebræ in vobis, lux in Domino (Aug.).

³ Quand je dis : générale, j'entends qu'elle atteint à la fois l'ensemble de l'organisme de la piété et une grande multitude d'âmes.

⁴ Vos estis sal terræ ; quod si sal evanuerit, in quo saliestur ? (Math., 5, 13).

d'autre. Des régions de l'idée et des principes, on est descendu au terre-à-terre [des émotions et des sens. Dans la vie publique comme dans la vie privée, dans la vie intellectuelle comme dans la vie morale, dans la vie spirituelle même, on cherche les émotions, on vit par les sens. La vie s'animalise et tend à n'être plus qu'une suite de sensations. Les chemins profonds de l'esprit et du cœur sont de plus en plus ignorés ; le romantisme pénètre tout, même la piété. O Dieu ! combien le sentimentalisme a faussé la piété ! S'attachant aux dehors doucereux qu'il embellit des plus brillantes fleurs de mysticité, se berçant dans les vapeurs troublantes des sens, il a, par ses dehors trompeurs, caché aux âmes le vide absolu qu'il recouvre ; en sorte qu'elles savent à peine bien souvent qu'elles n'ont plus de la piété que les apparences, et qu'elles en ont rejeté la vertu.¹ La fascination de la bagatelle a fait perdre de vue le bien profond,² on ne voit plus que les séductions de la surface.

3° En vivant par les sens, on vit au dehors, à la superficie : on ne pénètre plus dans l'intime de l'âme. L'âme a des profondeurs infinies. « Dieu, dit-on, parle au fond de toute âme. Ecouter dans ce fond où la vérité se fait entendre, et où se recueillent les idées, aller par la piété au Maître intérieur.³ » Combien y en a-t-il qui sachent le faire ? Combien

¹ *Speciem quidem pietatis habentes, virtutem autem ejus abnegantes* (2 Tim., 3, 5).

² *Fascinatio nugacitatis obscurat bona* (Sap., 4, 12).

³ Gratry : Perreyve.

qui y pensent ? Combien qui comprennent la voie intellectuelle par laquelle Dieu vient à nous, et qui, pour le rencontrer, sachent se promener dans l'intérieur de leur maison, dans les profondeurs sans tache de leur cœur ! ¹ Hélas, on connaît si peu son intérieur ! on sait si peu y entrer !... Parfois on a si peu souci d'y pénétrer, n'en a-t-on même pas peur trop souvent ? On se contente de ce regard sommaire et superficiel qui suffit à établir au dehors une correction relative, mais la purification profonde de l'âme, la transformation progressive de la vie humaine en la vie divine, le dépouillement du vieil homme et le revêtement du nouveau, tout ce travail des profondeurs, on l'ignore à peu près. On laisse les profondeurs envahies par toutes sortes de misères. La recherche de soi, qui est le résumé de tous les vices de l'homme et la cause de toutes ses fautes, s'accommode très bien de ce sentimentalisme superficiel. C'est si agréable d'être content de soi et de Dieu !... Et quand on est si bien sur ce Thabor, pourquoi n'y pas faire trois tentes ? ² Oui, mais là ne logeront ni Jésus-Christ, ni Moïse, ni Elie ; là en compagnie de la piété sensible logent la sensualité et l'orgueil.

Ce n'est point ce lieu que Dieu a désigné pour y établir les ascensions du cœur ; les ascensions du cœur partent de plus profond, elles s'élèvent de la vallée des larmes. ³ Là, dans ces profondeurs c'est

¹ *Intelligam in via immaculata, quando venies ad me. Perambulabam in innocentia cordis mei in medio domus meæ (Ps. 100, 2).*

² *Bonum est nos hic esse, faciamus hic tria tabernacula (Math., 17, 4).*

³ *Beatus vir cujus est auxilium abs te, ascensiones in corde suo disposuit in valle lacrymarum, in loco quem posuit (Ps. 83, 6).*

la lutte, c'est le travail. Il faut arracher, déraciner cette recherche personnelle, cet amour de soi qui est si vivace au cœur et qui a jeté partout de si profondes racines. Le labeur est rude et les jouissances rares, du moins pour les sens. Il y a bien là des jouissances et plus vraies et plus pleines. Dieu lui-même prend part au travail et communique au travailleur la joie de sa présence, c'est pourquoi il est bienheureux. Mais les sens ignorent ces jouissances, ils voient les larmes et le travail, les peines de la montée et la lutte, c'est pourquoi on craint instinctivement les profondeurs où se fait ce travail. Il est si facile de s'illusionner quand d'un côté on rencontre sans grande difficulté des joies que l'on croit très pures, et que de l'autre on voit des combats que l'on ne croit pas très nécessaires !... Aussi les prétextes abondent pour préférer les jouissances immédiates et faciles de la surface, au labeur et au combat des profondeurs.

Et ainsi il arrive ce que dit saint Jean de la Croix. « Plusieurs, dit-il, par défaut de science, se servent des biens spirituels pour la seule satisfaction des sens, et leur esprit reste ainsi privé de tout fruit réel. La partie inférieure attire de son côté l'eau féconde de la grâce et l'empêche de parvenir jusqu'à l'esprit qui demeure en proie à une désolante sécheresse et à l'angoisse du vide. A peine trouverait-on une personne qui échappe à cette tyrannie des sens. » ¹

¹ Montée du Carmel, liv. 3, ch. 32.

4° Vivant à la superficie de l'âme, on vit de même à la superficie de toutes choses, car l'homme qui ne sait plus pénétrer son âme ne sait plus pénétrer les profondeurs d'aucune chose. C'est l'extérieur qui occupe, c'est le détail qui devient l'important. Ainsi dans les devoirs et les obligations on voit la lettre plus que l'esprit, l'écorce plus que la moëlle, le corps plus que l'âme. On sait que tels et tels détails sont prescrits, tels autres défendus. On ne voit que le côté extérieur de la loi, la fait matériel de la prescription, et c'est la seule chose à laquelle on attache une certaine importance. On ne voit pas le côté intérieur, le pourquoi, le but de la prescription, l'esprit de la loi, et ainsi on apporte une fidélité extérieure et mécanique à observer matériellement la lettre qu'on voit et qui tue, sans s'inspirer de l'esprit qui vivifierait et qu'on ne voit pas. ¹ Par exemple, dans les exercices de piété, méditation, office, chapelet etc., ce qui préoccupe principalement et quelquefois exclusivement c'est le côté extérieur ; on s'inquiète surtout d'accomplir l'obligation matérielle et, si on est fidèle à accomplir ces obligations tant bien que mal dans leur intégrité extérieure, on est tranquille ; la loi est accomplie, parce que l'extérieur est sauf. Si on y est infidèle, c'est surtout la brèche extérieure dont on s'inquiète, c'est l'inexactitude matérielle que l'on se reproche, beaucoup plus que la négligence des besoins intérieurs auxquels répondent ces pratiques. On se de-

¹ *Littera occidit, spiritus autem vivificat* (2 Cor., 3, 6).

mande si peu à quels besoins profonds répondent les pratiques imposées par la loi ou introduites par l'habitude ! Les besoins profonds, on ne les connaît plus. On a besoin surtout d'agitation au dehors, de sensation à la surface, et cela ne se trouvant pas dans la loi, on va le demander à des pratiques factices, propres à émouvoir. Pendant ce temps-là, on se contente, pour ce qui est d'obligation, de surveiller l'extérieur, ce qui, à la vérité, coûte moins. « L'esprit demeure dans l'élémentaire, dans ce mot seul, et n'entre pas vraiment dans la région de la pensée. Faute de piété, l'esprit ne va ni du mot à l'idée, ni de l'idée à l'âme, encore moins de l'âme à Dieu. ¹ Et de la sorte, une âme dont la fidélité aux pratiques extérieures laisse peu à désirer, n'avance pas, parce qu'elle ne va pas à l'intérieur où elle puiserait la vie ; c'est comme un automate dont tous les mouvements sont réglés, mais demeurent éternellement les mêmes.

5° Attachée aux pratiques extérieures, l'âme n'a pas d'essor. Elle est emprisonnée, enchaînée, engluée. Voyant les choses par le petit côté, elle se rapetisse, elle se rétrécit. Les petites pratiques font les petites âmes, car l'âme arrive toujours à prendre les proportions des choses auxquelles elle s'attache. Je deviens petit, si je m'attache aux petites choses, ou plutôt au petit côté des choses, car les petites choses ont leurs grands côtés comme les grandes ont leur petit côté. Il y a des âmes qui ne savent

¹ Gratry, loc. cit.

s'attacher qu'aux petits côtés dans les grandes comme dans les petites choses et elles en deviennent tout à fait mesquines et étroites. D'autres au contraire, dans les petites aussi bien que dans les grandes choses, voient sans cesse les grands côtés, auxquels elles s'attachent et qui les dilatent sans cesse.

Dans la piété comme en toutes choses d'ailleurs, l'extérieur est le petit côté. Dès lors que j'en fais l'important, tout s'étirole en moi, tout devient mesquin ; mon horizon spirituel se rétrécit, je deviens esclave de petites bagatelles qui ne me laissent plus d'expansion. J'estime que quelques infidélités extérieures tuent toute la piété ; c'est vrai, hélas ! de la mienne qui est toute extérieure. Ainsi si je suis fidèle à mes petites pratiques, je m'y emprisonne ; si je les néglige, il ne me reste plus rien. Ceci est d'expérience journalière, et voilà pourquoi on voit de pauvres âmes sans cesse occupées à faire la navette, reprenant leurs pratiques, les abandonnant peu à peu, y revenant pour les quitter encore.

6° De là naît le morcellement et la division. On se traîne dans la piété à travers une foule de détails sans cohésion et sans portée. Il n'y a pas d'unité dans l'âme, ses forces s'éparpillent sur une multitude de pratiques qui n'ont aucun centre commun, aucun but supérieur. Rien n'est déplorable comme de voir le manque de coordination dans les idées, de suite dans la volonté, d'enchaînement dans les actes. La piété n'est plus un corps vivant : c'est une série d'essais, de tâtonnements, d'hésitations. On dirait que la boussole manque, tant les manœuvres

du navire sont peu cohérentes. Elle manque en effet : il manque une âme à ce corps. On a le détail de la lettre qui tue, on n'a pas l'esprit qui vivifie. C'est le morcellement, la division, l'individualisme, le mal révolutionnaire dans la piété.

7° Aussi quelle faiblesse ! On ne vit pas, on se traîne. Et cela, malgré un développement assez grand de bonne volonté. « Je n'y comprends rien, me disait un vénérable vétéran des luttes sacerdotales, plus j'avance, plus je recule. Il me semble que je fais des efforts, que j'en ai fait beaucoup déjà, et malgré cela je me sens toujours moins avancé. » J'admets qu'il y ait en ces paroles quelque chose de l'humilité qui s'ignore ; il y avait aussi beaucoup de la triste vérité constatée dans bien des âmes. Marthe, Marthe, vous êtes inquiète, vous êtes troublée, parce que vous vous occupez de beaucoup de choses. ¹ Voyez-vous comment la multiplicité faisait le malheur de Marthe ? Elle avait trop de choses en tête ! La multiplicité la divisait, et en la divisant l'inquiétait, et en l'inquiétant la troublait, et en la troublant l'affaiblissait, de telle façon qu'elle ne pouvait plus y suffire et qu'elle était obligée de venir réclamer le secours de sa sœur. Ainsi en est-il pour nous. Les multiples occupations de la vie, les mille préoccupations de l'intérêt personnel divisent l'âme, et la multiplicité incohérente des exercices de piété, au lieu d'apporter à l'âme l'unité, la force et la paix, ajoute à son mal en la divisant, la troublant et l'af-

¹ Martha, Martha, sollicita es et turbaris erga plurima (Luc., 10, 41).

faiblissant davantage. Comment s'étonner de la langueur des âmes quand ce qui devrait être leur guérison et leur vie, augmente le mal dont elles souffrent ?

Si on savait quel est l'unique nécessaire !...¹ Si on s'en occupait uniquement !... si on songeait uniquement à bâtir l'unique édifice sur l'unique fondement !... Mais que voulez-vous ? On bâtit sur le sable. Quoi d'étonnant si la maison ne tient pas ? Tant de vents soufflent ! tant de torrents se précipitent !² Et quand le ruineux édifice est à peu près à terre, on va dans une retraite chercher à le remonter. Et semblable à l'enfant qui a vu crouler son château de cartes et qui le veut rétablir, on songe à prendre de nouvelles résolutions, de nouvelles pratiques aussi extérieures, aussi peu profondes, aussi incohérentes que les premières, par conséquent aussi fragiles, et la construction sera condamnée à s'écrouler encore au choc du vent et des eaux. Et on ne songe pas à chercher le roc, on ne cherche pas à établir un fondement solide et profond. Sait-on même qu'il faut un fondement à cet édifice ?...

8° Ces observations, est-il besoin de le dire ? n'ont pas une portée universelle et ne visent pas tout le monde. Elles signalent des défauts et ne parlent pas des vertus. Ce serait une prétention absolument sottise de vouloir établir le bilan des unes et des autres. Il

¹ Porro unum est necessarium (Luc., *ibid.*).

² *Ædificavit domum suam super arenam, et descendit pluvia, et venerunt flumina, et flaverunt venti, et irruerunt in domum illam, et cecidit, et fuit ruina illius magna (Math., 7, 27).*

y a beaucoup d'âmes très vertueuses qui marchent dans les vraies voies de Dieu et qui n'ont nul besoin de mes pauvres réflexions pour aller à Lui. Leurs lumières surpassent de beaucoup tout ce qu'elles pourraient trouver ici. Mais aussi, le ministère me le fait constater journellement, il y a des âmes qui s'abusent et qui ignorent. Ces âmes, pleines de bonne volonté d'ailleurs, sont exposées aux dangers signalés ici, et elles respirent, comme une atmosphère morbide, une foule d'idées fausses qui leur font une piété malade. Si quelque faible rayon de lumière échappé de ce petit travail, pouvait contribuer à éclairer une !... S'il pouvait porter à une seule un léger remède qui aide à sa guérison !... Mon Dieu ! ce travail ne serait-il pas trop récompensé?... Mais vous seul, ô mon Dieu ! éclairez, vous seul guérissez. S'il y a ici quelque chose de vous, c'est ce quelque chose qui éclairera et guérira. Vous seul savez s'il y a de ce quelque chose dans ces réflexions !... Oh ! quelle consolation si véritablement elles portaient un rayon de votre lumière et de votre amour ! C'est tout ce qu'elles voudraient porter, ô mon Dieu ! Qu'elles le portent aux âmes de bonne volonté, à celles qui errent parce qu'elles ignorent. ¹ C'est à elles surtout que s'adressent ces considérations, car d'une manière générale les conseils donnés ici visent ceux qui ne savent pas plutôt que ceux qui ne veulent pas, ils tendent à éclairer la bonne volonté plus qu'à secouer la mauvaise volonté.

¹ ... lis qui ignorant et errant (Hebr., 5, 2).

9° Tous ces maux : sentimentalisme, affaissement, incohérence, division, faiblesse, ont une source commune, tiennent à une même cause, le manque de fondement. Rien ne sera guéri, tant que l'attention ne se portera pas sur ce point essentiel, et c'est celui que je désirerais éclairer.

Pour élever un solide édifice spirituel il faut avant tout s'occuper des fondements ; car l'élévation et la solidité de la construction dépendent des fondations. Sans fondement, rien de solide, rien de fort, rien de durable. L'important, par conséquent, c'est de connaître les fondements de la vie spirituelle, de les établir fortement, et d'asseoir solidement l'édifice de la perfection sur la base unique, en dehors de laquelle rien de vivant ne peut être construit, car personne ne peut établir de fondement autre que celui qui a été établi. ¹

C'est ce fondement unique que je voudrais montrer, que je voudrais mettre en pleine lumière, si je le pouvais. Je voudrais pouvoir dire aux âmes : Regardez, voilà l'unique fondement ; et je serais trop heureux si je pouvais ajouter avec St Paul : J'ai comme un sage architecte posé le fondement, suivant la grâce que Dieu m'a donnée. A chacun maintenant de bâtir dessus ; et à chacun aussi de voir comment il bâtit. ²

10° Mais encore ne songé-je point à éclairer dans

¹ Fundamentum enim aliud nemo potest ponere præter id quod positum est (1 Cor., 3, 11).

² Secundum gratiam quæ data est mihi, ut sapiens architectus fundamentum posui : alius autem superædificat. Unusquisque autem videat quomodo superædificet (Ibid.).

son entier ce fondement dont parle S^t Paul et qui est le Christ Jésus ; ce serait alors un immense traité. La personne même de J.-C. chef et modèle des prédestinés, ne sera pas directement abordée dans ces considérations. Elles sont plus élémentaires, et elles se concentreront sur un seul des angles du grand édifice, celui que St Ignace dans ses exercices appelle le principe et le fondement. Tout se bornera à cette idée unique, mais véritablement fondamentale, tout convergera vers elle, et rien ne sera dit qui n'ait un rapport direct et immédiat avec elle. C'est pour cela que ce petit travail mentionne dans son titre le mot : Fondement.

11° Il est bon de dire la manière de procéder. Sur la racine de David s'élèvera une tige, et sur cette tige une fleur, et sur cette fleur reposera l'Esprit de Dieu. ¹ C'est sous cette image qu'Isaïe annonce J.-C. Or J.-C. est le chef et le modèle de tous les chrétiens, il est l'archétype de toute la vie spirituelle, et ce qui Lui convient, convient dans certaines proportions à tout ce qui naît de Lui. Aussi la piété est-elle bien représentée par cette même image. Il y a une racine qui est la raison, une tige qui est la foi et une fleur qui est la spiritualité. Sans racine pas de tige, sans tige pas de fleur. La fleur s'élève sur la tige et la tige sur la racine. La sève mystérieuse fécondant la racine, s'élève dans la tige et vient s'épanouir dans la fleur. Ainsi sous l'action mystérieuse de la sève divine qui s'appelle la grâce, la raison,

¹ Egredietur virga de radice Jesse, et flos de radice ejus ascendet, et requiescet super eum Spiritus Domini (Isa., 11, 1).

qui est la racine, est fécondée, sur elle s'élève la tige de la foi, et sur cette tige de la foi s'épanouit l'admirable fleur de la spiritualité. ¹ Ainsi la spiritualité est la fleur de la foi et de la raison, elle s'élève tout ensemble et sur la raison et sur la foi, et toute spiritualité qui n'a pas cette tige et cette racine, disons le mot, toute spiritualité qui dans ses fondements n'est pas théologique et philosophique, n'est pas la fleur sur laquelle repose l'Esprit de Dieu.

C'est pourquoi ici on s'adresse d'abord à la raison et il s'y trouve fort peu de chose pour le sentiment. Tant de livres exagèrent aujourd'hui sur ce point du sentiment, qu'il est bien permis de lui faire ici la part très petite. Du reste, voulant aller au fondement et à la racine, il faut aller à la raison. Aussi un simple syllogisme, basé sur une idée rationnelle, suffira pour nous conduire jusqu'aux plus extrêmes conclusions de la plus parfaite sainteté. La raison sans doute s'éclairera de la foi, la racine ne sera pas séparée de sa tige pour donner sa fleur, mais il n'en est pas moins vrai que cette fleur de la piété apparaît comme le complet et parfait épanouissement de la raison par la foi. On s'en convaincra dans les développements, on verra que pour être un saint dans toute la rigueur de la chose, il suffirait,

¹ Je dis : La foi s'élève sur la raison ; et non : La foi naît de la raison. Quoique la foi composée d'un double élément divin et humain comme tout ce qui appartient à l'Homme-Dieu et vient de lui, naisse en réalité pour son élément humain de la raison, cependant son élément divin qui est le principal et qui naît de la grâce et de la révélation, ne permet pas de dire que la foi naît de la raison, comme on dit que Jésus est né de Marie. Du moins le langage catholique n'a jamais autorisé cette assimilation, afin d'éviter l'hérésie pélagienne.

la grâce aidant, je ne dis pas d'avoir la raison, mais de se conduire selon la raison, en sorte que si on a défini l'homme un animal raisonnable, il faut dire que cet animal raisonnable passe sa vie à déraisonner. La piété est la fine fleur de la foi et de la raison ; la raison ni la foi n'ont leur complet épanouissement que dans la piété.

12° Personne, je pense, ne se méprendra sur la portée des revendications énoncées ici en faveur de la raison, on se convaincra facilement qu'elles ne sont point au détriment de la foi et de la grâce, mais uniquement au détriment du sentimentalisme, (j'allais dire de l'animalité, ces deux choses sont si proches parentes !). Il a pris dans la direction de la vie une importance qui ne lui est attribuée ni par la nature ni par la grâce, et il amoindrit par ce fait la nature et la grâce.

L'intelligence est la faculté maîtresse de l'homme, c'est elle qui doit diriger. C'est l'intelligence qui prépare les voies à la foi, et c'est dans cette faculté que réside cette grande vertu. ¹ Quand l'intelligence a été supplantée dans ses fonctions directrices, non seulement la nature, mais la foi en souffre et la spiritualité est viciée. C'est ce qui arrive de nos jours. La sensibilité, qui occupe le dernier rang dans les facultés de l'homme, prend la première place, elle aspire à diriger même la piété. C'est ainsi, je l'ai dit déjà, que la vie devient une affaire de sentiment, la foi une impression, la piété une

¹ Cfr S. Thom., 2, 2^e, q. 4a, 2.

sensation. Tout s'animalise et se matérialise, tout jusqu'aux plus hauts sommets descend et s'affaisse : tout s'extériorise et se vide ; tout branle et tombe ; tout végète et s'étiole. Pourquoi ? parce que l'arbre n'est plus sur sa racine, l'édifice n'est plus sur sa base, la montagne n'est plus sur ses fondements, le corps n'a plus d'âme.

Il faut remédier à ce désordre, renverser cette usurpation de la sensibilité, et rendre à la raison son rôle de première servante de la foi. Donc tout ce qui est ici énergiquement réclamé au profit de la raison, l'est bien plus au profit de la foi et de la piété. On vise à leur rendre à toutes deux leur base et leur racine, afin qu'elles puissent se développer dans toute leur force et leur vérité.

13° Trois grandes idées résument ce petit écrit : la fin, la voie, les moyens. Quelle est la fin de toute vie surnaturelle ? quelle en est la voie ? quels en sont les moyens ? La fin où il faut tendre, la voie qu'il faut suivre, les moyens qu'il faut employer. Montrer la fin unique et suprême, la voie qui mène à cette fin, et les moyens de marcher dans cette voie, tel est le triple objet de ce travail, qui se trouve ainsi divisé en trois parties.

Ces questions ne seront traitées que dans leurs plus grandes lignes ; on ne s'occupera que des principes les plus fondamentaux, sans descendre aux détails et à l'application, ce qui serait infini, et ne répondrait pas au but que l'on se propose. On ne trouvera ici que ce que je pourrais appeler le grand canevas ou mieux encore le squelette, la charpente

de la piété. Que serait une broderie sans canevas, un corps sans squelette, un édifice sans charpente ? La piété est un peu trop cela de nos jours ; il faut donc revenir au canevas, au squelette, à la charpente. C'est pourquoi on ne fera qu'indiquer les maîtresses pièces et leur enchaînement. A qui réfléchira bien, rien ne paraîtra fini, partout il semblera qu'il y a des pierres d'attente ; une grande idée est à peine ébauchée que l'on passe à une autre. Tout cela est à dessein, afin de forcer chacun à construire lui-même, à achever dans toutes ses parties : le grand travail dont le premier plan lui est ici donné. Encore une fois, c'est un squelette qui demande à être revêtu de chair, de veines, de nerfs, de muscles et de peau pour atteindre à la perfection d'un corps complet.

C'est J.-C. qui est la forme parfaite ¹ et la vie de ce corps ; c'est lui qui en est le revêtement ² et l'achèvement. C'est lui le vrai sang qui court dans ces veines, et qui porte partout jusqu'aux extrémités les formes parfaites de la vie. La forme pleine de la vie n'est donnée que par lui. Or sa personne sacrée et son rôle vivificateur, je l'ai dit, ne sont pas abordés ici. En un mot, il y a un canevas, mais pas de broderie ; un squelette, mais pas de corps parfait, une charpente mais pas d'édifice fini. Rien n'est achevé, mais tout est préparé. Puisse du moins ce qui est préparé l'être assez solidement, assez forte-

¹ ... quos prædestinavit conformes fieri imaginis Filii sui (Rom., 8, 29).

² Induimini Dominum Jesum Christum (Ibid., 13, 14).

ment pour servir à la construction d'un édifice de première valeur, et à la croissance d'un corps de toute beauté !

14° Les principes et les idées sont ici enchaînés de telle façon, que le lecteur ne peut avoir pleine satisfaction qu'après avoir parcouru le livre très sérieusement dans son entier. Au début peut-être des difficultés se soulèveront dans l'esprit ; j'ose croire que toutes s'éclaireront au cours de la lecture. Il faut seulement savoir être patient et laisser la multitude de questions soulevées venir se ranger à leur moment et dans leur ordre. Ceci n'est point un livre où l'on puisse à volonté prendre une pièce et la détacher ; tout se tient, tout s'enchaîne, tout s'appelle. Si vous brisez l'enchaînement, vous perdez le meilleur du travail et vous ne le comprenez plus.

15° Une dernière remarque qui a son importance. L'idée fondamentale pourra au premier abord paraître assez connue, pour qu'on se permette de passer rapidement. Je prie toutefois de bien la peser, d'en prendre la connaissance la plus approfondie, parce que c'est de là précisément que la raison tirera des conclusions logiques d'une exactitude rigoureuse et d'une portée pratique que l'on sera probablement fort loin d'avoir soupçonnée dès le début. C'est comme un coffret sans apparence extérieure, mais qui dans son intérieur contient des trésors. Tant qu'on ne l'a pas ouvert, on ne sait rien et on est comme ne possédant rien. Or, pour ouvrir, il faut beaucoup chercher le secret. Cherchez le secret, cher lecteur, et réfléchissez bien. Que si dans l'intérieur

de mon petit coffret vous trouvez quelque bonne perle, veuillez bien prier l'Auteur de tout don parfait, le Père des lumières ¹ de ne pas laisser dans un trop grand dénûment la pauvre âme de celui qui vous dit ces choses.

J'ajoute un dernier mot. Quelques-uns pourront à la première lecture croire trouver ici une nouvelle méthode de piété. Rien n'est si loin de la pensée de l'auteur. Son but unique est de rappeler des principes, et il conjure le lecteur de n'y voir que les principes et de se dégager de tout ce qui pourrait lui paraître méthode. Les principes seuls sont le fondement, la méthode est toujours accessoire. Celui qui conserverait de ce livre la moindre idée de méthode n'aurait pas vu le fond de l'idée inspiratrice et directrice de tout ce travail.

¹ Omne datum optimum et omne donum perfectum desursum est, descendens a Patre luminum (Jacob., 1, 17).



PREMIÈRE PARTIE

LA FIN

CHAPITRE PREMIER

La Fin des Créatures

1° Dieu a créé toutes choses. Tout a été fait par lui et rien n'a été fait sans lui. ¹ Il a dit et tout a été fait, il a commandé et tout a été créé. ² C'est lui qui donne à tout la vie, la respiration et toutes choses ³, car c'est en lui que nous avons la vie, le mouvement et l'être. ⁴

C'est là une vérité que la raison me démontre et que la foi m'apprend à adorer. Oui, mon Dieu, vous avez tout fait par votre parole ⁵, et il ne s'est fait que ce que vous avez voulu. ⁶ Le jour et la nuit sont votre ouvrage, vous avez façonné l'aurore et le soleil, vous avez fait le monde jusqu'à ses extrê-

¹ Omnia per ipsum facta sunt et sine ipso factum est nihil, quod factum est (Joan., 1, 3).

² Ipse dixit et facta sunt, ipse mandavit et creata sunt (Ps. 148, 5).

³ Ipse dat omnibus vitam et inspirationem et omnia (Act., 17, 25).

⁴ In ipso enim vivimus, et movemur et sumus (Ibid., 28).

⁵ Fecisti omnia verbo tuo (Sap., 9, 1).

⁶ Et hoc factum est quod ipse voluisti (Judith., 9, 4).

mes limites. ¹ Vous avez fait le ciel et la terre et toutes les créatures qui se meuvent dans l'immense orbite des cieux. ²

2° Dieu qui a créé le ciel, qui a formé la terre, qui l'a faite, qui l'a façonnée, ne l'a point créée en vain ³. Car c'est par la sagesse que le Seigneur a fondé la terre et par la prudence qu'il a établi les cieux. ⁴ Oui, Seigneur, vous avez tout créé dans la sagesse, ⁵ et vous avez tout disposé avec mesure, nombre et poids ⁶. Or la sagesse a en propre la force d'atteindre à toutes ses fins, et d'y adapter harmonieusement toutes choses. ⁷ Sagesse infinie, Dieu s'est donc proposé une fin en créant, et c'est à cette fin qu'il a adapté toutes ses créatures. Les créatures ont un but, elles existent pour une fin. Cette fin quelle est-elle? Elle ne peut être autre que Dieu même. Car si Dieu eût créé pour une autre fin que lui-même, il aurait rapporté et subordonné son action à cette fin, il s'y serait subordonné lui-même, puisque son action c'est lui-même. Ainsi cette fin serait au-dessus de Dieu, c'est-à-dire que Dieu ne serait pas Dieu. Dieu n'a donc pu créer que pour lui-même, les créatures ne peuvent exister que pour lui et pour sa gloire.

¹ Tuus est dies et tua est nox, tu fabricatus es auroram et solem, tu fecisti omnes terminos terræ (Ps., 73, 16).

² Tu fecisti cælum et terram et quidquid cœli ambitu continetur (Esth., 13, 10).

³ Dominus creans cœlos, ipse Deus formans terram, et faciens eam, ipse plastes ejus, non in vanum creavit eam (Isa., 45, 18).

⁴ Deus sapientia foudavit terram, stabilivit cœlos prudentia (Prov. 3, 17).

⁵ Omnia in sapientia fecisti (Ps. 103, 24).

⁶ Omnia in mensura, et numero, et pondere disposuisti (Sap., 11, 21).

⁷ Attingit a fine ad finem fortiter et disponit omnia suaviter (Ibid., 8, 1).

C'est moi le Seigneur, dit-il, c'est moi qui ai créé les cieux et qui les ai étendus, qui ai affermi la terre et tout ce qui y croît, qui donne la respiration à ceux qui l'habitent, et la vie à ceux qui s'y meuvent. C'est moi le Seigneur, c'est là mon nom, je ne donnerai pas ma gloire à un autre. ¹ C'est pour moi, pour moi seul que j'agirai, je ne donnerai pas ma gloire à un autre. Ecoute-moi, Jacob, écoute-moi, Israël, c'est moi, moi le premier, moi le dernier. ² Je suis le commencement et la fin, l'alpha et l'oméga, le premier et le dernier. ³

C'est donc pour lui-même que Dieu a tout créé. ⁴ Tout est fait par lui, tout est fait pour lui. Rien n'existe sans lui, rien n'existe que pour lui. Tout vient de lui, tout va à lui. Il est le commencement unique, il est la fin totale. Il est seul le principe, il est seul la fin. Il est le premier, il est le dernier. Il est impossible que rien existe sans sa puissance, il est impossible que rien n'existe autrement que pour sa gloire. Sa puissance est l'unique raison d'être des choses comme principe, sa gloire est leur unique raison d'être comme fin.

3° Si la gloire de Dieu est l'unique raison d'être,

¹ Hæc dicit Dominus Deus creans cœlos et extendens eos, firmans terram et quæ germinant in ea, dans flatum populo qui est super eam, et spiritum calcantibus eam ; Ego Dominus, hoc est nomen meum, gloriam meam alteri non dabo (Isa., 42, 5).

² Propter me, propter me faciam, ut non blasphemem, et gloriam meam alteri non dabo. Audi me, Jacob et Israel quem ego voco ; Ego ipse, ego primus et ego novissimus (Isa., 48, 11).

³ Ego sum alpha et omega, principium et finis, primus et novissimus (Apoc., 1, 8).

⁴ Universa propter semetipsum operatus est Dominus (Prov., 6, 4).

l'unique fin des choses, elle est aussi leur unique bien : car il ne peut y avoir pour un être d'autre bien essentiel que son unique fin. Le bien c'est ce que tout être désire et recherche, or ce que tout être désire ainsi et recherche est pour lui sa fin. La fin est donc pour tout être son vrai bien. ¹ Et comme la gloire de Dieu est l'unique fin essentielle des êtres, elle est aussi leur unique vrai bien. « L'unique et souverain Bien s'appelle la fin, dit saint Augustin, précisément parce que c'est pour lui que nous voulons toutes les autres choses, et lui nous ne le voulons que pour lui-même. ² Les moyens pour arriver à la fin ne sont bien que dans la mesure où ils servent à cette fin.

Il n'y a dans les moyens de bien vrai que ce qui conduit à la fin.

N. B. Le mot « essentiel » est toujours employé dans sa signification philosophique la plus absolue. Il ne servira jamais qu'à désigner ce qui est de l'essence même des choses, c'est-à-dire ce qui dans les êtres et leurs rapports est d'une nécessité telle que sans cela les êtres et leurs rapports n'existeraient pas.

¹ Cum bonum sit quod omnia appetunt, hoc autem habeat rationem finis, manifestum est quod bonum rationem finis importat (S. Thom., 1 q, 5 a, 4 c.

² Ideo quippe et finis dictus est summum bonum, quia propter hanc cætera volumus, ipsum autem non nisi propter ipsum (Aug. de Civit. Dei, 8, 8).

CHAPITRE II

Ma Fin

1° Tout est fait par Dieu, je suis donc aussi fait par lui. C'est lui qui m'a fait et ce n'est pas moi qui me suis fait. ¹ Ce sont vos mains, ô mon Dieu ! qui m'ont fait et façonné tout entier. ²

Mais pourquoi Dieu m'a-t-il créé ? Tout est fait pour Dieu, je suis donc aussi fait pour lui, uniquement pour lui. Il est seul ma fin essentielle, ma fin totale ; il est toute la raison de mon existence, l'unique but de ma vie. Je n'ai pas d'autre raison d'être que sa gloire. Je n'existe que pour procurer cet unique bien. C'est pour cela, uniquement pour cela que je vis, c'est pour cela que je meurs, c'est pour cela que je vivrai dans les siècles éternels. Ce n'est pas pour moi que je vis, ce n'est pas pour cela que je meurs ; car nul de nous ne vit pour lui-même, nul ne meurt pour lui-même. Soit, en effet, que nous vivions, nous vivons pour le Seigneur, soit que nous mourions, nous mourons pour le Seigneur, parce que, dans la vie comme dans la mort, nous sommes au Seigneur. ³

¹ Ipse fecit nos et non ipsi nos (Ps. 99, 3).

² Manus tuæ fecerunt me et plasmaverunt me totum in circuitu (Job., 10, 8).

³ Nemo enim nostrum sibi vivit, et nemo sibi moritur : sive enim vivimus, Domino vivimus ; sive morimur Domino morimur, sive enim vivimus sive morimur. Domini sumus (Rom., 24, 7 et 8).

Quiconque invoque mon nom, dit le Seigneur, c'est pour ma gloire que je l'ai créé, c'est pour elle que je l'ai formé, pour elle que je l'ai fait. ¹

2° La gloire de Dieu est tout le but de ma vie, elle est mon tout, elle est tout moi : car, si je ne procure pas la gloire de Dieu, je n'ai plus de raison d'être, je ne sers plus à rien, je ne suis plus rien. Écoutons tous ensemble le dernier mot de tout : Crains le Seigneur et garde ses commandements. C'est là tout l'homme. ² C'est là tout l'homme ! Comment, dit saint Augustin, comment dire plus brièvement une vérité plus salutaire ? Crains Dieu et garde ses commandements, c'est là tout l'homme. Tout homme en effet, quel qu'il soit, est cela : *gardien* des commandements de Dieu, et s'il n'est pas cela, il n'est rien. L'image de la vérité ne peut se reformer là où demeure la ressemblance de la vanité. ³

C'est là tout l'homme ! Tout ce que je fais en dehors de la gloire de Dieu, et qui ne va pas à la gloire de Dieu, est vanité et mensonge, mort et néant. Tout ce qui dans ma vie ne sert pas à la gloire de Dieu, ne contribue pas à cette gloire, ne sert à rien, est nul, est perdu. Etant fait pour cela,

¹ Et omnem qui invocat nomen meum in gloriam meam creavi eum, formavi eum et feci eum (Isa. 43, 7.)

² Finem loquendi pariter omnes audiamus : Deum time et mandata ejus observa ; hoc est enim omnis homo (Eccle. 12, 13.)

³ Quid brevius, verius, salubrius dici potuit ? Deum time, inquit, et mandata ejus serva, hoc est enim omnis homo. Quicumque enim est, hoc est, custos utique mandatorum Dei ; quoniam qui hoc non est nihil est. Non enim ad veritatis imaginem reformatur remanens in similitudine vanitatis (Civit. Dei, 20, 3.)

uniquement pour cela, procurer la gloire de Dieu, si je ne fais pas cela, je ne sers à rien, je ne vaux rien, je ne suis rien. Vanité des vanités et tout est vanité. Mon Dieu ! ne suis-je pas une complète vanité, moi qui vis si peu, si rarement pour votre gloire?...

Tout ce qui en moi va contre la gloire de Dieu est le mal absolu... le mal essentiel... qui détruit le plan de Dieu... brise l'ordre de ma création... et anéantit la raison pour laquelle Dieu a tout fait... C'est la perversion radicale... qui me met en lutte contre ce qui est l'essence même des choses... et qui détruisant la raison de mon être, détruirait mon être et tous les êtres... si les œuvres de Dieu pouvaient être détruites, et si Dieu par sa puissance ne ramenait pas mon être à lui rendre d'une autre façon cette gloire que je cherche à détruire. Nulle créature jamais ne pourra comprendre ce que c'est qu'un seul péché!... La perversion du péché!... mystère insondable!... C'est *le mal!*...

3° Car il n'y a qu'un seul mal... comme il n'y a qu'un seul bien... Le bien unique, essentiel, c'est la gloire de Dieu. Le mal unique, essentiel, c'est celui qui détruit ce bien, celui qui s'attaque à la gloire de Dieu, le péché... C'est le mal!... Tous les biens créés n'ont de bien en eux que ce qui procure la gloire de Dieu. Tous les maux du monde n'ont de mal que ce qui participe du péché... dans tous les maux ce qui est mal c'est la part de

¹ Vanitas vanitatum, dixit Ecclesiastes, vanitas vanitatum et omnia vanitas (Eccle. 1, 2).

péché qui s'y est infiltrée... Rien n'est mal que le péché, et ce qui tient du péché. Gloire de Dieu, bien unique et universel... péché, mal unique et universel... Mon Dieu ! que compte-t-on de maux dans le monde ! et pourtant il n'y en a qu'un !... Si je savais le comprendre !...

La gloire de Dieu est l'unique bien de Dieu, puisqu'il ne peut agir que pour sa gloire : elle est aussi mon unique bien puisqu'elle est toute ma fin. En dehors de là il n'y a de bien que ce qui conduit à ce bien suprême. De même le péché est le mal de Dieu, puisqu'il s'attaque à l'unique bien de Dieu, et il est mon mal suprême, puisqu'il me prive de mon seul bien. En dehors du péché rien n'est mal que ce qui y va ou ce qui en vient.

Le bien et le mal ! Dieu seul les connaît vraiment. Vous serez comme des dieux, sachant le bien et le mal. ¹ C'est la perfide promesse du tentateur. En vérité si je connaissais le bien et le mal, je deviendrais semblable à Dieu, en participant à sa science, savoir en toutes choses ce qu'il y a de bien et ce qu'il y a de mal, ce qui est pour la gloire de Dieu et ce qui est contre elle, c'est en effet la grande science. Oh ! que j'ai besoin d'acquérir cette science !

4° Tu aimeras le Seigneur ton Dieu de tout ton cœur, et de tout ton esprit, et de toute ton âme et de toutes tes forces. ² C'est là le premier et le

¹ Eritis sicut dii, scientes bonum et malum (Gen., 3, 5).

² Diliges Dominum Deum tuum ex toto corde tuo, et ex tota anima tua, et ex tota mente tua, et ex tota virtute tua (Marc., 12, 30).

plus grand des commandements. ¹ Tu aimeras, c'est-à-dire tu rendras gloire, tu glorifieras, car l'amour est la suprême glorification ; l'amour est la plus haute expression, le dernier mot de ce que je puis. Quand j'aime, je me résume tout entier dans mon amour, je me donne tout entier à la gloire de celui que j'aime. Tu aimeras, qui ? Le Seigneur ton Dieu, lui seul, parce qu'il est ton Seigneur et ton Dieu, c'est-à-dire ton tout. Et comment faut-il l'aimer ? Tu l'aimeras de tout toi-même. *Ex toto*, dit le Seigneur, de tout toi-même, et quand Dieu dit : Tout, c'est bien tout. Et non seulement de tout toi-même, mais de chacune des parties de ton être tout entière. De tout ton esprit, voilà l'intelligence ; de tout ton cœur, voilà la volonté ; de toute ton âme, voilà la sensibilité ; de toutes tes forces, voilà le corps. Ainsi rien n'est excepté ; c'est moi tout entier, moi dans toutes les parties de mon être, moi dans tous les instants de ma vie, qui dois uniquement aimer et glorifier Celui pour la gloire duquel je suis uniquement créé. Tu aimeras ; c'est la grande loi qui résume toutes les lois, le grand devoir qui résume tous les devoirs, le dernier mot de tout, tout moi-même. Écoutons encore tous ensemble le dernier mot de tout : Crains Dieu et garde ses commandements ; c'est là tout l'homme.

5° En me créant pour lui, Dieu m'a manifesté l'amour essentiel qu'il a pour lui-même. Dieu est amour ² et il a tout créé par amour : par amour

Hoc est maximum et primum mandatum (Math., 22, 38).

² Deus charitas est (1 Joann., 4, 8).

pour lui-même avant tout, et c'est ainsi qu'il a tout fait pour sa gloire. Mais aussi il a créé par amour pour moi et c'est ainsi qu'il a tout fait pour mon bonheur. Mon bonheur, voilà la fin secondaire de ma création. Je suis fait pour le bonheur; c'est la fin de mon être, tout en moi aspire au bonheur, désire, réclame, cherche le bonheur, c'est le besoin irrésistible de ma nature. Que je le veuille ou ne le veuille pas, par délibération comme par instinct, je cherche toujours ma satisfaction, parce que Dieu a ainsi disposé mon être. Satisfaction pour ce monde, satisfaction pour l'éternité, ce besoin est si profond que l'infini seul peut le combler. Mes sens, mon âme, mon cœur, mon esprit, tout en moi est fait pour le bonheur. Dieu a voulu qu'en ce monde déjà je trouve les multiples satisfactions du corps et de l'âme, et enfin que dans l'éternité je trouve cette satisfaction unique, infinie, dernier et complet repos de tout mon être, qui s'appelle le salut. Bonheur de ce monde, bonheur de l'autre, c'est aussi ma fin.

6° Mais cette fin est-elle aussi essentielle que la première? Suis-je fait pour mon bonheur et pour ma satisfaction autant et de la même façon que je suis fait pour Dieu et pour sa gloire? Nullement. Dieu aurait pu me créer uniquement pour sa gloire, sa gloire est seule essentielle. Dès qu'il me créait, il ne pouvait pas me créer pour autre chose essentiellement. Mais il pouvait ne pas joindre à sa gloire ma satisfaction, il pouvait me faire uniquement pour lui et pour sa gloire sans y joindre pour moi

aucune satisfaction ni temporelle ni éternelle. C'est bien trop d'honneur à la créature d'être appelée à chanter la gloire de Dieu. Ma satisfaction n'a donc rien de nécessaire, elle est accessoire. C'est un don gratuit de l'amour, une faveur de surérogation et de surcroît. Cherchez premièrement le règne de Dieu et sa justice, et tout le reste vous sera donné par surcroît. ¹ Le règne de Dieu et sa justice, en d'autres termes, sa gloire, voilà l'essentiel, l'unique, le premier, le nécessaire, l'absolu. Cela il le faut chercher toujours, et le chercher avant tout. Toutes les autres choses, dit N. S., c'est-à-dire mes satisfactions, tout cela est ajouté par surcroît, tout cela c'est le multiple, l'accessoire, le secondaire, qui ne vient qu'au second rang, qui est surajouté à la chose première, la gloire de Dieu, qui lui est attaché et donné par conséquence, par surcroît et comme récompense. Ainsi, dit S^t Augustin, le règne de Dieu et sa justice c'est mon bien, c'est là ce qu'il me faut chercher, là qu'il faut placer ma fin, c'est pour cela que je dois faire tout ce que je fais. Mais, pour y arriver, il faut que je combatte en cette vie, et cette vie ne peut pas se passer des nécessités accessoires. Ceci, dit-il, vous sera ajouté. Pour vous chercher en premier lieu cela, le règne de Dieu et sa justice. Dès qu'il dit : « cela en premier lieu » c'est preuve que ceci doit être recherché après, après non par ordre de temps, mais par ordre de dignité, cela

¹ Quærite primum regnum Dei et justitiam ejus et hæc omnia adjicientur vobis (Math., 6, 33).

comme mon bien, ceci comme mon nécessaire, ceci nécessaire en vue de ce bien. ¹

¹ Regnum ergo et justitia Dei bonum nostrum est, et hoc appetendum, et ibi finis constituendus, propter quod omnia faciamus quæcumque facimus. Sed quia in hac vita militamus ut ad illud regnum pervenire possimus, quæ vita sine his necessariis agi non potest : Apponentur vobis hæc, inquit, sed vos regnum Dei et justitiam ejus primum quærite. Cum enim dixit illud primum, significavit quia hoc posterius quærendum est, non tempore sed dignitate, illud tanquam bonum nostrum, hoc tanquam necessarium nostrum, necessarium autem propter illud bonum (Aug. De sermone Dei in monte, 2, 53).

CHAPITRE III

Usage des Créatures.

1° L'existence que Dieu m'a donnée, je ne puis la conserver par moi-même. Venu du néant, j'y retombe par mon propre poids. Dieu seul a la vie en lui-même¹ ; moi je n'ai pas la vie en moi-même, ni mon corps ni mon âme ne trouvent en eux les moyens de leur subsistance, il faut qu'ils les cherchent en dehors d'eux et les demandent aux autres créatures : c'est pour cela qu'elles sont mises à mon usage.

Par créatures j'entends d'une manière universelle tout ce qui n'est pas Dieu, tout ce qui est créé. Par conséquent les choses spirituelles comme les choses matérielles : la grâce, les vertus, les sacrements, l'Eglise, etc. ; les aliments, les plantes, les animaux et toute la création matérielle ; en un mot tout ce qui a été fait dans le monde spirituel et dans le monde corporel. Et non seulement tout ce qui a été fait, mais tout ce qui se fait chaque jour, les événements qui se passent, événements physiques dans la marche du monde, événements moraux dans la

¹ Qui solus habet immortalitatem (1, Tim., 6, 16).

Sicut enim Pater habet vitam in semetipso, sic dedit et Filio habere vitam in semetipso (Joan., 5, 26).

conduite des hommes, événements divins dans l'intervention de la grâce, tout est compris sous la dénomination générique de créatures. Quand je parle de l'usage des créatures, je parle de la manière dont je dois user de toutes les choses existantes, spirituelles et corporelles, et de tous les événements qui se succèdent. Ce mot de créatures a donc un sens absolument universel, et désigne tout ce qui n'est pas Dieu, tout ce qui est entre Dieu et moi, tout ce qui est et tout ce qui se fait autour de moi, en moi, pour moi ou contre moi. Jamais ici ce mot ne sera employé dans le sens restreint qui lui est attribué par le langage courant, et qui lui fait désigner uniquement les êtres matériels. Dans sa signification large et absolue, il m'est très utile pour expliquer brièvement et clairement les grands principes de ma vie ; seul il résume tout ce qui est à mon usage. Par conséquent je n'ai pas à descendre dans les particularités, et je ne suis pas obligé de parler l'un après l'autre de l'usage, par exemple, de la grâce, des sacrements, des aliments, des événements, etc., etc., non ; tout cela je le désigne par ces deux mots : Usage des créatures, et dans ces deux mots je résume tout ce qui est et tout ce qui peut être au service de mon âme et de mon corps. Il m'importe beaucoup de bien saisir cette signification profonde attribuée au mot de « créatures » et d'en comprendre toute la portée parce que ce mot sera fréquemment employé.

2° Les créatures sont à mon usage, Dieu me les a données. Pourquoi ? Est-ce pour moi, en définitive,

que Dieu les met à ma disposition ? Il les a créées pour lui avant tout ; s'il m'en donne l'usage, ce ne peut pas être pour moi d'abord, mais pour lui essentiellement. Elles sont à mon usage pour le seul but de toutes choses, la gloire de Dieu. Il me les a données comme il avait donné à Israel les pays des nations, comme il lui avait donné la possession des travaux de ces peuples, c'est-à-dire dans le but de garder ses commandements et de rechercher sa loi.¹ Que sont donc en réalité pour moi les créatures ? Des moyens de procurer la gloire de Dieu... des moyens, des instruments propres à cela, faits pour cela, disposés pour cela et donnés pour cela. Moyens et instruments !... essentiellement les créatures ne sont que cela pour moi. Moyens et instruments de la gloire de Dieu !... Elles ne me sont données ni pour elles, ni pour moi, mais pour la gloire de Dieu. Voilà ce qu'il faut que je m'applique à méditer profondément, pour le comprendre clairement.

Moyens et instruments ! je ne les dois donc employer que comme on emploie des instruments. Et comment emploie-t-on des instruments ? On les emploie uniquement au travail pour lequel ils sont faits. Ainsi je me sers d'un couteau pour couper, d'une lunette pour voir, d'une voiture pour me transporter. Qui a jamais songé à voir avec un couteau, à couper avec une voiture ou à transporter avec une lunette ?

Il n'y a que les fous et les enfants qui ne sachant

¹ Et dedit illis regiones gentium, et labores populorum possederunt ut custodiant justificationes ejus et legem ejus requirant (Ps. 104, 45).

pas ce que c'est qu'un instrument, s'en servent d'une manière ridicule. Nul homme sensé n'emploie un instrument à un usage autre que celui auquel il est destiné. Et non seulement on n'emploie pas un instrument à d'autres usages, mais on ne s'en sert que dans la mesure... ni plus ni moins... où il est utile au but. C'est dans la nature de l'instrument et c'est la manière de s'en servir.

Les créatures, toutes les créatures pour moi ne sont essentiellement que des instruments.... instruments disposés pour la gloire de Dieu ; c'est leur destination essentielle. Si je m'en sers pour une autre fin, si je les emploie principalement à un autre but, l'usage que j'en fais ainsi est pour moi toujours insensé, habituellement nuisible et souvent coupable. Pour les créatures c'est un usage violent et contre nature, car je les détourne violemment du grand but de leur création. S^t Paul, dans son énergique langage, dit la violence qui leur est faite. Toute créature, dit-il, attend avec un grand désir la manifestation des enfants de Dieu, parce qu'elle est maintenant assujettie à la vanité, bien contre sa volonté et sa nature, par celui qui l'y assujettit, avec l'espérance qu'elle sera elle-même affranchie de cet asservissement à la corruption, pour entrer dans la liberté de la gloire des enfants de Dieu. Car nous savons qu'à présent toute créature gémit et est comme dans la douleur de l'enfantement.¹ Nous savons que

¹ Expectatio creaturæ revelationem filiorum Dei expectat. Vanitati enim creatura subjecta est non volens, sed propter eum qui subiecit eam, in spe quia et ipsa creatura liberabitur a servitute corruptionis in libertatem

toute créature gémit!... Quelle parole!... S^t Paul entendait douloureusement ce gémissement universel : nous savons, dit-il. Et moi qu'en sais-je?... Je fais gémir toute la créature, et, triple sourd, je n'entends rien...

3° A côté de cette utilité première pour sa gloire, Dieu a déposé dans les créatures une autre utilité, pour mon bonheur. Il n'a pas voulu être seul à profiter de la création ; son amour a voulu me faire entrer en participation de ses biens, et lui a fait trouver cette disposition merveilleuse de tendresse où les créatures, instruments de sa gloire, deviennent en même temps instruments de ma satisfaction. Toute créature doit chanter : Gloire à Dieu et paix aux hommes. ¹ Et ainsi je deviens l'associé de Dieu, j'ai part aux bénéfices dans l'immense œuvre de la création. Cela c'est le prodige de l'amour de Dieu. Aussi que de satisfactions renferment pour moi les créatures ! satisfactions du corps, de l'esprit et du cœur ; satisfactions naturelles, satisfactions surnaturelles ! satisfactions du temps et satisfactions de l'éternité ! Ici-bas toutes les jouissances qu'apportent avec elles tant de créatures ! et si j'en sais bien user, elles me conduiront là-haut à la suprême, infinie et éternelle satisfaction qui s'appelle le salut !.. Tout cela l'amour l'a mis pour moi dans les créatures. O Bonté de mon Dieu, si je vous connaissais !... O amour, si je vous aimais !...

filiorum Dei. Scimus enim quod omnis creatura ingemiscit et porturit usque adhuc (Rom., 8, 19-22).

¹ *Gloria in excelsis Deo et in terra pax hominibus bonæ voluntatis (Luc, 2, 14).*

4° Mais ce rôle des créatures pour ma satisfaction est-il essentiel ? Ma satisfaction n'étant ni essentielle ni principale, cette fonction des créatures qui me la procurent ne saurait être ni essentielle ni principale. C'est là leur but secondaire, accessoire. Instruments de la gloire de Dieu, c'est leur destination première ; instruments de ma satisfaction, ce n'est que leur destination seconde. Elles doivent servir à la gloire de Dieu d'une manière absolue, sans exception, dans toute l'étendue de leur être. A ma satisfaction elles ne doivent servir que d'une manière relative, contingente et dans une certaine mesure. Je dois donc user des créatures pour Dieu absolument, sans restriction, sans réserve, utilisant à cette fin tout ce qui est dans la créature apte à cela. Je n'en dois user pour moi qu'avec mesure, accessoirement et en conformité avec la gloire de Dieu.

CHAPITRE IV

Ordre essentiel de la Création.

1° Il faut qu'ici je m'arrête à bien considérer l'ordre essentiel de la création. La gloire de Dieu, but suprême, fin essentielle, bien souverain. Ma satisfaction, but secondaire, fin accessoire, bien relatif. Enfin les créatures à mon usage, moyens et instruments des deux autres biens. La gloire de Dieu en premier lieu, ma satisfaction en second lieu : la gloire de Dieu pour lui-même, ma satisfaction pour Dieu : les créatures essentiellement pour Dieu, accessoirement pour moi. La gloire de Dieu, l'unique nécessaire ¹, l'unique absolu : ma satisfaction qui n'a rien d'absolument nécessaire.

La gloire de Dieu est tellement dans l'essence des choses, que les damnés eux-mêmes sous les coups de la justice rendent à Dieu forcément la gloire qu'ils n'ont pas voulu lui rendre librement sous les sollicitations de sa miséricorde. Dieu a tout fait pour lui-même, tout, même l'impie réservé au jour de l'éternel malheur. ² Et S^t Augustin affirme que la bonté de Dieu ne pourrait pas permettre le mal si

¹ Porro unum est necessarium (Luc, 10, 42).

² Universa propter semetipsum operatus est Dominus, et impium ad diem malum (Prov., 16, 4).

sa toute-puissance ne pouvait ramener le mal au bien. ¹

2° Mais ma satisfaction soit temporelle soit éternelle n'appartient nullement à l'essence des choses : je puis souffrir en ce monde et me damner pour l'éternité sans que l'ordre essentiel des choses soit renversé. Si mon plaisir ici-bas et mon salut éternel étaient dans l'essence des choses, je ne pourrais pas les perdre, car ce qui est de l'essence des choses, est nécessaire et ne peut pas être autrement. Dès que je puis les perdre, ce n'est pas chose essentielle. Il n'y a qu'une seule chose essentielle, la gloire de Dieu ; ma satisfaction, mon salut lui-même en tant que satisfaction pour moi, est chose relative, ou plutôt corrélatrice à la gloire de Dieu.

3° Non seulement ma satisfaction n'a rien de nécessaire, mais cette satisfaction que la bonté de Dieu m'a donnée gratuitement est nécessairement dépendante de sa gloire. Ma satisfaction éternelle, qui est mon salut, dépend absolument de la gloire de Dieu, car je ne puis l'obtenir qu'en travaillant en ce monde à la gloire de Dieu, et dans le ciel je ne serai heureux que parce que je chanterai la gloire de Dieu. C'est le chant des louanges de Dieu qui est tout le bonheur des Saints. Bienheureux, Seigneur, ceux qui habitent en votre maison, parce qu'ils vous loueront dans les siècles des siècles. ²

Ma satisfaction en ce monde, je puis, il est vrai,

¹ Nec sineret bonus fieri male, nisi omnipotens et de malo facere posset bene (Euchirid., 26).

² Beati qui habitant in domo tua, Domine, in secula seculorum laudabunt te (Ps. 83, 5).

la chercher aux dépens de la gloire de Dieu ; mais c'est une satisfaction fausse et menteuse, courte et incomplète, mélangée et troublée, et elle est ensuite cruellement expiée.

Je ne conçois pas plus ma satisfaction même en ce monde avant ou sans la gloire de Dieu, que je ne conçois le salaire sans le travail, la récompense sans le mérite, le prix de la chose sans la chose elle-même. Le salaire dépend du travail et il est mesuré sur lui, la récompense sur le mérite, le prix sur la chose. Tel est l'ordre. Ainsi ma satisfaction dépend de la gloire de Dieu et est mesurée sur elle. Notre Seigneur dit à ses Apôtres : Je vous ai dit ces choses afin que ma joie soit en vous et que votre joie soit pleine. ¹ Ces choses qu'il leur a dites, c'est de demeurer en son amour par l'observation de ses commandements, c'est-à-dire de procurer la gloire de Dieu. Et cela Jésus l'appelle sa joie. Cette joie de Jésus, qui est la gloire de Dieu, doit être en eux pour que leur joie à eux, c'est-à-dire leur satisfaction, soit pleine.

Toute satisfaction humaine qui ne découle pas de la gloire divine est une satisfaction vide. Ah ! il faut avoir fait l'expérience de la plénitude pour avoir le sentiment du vide ! Ce n'est qu'après avoir senti quelque chose de la plénitude de Dieu, cette plénitude qui vient de sa gloire, qu'une âme commence à sentir la vanité des autres satisfactions ; elle sait

¹ Hæc locutus sum vobis ut gaudium meum in vobis sit et gaudium vestrum impleatur (Joan., 15, 11).

ce que c'est que le vide, elle en sent la profondeur, elle en porte le poids.

4° Ma satisfaction dépend de la gloire de Dieu en deux manières. D'abord en ce qu'elle est secondaire et que la gloire de Dieu est le principal. Ma satisfaction ne peut donc jamais précéder ni dominer la gloire de Dieu. En tout, l'honneur de Dieu doit être le premier, et mon plaisir ne venir qu'ensuite ; en tout, la gloire de Dieu doit être la règle ; l'intérêt de Dieu est le suprême intérêt, l'intérêt humain lui est absolument subordonné. Le disciple n'est point au-dessus du maître, ni l'esclave au-dessus de son seigneur. ¹ Donc subordination de l'intérêt humain à l'intérêt divin. Dieu le premier, moi le second, la gloire de Dieu avant tout, ma satisfaction après elle, soumise à elle, conforme à elle : voilà la première partie du plan divin.

Mais il y a plus. Non seulement ma joie ne doit jamais dépasser, dominer ou contrarier la gloire de Dieu, mais elle en doit naître, elle doit venir d'elle ou plutôt elle doit être en elle. Le juste aura sa joie dans le Seigneur. ² Justes, réjouissez-vous, et tressaillez dans le Seigneur. ³ Jouissez dans le Seigneur toujours : je vous le répète, jouissez dans le Seigneur. ⁴ L'Écriture est remplie de passages répétant cette pensée profonde. La joie du juste est dans le Seigneur. Qu'est-ce à dire, la joie du juste ?

¹ Non est discipulus super magistrum, nec servus super dominum suum (Math., 10, 24).

² Laetabitur justus in Domino (Ps. 63, 11).

³ Laetamini in Domino et exultate justi (Ps. 31, 11).

⁴ Gaudete in Domino semper, iterum dico : gaudete (Philip., 4, 4).

La joie qui est propre au juste, la sienne ; car il y a une joie du juste et une autre joie qui n'est pas celle du juste. Je vous donne la paix, la mienne et non pas celle du monde, dit le Sauveur. ¹ Cette joie du juste, qui est la sienne propre, qui est la vraie joie, la seule vraie, parce qu'elle est la seule conforme à l'ordre divin, cette joie où est-elle ? où se puise-t-elle ? d'où vient-elle ? où va-t-elle ? où demeure-t-elle ? *In Domino*, dans le Seigneur, elle est en Dieu, elle se prend en Dieu, elle vient de Dieu, elle habite en Dieu.

5° Au ciel, toute la joie du bienheureux est dans la louange de Dieu, tout son bonheur lui vient de là, sa satisfaction est dans la gloire de Dieu. Ici-bas, les créatures ont pour moi de multiples jouissances. Si je prends ces jouissances dans la créature, si je m'arrête à la créature pour y jouir, si je place mon plaisir, mon repos dans la créature, cette satisfaction n'est plus celle du juste, c'est celle de la nature, celle de l'homme, celle du monde, elle n'est pas dans le Seigneur. Ce n'est pas la joie tant chantée par les auteurs sacrés. Toutes les jouissances créées doivent non-seulement ne pas supplanter la gloire de Dieu, mais entrer en elle pour me revenir par elle. Il faut que je jouisse de toutes choses en Dieu et non pas en elles-mêmes. Il faut que ma joie vienne de la gloire de Dieu, naisse d'elle et demeure en elle. S^t Augustin remarque que Dieu, après avoir créé, a pris sa joie non pas dans sa créature mais en lui-

¹ *Pacem relinquo vobis, pacem meam do vobis, non quomodo mundus dat, ego do vobis* (Joan., 14, 27).

même, car il s'est reposé non pas dans ses œuvres, mais de ses œuvres, en lui-même. ¹ Ainsi les jouissances créées n'ont pour but que de me jeter dans la gloire de Dieu, et là je les trouve et je les goûte transformées, purifiées, divinisées. Je me repose en elles et par elles en Dieu : c'est la joie du juste, c'est le plan de Dieu.

Toute créature en laquelle je me repose pour le plaisir que je trouve en elle, arrête ma marche vers Dieu, mon union complète avec lui. Si noble qu'elle soit, si élevée, si surnaturelle que je la suppose, quand ce seraient les dons de Dieu les plus éminents, rien de cela n'étant Dieu, mais seulement don de Dieu, si je m'y arrête, si je m'y repose, je m'arrête et je me repose en dehors de Dieu, ma joie n'est pas en Dieu. L'ordre de la création n'existe dans toute sa plénitude, le plan de Dieu n'est réalisé dans son intégrité, je n'atteins ma fin dans sa totalité, qu'au moment où Dieu m'est tout en toutes choses ² où je ne cherche rien en dehors de lui, où tout me conduit à lui, où enfin sa gloire ayant absorbé ma satisfaction, devient elle seule toute ma fin, toute ma joie et tout mon repos.

4° En résumé, voilà quel est l'ordre essentiel de la création. Premièrement la gloire de Dieu, seul bien essentiel, fin suprême de tout, qui doit être recherchée pour elle-même, avant tout, en tout.

Deuxièmement ma satisfaction dans le ciel et ici-bas, bien secondaire, subordonné à la gloire de Dieu,

¹ Ab ipsis in seipso requievit (De Genesi ad litt., lib. 4, n. 26).

² Ut sit Deus omnia in omnibus (1 Cor., 15, 28).

que je ne dois chercher qu'en second lieu, conformément à la gloire de Dieu, en elle et par elle.

Troisièmement les autres biens créés, moyens et instruments pour procurer les deux premiers, dont je dois user avant tout pour la gloire de Dieu, et dans la mesure, *ni plus ni moins*, où ils la procurent.

Tel est l'ordre essentiel de ma création, telle est la règle suprême de ma vie.

5° C'est dans cet ordre que je vois bien ma grandeur. Tout est à vous, dit S^t Paul, tout : et Paul, et Apollo, et Céphas, et le monde, et la vie, et la mort, et les choses présentes, et les choses à venir, oui, tout est à vous. Mais vous, vous êtes au Christ, et le Christ est à Dieu. ¹ Tout est à moi, tout ce qui est dans le monde, dans la vie et dans la mort, dans le temps et dans l'éternité, tout est à moi, tout est pour moi. Je suis maître de tout, au-dessus de tout. Seigneur, qu'est-ce donc que l'homme?... que vous l'avez élevé au-dessus de tous les ouvrages de vos mains ? Quelle gloire et quel honneur ! Vous avez tout mis sous ses pieds, les animaux domestiques et les bêtes des forêts, les oiseaux de l'air et les poissons de la mer. ² Voilà ma dignité ; je suis au-dessus de tout, possesseur de tout, maître de tout. Dieu a tout créé pour moi, il a tout

¹ Omnia enim vestra sunt, sive Paulus, sive Apollo, sive Cephass, sive mundus, sive vita, sive mors, sive præsentia, sive futura ; omnia enim vestra sunt : vos autem Christi, Christus autem Dei (1 Cor., 3, 22 et 23).

² Quid est homo quod memor es ejus?... gloria et honore coronasti eum et constituisti eum super opera manuum tuarum. Omnia subiecisti sub pedibus ejus, oves et boves universas insuper et pecora campi, volucres cœli et pisces maris (Ps. 8, 5-9).

mis à ma disposition. Mais ce n'est encore là que le petit côté de ma grandeur.

Moi, je suis à Dieu et pour Dieu ; voilà ma vraie grandeur. Dieu a voulu m'élever jusqu'à lui, m'unir à lui, me faire entrer en participation de sa gloire. En dehors de Dieu rien n'est assez grand pour être ma fin. Lui seul est au-dessus de moi ; et il veut que je m'élève jusqu'à lui, dans la mesure où il m'est donné de l'atteindre. Là est tout l'objet de ma vie, aller à Dieu en me servant des créatures. Mon Dieu, que vous êtes admirable !... Que l'homme est grand dans vos idées !... Mais qu'il est petit dans les siennes ! Car l'homme, enrichi de tant d'honneur, ne l'a pas compris, il s'est abaissé au rang des animaux sans raison et il leur est devenu semblable. ¹ Quand enfin comprendrai-je ma dignité... et l'estimerai-je assez pour ne jamais l'abaisser?... Appelé à m'élever à Dieu, comment descendrais-je vers l'animal ?

¹ Et homo cum in honore esset non intellexit, comparatus est jumentis insipientibus et similis factus est illis (Ps. 48, 13).

CHAPITRE V

Exposition du Pater.

1° Je trouve une confirmation lumineuse de cette doctrine dans le Pater. Le Pater est la prière parfaite, là sont contenus tous les biens, les seuls vrais biens et l'ordre dans lequel je dois les demander. Or ces biens et l'ordre de leur dignité sont précisément les mêmes que je viens de voir dans l'ordre essentiel de ma création. Il m'est donc utile de m'arrêter quelques instants à le méditer, afin de me pénétrer plus profondément de ce qui est l'ordre essentiel de ma vie.

Tout est si divin dans le Pater ! En vérité il est le résumé de toute prière, et non-seulement de toute prière, mais de toute foi et de toute religion. L'âme qui le médite rencontre de toutes parts les profondeurs de l'infini, cette méditation suffirait à lui faire pénétrer les profondeurs mêmes de Dieu. ¹ C'est vraiment la parole abrégée que Dieu a faite sur la terre ², et Notre Seigneur a déposé là les trésors de sagesse et de science cachés en son cœur. Que de consolations si la charité instruisant mon cœur y versait toutes les richesses de la plénitude de l'in-

¹ Spiritus omnia scrutatur etiam profunda Dei (1 Cor., 2, 10).

² Verbum brevium faciet Dominus super terram (Rom., 9, 28).

telligence pour connaître ce mystère de Dieu le Père et du Christ Jésus. ¹

Je trouverai dans le Pater non-seulement l'explication de ce qui est ma fin, mais encore la voie et les moyens, c'est-à-dire les trois idées qui résument tout ce que je veux méditer dans ce petit écrit; et je les trouve dans leur ordre et dans leur enchaînement mutuels. Le Pater est donc pour moi une lumière et un appui, et j'ai tout intérêt à le méditer à la suite de S^t Thomas : ² car c'est S^t Thomas qui me servira de guide dans l'explication courte mais sublime qu'il en a donnée.

2^o Première demande : Que votre nom soit sanctifié.

Quel est l'objet de cette première demande? Quel est ce premier bien que je sollicite avant tous les autres? La sanctification du nom de Dieu. Mais cela qu'est-ce autre chose que sa gloire? La gloire de Dieu pour lui-même, la louange qui lui est due par toutes les créatures, le bien premier, essentiel, fondamental, unique nécessaire, voilà ce qu'avant tout je souhaite, je désire et je demande. Ce premier bien domine et contient tous les autres biens, et tous les biens que je demande ensuite dépendent de celui-là, sont corrélatifs à celui-là. Aussi cette première demande du Pater domine et contient toutes

¹ Ut consolentur corda ipsorum, instructi in charitate et in omnes divitias plenitudinis intellectus in cognitionem mysterii Dei Patris et Christi Jesu, in quo sunt omnes thesauri sapientiæ et scientiæ absconditi (Colos., 2, 2 et 3).

² 2^a, 2^æ, q. 83 a. 9 c.

les autres demandes, de même que le premier commandement de Dieu contient et domine tous les autres commandements.

3° Deuxième demande : Que votre règne arrive.

Qu'est-ce que le règne ou le royaume de Dieu, sinon les richesses, les biens qu'il communique à ceux qu'il veut faire participants de ce royaume ? Voilà donc mon bien secondaire, mon bien à moi, ma participation aux biens de Dieu, ma satisfaction en ce monde et en l'autre. C'est pourquoi je demande que ce règne de Dieu, où sont compris tous les biens que Dieu communique à sa créature, arrive : à qui ? à moi. Ce que je demande c'est mon entrée en participation des biens de Dieu, ici-bas et là haut. Et cela je ne le demande qu'en second lieu, ce ne pourrait pas être la première demande, parce que mon utilité même éternelle ne vient qu'après la gloire de Dieu. C'est pourquoi la demande : Que votre règne arrive, suit la demande : Que votre nom soit sanctifié, qui est nécessairement la première.

4° Troisième demande : Que votre volonté soit faite sur la terre comme au ciel.

Pour procurer la gloire de Dieu, il y a une voie à suivre. Comment la procurerais-je, si je ne connais pas ce qui y conduit ? La volonté de Dieu me trace la voie : c'est elle qui m'indique où je dois passer, ce que je dois éviter, ce que je dois faire pour procurer sa gloire et trouver mon utilité. C'est elle qui me donne la direction pour procurer à Dieu la sanctification de son nom et à moi la venue de son rè-

gne. Après les deux premières demandes, vient donc naturellement cette troisième : Que votre volonté soit faite sur la terre comme au ciel.

5° Quatrième demande : Donnez-nous aujourd'hui notre pain de chaque jour.

Il ne suffit pas de connaître le chemin : encore faut-il avoir les moyens d'y marcher. J'ai beau connaître le chemin, si je tombe d'inanition sur la route, je n'en serai pas plus avancé. Il faut à mon âme aussi bien qu'à mon corps leur nourriture, c'est-à-dire tout ce qui entretient leurs forces et leur vie. C'est ce que j'appelle mon pain quotidien, et par là je désigne tout ce qui doit me servir de moyen pour marcher sur le chemin de la volonté de Dieu jusqu'au terme qui est la gloire de Dieu. Il est donc dans l'ordre que cette demande de mon pain quotidien vienne immédiatement après celle de la volonté de Dieu.

6° Cinquième demande : Pardonnez-nous nos offenses comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés.

Je connais le but, la voie, les moyens ; que me reste-t-il à demander ? l'éloignement des obstacles. L'obstacle premier, essentiel, radical, c'est le péché. J'en demande donc l'éloignement avant tout, c'est l'objet de la cinquième demande.

Sixième demande : Et ne nous laissez pas succomber à la tentation.

Après le péché, le plus sérieux obstacle, c'est ce qui conduit au péché, la tentation. Je demande à Dieu qu'il me garantisse contre elle ou qu'il me pré-

serve d'y succomber, parce qu'elle est parfois un obstacle et toujours un danger.

Septième demande : Mais délivrez-nous du mal.

Un dernier obstacle en dehors du péché et de la tentation, ce sont les autres maux de l'âme et du corps ; car ils peuvent être un obstacle à ma fin, et j'en demande l'éloignement dans la mesure seulement où ils peuvent être un obstacle à la gloire de Dieu et à mon vrai bien.

Tel est le Pater, formule parfaite de ma prière, formule aussi parfaite de mes devoirs. N. S. y a tracé à grands traits les fondements de toute prière et de toute vie spirituelle.¹

¹ Quel beau cadre fournirait le *Pater* pour un traité complet de vie spirituelle !

CHAPITRE VI

Mes Obligations.

1° Quels devoirs découlent pour moi de ces grands principes ? car il est évident que ces grands principes doivent être la règle de ma conduite ; ma vie doit s'y conformer et en être la mise en action. Pour agir il faut savoir, il faut vouloir et il faut faire : savoir, vouloir et faire sont les trois éléments d'une action humaine complète. J'ai donc une obligation à la fois triple et une : triple, puisqu'elle atteint mon intelligence, ma volonté et mes actions ; une, puisque ces trois choses ne doivent pas être séparées.

2° Pour mon intelligence. L'intelligence est le premier principe des actes humains. L'esprit voit et juge. Il voit ce qu'il faut faire et ce qu'il faut éviter ; il voit les moyens de faire et il juge si les moyens sont proportionnés à la fin. Je suis fait pour la gloire de Dieu ; les créatures sont les instruments mis entre mes mains pour procurer cette gloire ; voilà le grand principe. Quelle obligation pratique impose à mon esprit cette vérité fondamentale ? Elle lui impose l'obligation de voir Dieu comme le but uniquement essentiel de ma vie ; de le voir, dis-je, de l'avoir devant les yeux, de savoir et de me rappeler que sa gloire est le grand but qui doit tout dominer, tout inspirer et tout diriger dans ma conduite. Elle lui impose l'obligation de considérer les

créatures pour ce qu'elles sont en réalité, c'est-à-dire des moyens de procurer la gloire de Dieu. Mon esprit par conséquent doit s'appliquer à connaître ce qui dans chaque créature sert à la gloire de Dieu, dans quelle mesure chacune est utile ou nuisible à cette fin. La créature est un instrument : cet instrument est-il bon ? comment puis-je m'en servir ? Voilà ce qu'avant tout je dois savoir de toutes les créatures à mon usage. (Je me rappelle le sens étendu de ce mot *créatures*.) Si je sais cela, je sais tout ; si je ne sais pas cela, je ne sais rien. Si mon esprit s'applique à cela, il est dans l'essentiel de son devoir ; s'il le néglige, il est hors de sa voie. Ils sont vains, inutiles et vides, tous les hommes qui n'ont pas en eux cette substance qui est la science de Dieu, et qui dans les biens qu'ils voient n'ont pu arriver à connaître Celui qui est ¹. Mon Dieu ! que d'hommes vains ! et combien je le suis moi-même !..... Voir Dieu en tout, voir toutes choses selon Dieu et pour Dieu, voilà le devoir absolu de mon esprit. Il faut qu'en toutes mes voies j'aie cette vue de Dieu présente à mon esprit, et cette vue conduira tous mes pas dans la droiture. ²

3^o Pour ma volonté. La volonté est déterminée par l'intelligence suivant le vieil adage philosophique : Qui ne connaît ne veut ³ Mais elle n'est pas déterminée forcément : car je puis voir et ne pas vou-

¹ Vani autem sunt omnes homines in quibus non *subest* scientia Dei, et de his quæ videntur bona, non potuerunt intelligere eum qui est (Sap., 13, 1).

² In omnibus viis tuis cogita illum, et ipse diriget gressus tuos (Prov., 3, 6).

³ Nihil volitum nisi prius cognitum.

loir. Il y a donc aussi pour ma volonté un devoir.

La volonté estime, apprécie, aime. ¹ Je dois donc dans ma volonté estimer, apprécier, aimer comme mon unique bien essentiel la gloire de Dieu, n'aimer rien au dessus de cela, rien contre cela, rien en dehors de cela : sentir que c'est là mon tout, et que sans cela tout ne m'est rien. Je dois estimer, apprécier, aimer dans les créatures, avant tout, ce qui en est l'essentiel, c'est-à-dire le moyen d'obtenir mon tout. C'est là ce que je dois souverainement aimer et estimer en elles. Je ne les dois point aimer pour elles-mêmes, ni pour moi-même, mais pour Dieu avant tout. La mesure de mon amour, la cause de mes préférences doit être précisément la mesure où elles me servent à glorifier Dieu. Si avant tout ma volonté s'attache à ce qui dans les créatures me conduit à Dieu, elle est dans toute la plénitude de son devoir ; mais si j'aime dans la créature uniquement ce qui est pour moi, ce qui est pour ma satisfaction, je pervertis toutes mes affections et je m'égarè dans mes volontés à moi et dans la dépravation de mon cœur mauvais. ²

4^o Pour mon action. Dans l'action je recherche, je choisis, j'emploie. Je dois donc rechercher avant tout et en tout la gloire de Dieu. Et dans ce but rechercher, choisir et employer toutes choses suivant qu'elles m'aident à la procurer,.... ni plus..... ni

¹ L'appréciation et l'estime peuvent paraître n'être qu'un jugement de l'intelligence, mais elles ne se complètent que par cette adhésion de la volonté, cet amour appréciatif qui leur donne leur vrai caractère ; c'est pourquoi je les attribue à la volonté.

² Abierunt in voluntatibus et in pravitate cordis sui mali (Jerem., 7, 24).

moins..... Je n'ai pas d'autre raison essentielle de rechercher les créatures, pas d'autre raison essentielle de les écarter. Sans doute je puis rechercher celles qui m'apportent de la satisfaction, fuir celles qui me sont une cause de douleur, mais je ne dois le faire que secondairement et toujours en conformité avec la gloire de Dieu. Jamais ma satisfaction ne doit être la règle principale et première de mes actions. Agir en tout selon la gloire de Dieu, préférer ce qui y contribue le plus, mettre au second plan ce qui est moins utile à ce but, écarter ce qui est un obstacle, voilà la règle de mes actions. Si je la suis, mes œuvres sont parfaites, mes voies sont droites, par conséquent je suis juste, puisque c'est le juste que Dieu conduit par les voies droites.¹ Si j'agis autrement, si je préfère les créatures pour le motif de leurs satisfactions trompeuses, je tombe dans le désordre et l'injustice, mes pas s'écartent de la voie, mon cœur suit l'attrait de mes yeux et la souillure s'attache à mes mains.²

¹ *Justum deduxit Dominus per vias rectas* (Sap., 10, 10).

² *Si declinavit gressus meus de via, et si secutum est oculos meos cor meum, et si manibus meis adhæsit macula* (Job., 31, 7).

CHAPITRE VII

Essence de la Piété.

1° Voir, aimer et rechercher en toutes choses la gloire de Dieu, envisager, estimer et utiliser toutes choses en vue de Dieu, c'est accomplir ce devoir essentiel qui s'appelle la piété. La piété n'est donc autre chose que la vue, l'amour et la recherche de la gloire de Dieu en tout et avant tout ; c'est la vue, l'amour et la recherche de Dieu seul pour lui-même et de toutes choses pour Dieu.

Vue, amour et recherche, la piété est à la fois tout cela : car ce sont ces trois choses qui unies ensemble, concentrées sur Dieu, et s'appliquant à toutes les créatures, constituent la piété, disposition unique et universelle, qui est utile à tout ¹ suivant que le dit S^t Paul. Mais c'est à ce profond maître de la vie spirituelle, à ce premier de tous les théologiens, qu'il faut demander la définition de la piété. Il la donne en des termes que notre grand Maître déclare intraduisibles dans notre langue. Je vais m'efforcer d'en pénétrer le sens autant qu'il sera permis à ma faiblesse.

2° Faisons la vérité dans la charité, afin qu'au moyen de toutes choses nous croissions en Celui qui

¹ Pietas ad omnia utilis est (1 Tim., 4, 6).

est la tête, le Christ Jésus. ¹ Ces paroles du grand apôtre indiquent avec la profondeur de sens et la brièveté d'expression qui lui sont propres, tout ce qui constitue la piété : sa fin, ses moyens, ses opérations.

Sa fin c'est de croître en Dieu par J.-C. ou mieux de croître en J.-C. pour la gloire de Dieu. Car J.-C. est la tête du corps dont je dois être le membre et dans lequel il faut que je croisse, si je veux procurer à Dieu la gloire que je dois lui rendre. Je verrai plus loin les degrés de cet accroissement, que S^t Paul appelle l'accroissement de Dieu. ²

Ses moyens ce sont toutes choses, toutes les créatures, *per omnia*. Toutes les créatures dans le plan de Dieu, je l'ai vu, sont aux mains de la piété comme les instruments de la gloire de Dieu.

Ses opérations c'est de voir, d'aimer et de chercher Dieu en tout ; c'est ce qu'expriment ces trois termes : faire la vérité dans la charité. La vérité c'est de voir Dieu en toutes choses. Quand dans les créatures je vois Dieu et ce qui conduit à Dieu, je vois la vérité ; mais si j'y vois seulement les moyens de me satisfaire, je vois le mensonge. Le côté vrai de la créature est celui qui glorifie Dieu, puisque c'est là sa destination essentielle et la raison fondamentale de son existence. Toute la constitution, toutes les qualités des créatures sont ordonnées et dispo-

¹ Ἀληθευοντες δε εν αγαπη, αυξησωμεν εις αυτον τα παντα, ος εστιν η κεφαλη ο Χριστος.

Veritatem autem facientes in charitate, crescimus in illo per omnia qui est caput Christus (Eph., 4, 15).

² Crescit in augmentum Dei (Col., 2, 19).

sées pour la gloire de Dieu. La grande vérité des choses, c'est leur aptitude à glorifier Dieu. Quand je vois cela j'ai la vérité. Mais quand je ne connais dans la créature que ce qui peut me satisfaire, quand je l'envisage sous le rapport de mon utilité, je suis dans l'erreur et le mensonge. N'est-ce pas le grand mensonge, en effet, de me voir moi-même dans les créatures, de croire qu'elles sont faites principalement pour moi, de me mettre à la place de Dieu ? Je me trompe ainsi moi-même, et je fais mentir toutes les créatures à leur destinée. Aussi le grand homicide du commencement, le Diable, père de tous ceux qui, refusant la gloire à Dieu, la cherchent pour eux-mêmes, n'est pas demeuré dans la vérité, la vérité n'est pas en lui ; il ment et c'est là son fonds : car il est le menteur et le père du mensonge. ¹ Il est le menteur, le grand menteur parce que en toutes choses il cherche à usurper la gloire de Dieu. Il est le père du mensonge, parce qu'il pousse tous les hommes à ne voir en toutes choses que leur satisfaction et qu'il leur fait perdre de vue la gloire de Dieu.

Voir Dieu et sa gloire en toutes choses, c'est donc la vérité, et c'est la première qualité de la piété.

3^o La deuxième qualité de la piété, c'est la charité, l'amour de Dieu en toutes choses et de toutes choses pour Dieu. Si dans la créature j'aime ce qui glorifie Dieu, j'ai et je connais cette charité du Christ qui

Ille homicida erat ab initio et in veritate non stetit quia non est veritas in eo ; quum loquitur mendacium, ex propriis loquitur ; quia mendax est et pater ejus (Joan., 8, 44).

surpasse toute science et je suis rempli de toute la plénitude de Dieu. ¹ Dans toutes choses la plénitude c'est ce qui en elles est pour le Seigneur ², pour la gloire de Dieu ; car c'est là le fonds, l'essence, des choses, tout elles-mêmes, en un mot leur plénitude. La terre n'a sa plénitude que dans la possession de Dieu ³. Cette plénitude est embrassée par la charité, qui n'aime en toutes choses que ce qui va à la gloire de Dieu, et qui saisit ainsi le tout de toutes choses, et c'est pourquoi la charité est la plénitude de la loi ⁴ et elle me remplit de la plénitude même de Dieu.

Mais si dans la créature, j'aime ce qui me satisfait, si mon amour s'arrête à cela, je n'embrasse que la vanité et le vide. Oh ! comme la créature est vide quand je n'y cherche pas ce qui en est la plénitude et l'essence, la gloire de Dieu ! Vanité des vanités, dit l'Ecclésiaste, vanité des vanités et tout est vanité. ⁵ La vanité c'est la créature vide de Dieu. Toute créature où je ne cherche que mon plaisir, toute créature que j'aime uniquement pour ma satisfaction est pour moi vanité, parce qu'elle est pour moi vide de Dieu. Combien vides sont tous les plaisirs du monde, et quel vide ils creusent dans l'âme !... C'est la charité qui, aimant Dieu en toutes choses, saisit la plénitude de toutes choses, et c'est la deuxième qualité de la piété.

¹ Scire etiam supereminenter scientiæ charitatem Christi, ut impleamini in omnem plenitudinem Dei (Eph., 3, 19).

² Domini est terra et plenitudo ejus (Ps. 13, 1).

³ Impleta est terra possessione tua (Ps. 103, 24).

⁴ Plenitudo ergo legis est dilectio (Rom., 13, 10).

⁵ Vanitas vanitatum, dixit Ecclesiastes, vanitas vanitatum et omnia vanitas (Eccl., 1, 2).

4° La troisième qualité de la piété c'est l'action. Il faut faire, dit S^t Paul. Quand dans chaque chose je vois ce qui sert à la gloire de Dieu, quand mon amour s'attache à cela, j'arrive à employer chaque chose dans la mesure ni plus, ni moins, où elle me sert pour cette gloire que je vois et que j'aime uniquement. Si en effet je ne vois et je n'aime que cela, je n'utilise que cela. Mais en arriver là c'est une grande perfection, je dis mieux c'est la perfection. Aussi c'est le troisième et dernier terme de la piété.

Ces mots « ni plus ni moins » indiquent bien la rigueur d'exactitude avec laquelle la piété doit arriver à garder le principe de sa création. Utiliser chaque chose autant qu'elle est ou peut être utile pour la gloire de Dieu, sans que mes goûts me fassent dépasser la mesure ou que mes dégoûts m'empêchent de l'atteindre ; employer ce qui est utile autant que c'est utile, écarter ce qui est nuisible autant que c'est nuisible, sans que l'action soit modifiée dans son fonds par aucune autre préférence ou répugnance de ma nature, c'est là l'action vraie de la piété et c'est sa troisième qualité.

5° Et ces trois qualités ne doivent point être séparées, car la piété est à la fois vue, amour et recherche. C'est de l'union intime, de la compénétration mutuelle de ces trois éléments que naît cette unique et grande disposition qui est la piété. Cette union, la parole de S^t Paul l'exprime avec cette singulière énergie : Des trois termes employés pour désigner ces trois éléments de la piété, il prend le troisième, celui de l'action, et il le réunit au premier,

la vérité, de telle façon qu'il en fait un seul verbe *αληθευοντες*, véritablement intraduisible, et que, faute de mieux, nous traduisons par : faire la vérité. Et à ce verbe, où sont maintenant concentrés les deux termes extrêmes de la piété, il donne pour régime le terme du milieu, en sorte que tout se trouve finalement réuni *in caritate*, dans la charité. Ainsi la charité est le centre de la piété, le lien de la perfection.¹ Je vois pour aimer et j'agis en aimant : tout le développement du corps de la piété s'élève ainsi dans la charité.²

6° Il est bon de mettre en regard des paroles si profondes de S^t Paul la première demande du catéchisme. Pourquoi l'homme est-il créé ? Pour connaître, aimer et servir Dieu. Voilà ce que le catéchisme apprend au tout petit enfant. N'y a-t-il pas là toute la profondeur de la doctrine de S^t Paul ? Connaître, aimer, servir ; intelligence, volonté, action ; vue, amour, recherche ; vérité, charité, action ; ce sont toujours les trois mêmes termes, unis dans le même ordre. Connaître pour aimer, aimer pour servir, servir en aimant, aimer en connaissant, c'est là toute la vie chrétienne d'après le catéchisme et c'est toute la piété d'après S^t Paul. Toute la vie chrétienne se résume dans la piété. Que de sublimité dans une petite réponse de catéchisme !

7° Telle est la piété. Si je brise ce faisceau, si j'ôte un de ces éléments, je n'aurai plus qu'une

¹ Super omnia autem hæc charitatem habete, quod est vinculum perfectionis (Col., 3, 14.)

² Augmentum corporis facit in ædificationem sui in charitate (Eph., 4, 16).

piété tronquée et fausse. Si j'y introduis un élément étranger, ma piété sera mélangée et impure. Si un de ces éléments s'affaiblit ou s'altère, ma piété devient languissante et malade. Si l'union de ces éléments se relâche, si leur lien se brise, ma piété se divise, s'émiette et tombe en lambeaux. Pour que ma piété soit vraie, forte et complète, il faut que chacun des éléments qui la constituent soit parfait, que leur union soit complète, et que rien d'étranger ne vienne s'y mêler. Pour qu'elle suive les lois d'accroissement qui sont dans sa nature, il faut que chaque élément aille se dilatant, s'achevant, s'étendant, et que leur union devienne sans cesse plus intime, et qu'enfin se constitue en moi cette habitude qui forme la vertu de piété.

8° Car ce n'est point l'acte de voir, d'aimer et de rechercher Dieu qui constitue la piété. La piété est une habitude : comme toute habitude, elle est une facilité, une promptitude à faire les actes qui lui sont propres. C'est la facilité, la promptitude à voir, à aimer, à rechercher Dieu en toutes choses qui constitue la vertu de piété. La vertu de dévotion, ainsi l'appelle S^t François de Sales, ne consiste pas à observer les commandements, mais à les observer avec promptitude et volontiers ¹ ; la dévotion n'étant autre chose qu'une vertu générale, contraire à la paresse spirituelle, qui nous rend prompts au service de Dieu. ²

Je n'ai donc acquis la vertu de piété, que lorsque

¹ Saint François de Sales. Lettres.

² Saint François de Sales. Cant. des Cant. Préface.

j'ai acquis cette promptitude à voir, à aimer et à rechercher Dieu en toutes choses. Mon Dieu ! où est en moi cette promptitude ?..... Pauvre fils de l'homme, jusqu'à quand aurai-je le cœur si lourd ? jusqu'à quand aimerai-je la vanité et chercherai-je le mensonge ? ¹ Quand mon cœur sera-t-il dilaté pour courir dans les voies de la piété ? ² Qui me donnera des ailes comme à la colombe, pour voler et me reposer en Dieu ? ³

9° Ainsi comprise, la piété est le grand devoir qui résume tous les devoirs, elle est la grande vertu, la vertu générale d'où découlent et où aboutissent toutes les vertus. Je comprends que S^t Paul dise qu'elle est utile à tout et qu'elle a toutes les promesses de la vie maintenant et dans l'avenir. ⁴ Je comprends qu'il me dise que quand je n'aurais simplement que le nécessaire, j'ai cependant la grande richesse, si j'ai la piété. ⁵ Je comprends que l'apôtre S^t Jean l'appelle sa plus grande joie. Je n'ai pas, dit-il, de plus grande joie que d'apprendre que mes enfants marchent dans la vérité. ⁶ En somme les vertus humaines de prudence, force, justice et tempérance, utilisées par les vertus divines de foi,

¹ Filii hominum usque quo gravi corde ? ut quid diligitis vanitatem et quæritis mendacium ? (Ps. 4, 3).

² Viam mandatorum tuorum cucurri, cum dilatasti cor meum (Ps. 118, 32).

³ Quis mihi dabit pennas ut columbæ, et volabo et requiescam (Ps. 54, 7).

⁴ Exerce autem teipsum ad pietatem, nam pietas ad omnia utilis est, promissiones habens vitæ quæ nunc est et futuræ (1 Tim., 4, 8).

⁵ Est autem quæstus magnus pietas cum sufficientia (Ibid., 6, 6).

⁶ Majorem horum non habeo gratiam quam ut audiam filios meos in veritate ambulare (3 Joan., 4).

d'espérance et de charité, viennent comme se condenser, se concentrer dans la piété, qui est ainsi la disposition unique, souveraine, résultant de toutes les vertus. La piété c'est l'assemblage de toutes les vertus dans la vue, l'amour et la recherche de Dieu.

10° De la considération des éléments de la piété il ressort qu'elle est avant tout une affaire de l'intelligence. L'intelligence voit, le cœur aime et l'action suit. Tant que l'intelligence ne voit pas ou voit mal, la piété est fausse ou nulle. La piété commence dans l'intelligence, se continue par la volonté et se termine dans l'action. Elle est le plus haut exercice des plus hautes facultés de l'homme.

Elle n'est donc pas une affaire de sentiment. C'est étrangement abuser des mots que d'attribuer ce beau nom de piété aux mièvreries que tant d'âmes étroites pratiquent dans les exercices spirituels. Tous les miroitements de l'imagination, tous les attendrissements de la sensibilité, si beaux et si doux qu'ils soient, ne sont, souvent, que les vains amusements d'âmes illusionnées qui ont certaines apparences de la piété, mais qui n'en ont pas la vertu.

11° Les sentiments et les affections sensibles aussi bien que l'imagination sont bons en soi : car cette partie inférieure de l'âme qui confine aux sens, est encore un des beaux dons de Dieu à notre nature. L'imagination et la sensibilité ont une grande utilité dans la vie, elles y jouent un rôle assez important. Elles ont donc une place à occuper dans la piété ; leur secours n'est nullement à dédaigner, car la grâce emploie et utilise toutes les facultés na-

turelles. Vouloir supprimer dans la piété leur rôle naturel, ce serait blesser la nature et gêner la grâce. Qu'elles conservent donc leur place, qu'elles trouvent dans la piété leur plus noble et plus légitime expansion, rien de mieux ; que les âmes tendres, en qui domine le sentiment, aillent à Dieu par cette voie, nul mal à cela. Mais à condition de ne pas laisser jouer à la sensibilité et à l'imagination un rôle funeste. Si elles veulent devenir le principal ou le tout de la piété, cela aussi blesse la nature et gêne la grâce ; car toutes les facultés sensibles ne sont que des serviteurs aux gages de l'intelligence et de la volonté. Se conduire par le sentiment, c'est donner l'intendance de la maison au domestique et faire abdiquer le maître. Ce qui est mauvais ce n'est pas le sentiment, c'est le rôle déréglé qu'on lui attribue. D'autant plus qu'on ne recherche les émotions du sentiment, les éblouissements de l'imagination que pour y trouver son plaisir et se repaître de cette vaine jouissance. Le but de la piété se réduit alors à une jouissance égoïste et sensuelle : les créatures et Dieu lui-même ne sont plus que les moyens de ce plaisir. N'est-ce pas, sous couleur de piété, le comble du désordre ? ...

Les émotions sont tellement toute la piété dans certaines âmes, qu'elles sont persuadées d'avoir perdu toute leur piété, lorsque le sentiment vient à disparaître. Mon Dieu ! je n'ai plus de piété : je ne sens plus rien !... Elles n'avaient que cela ; cela disparu, il ne leur reste en effet plus rien. Mais ce n'est pas la piété qu'elles ont perdue ; elles ne l'a-

vaient pas. Si elles savaient comprendre que c'est précisément le moment de commencer à l'avoir !. Le plus grand obstacle est ôté ; la voie obstruée par le sentimentalisme est maintenant libre ! Mais on sait si peu ce que c'est que la piété ! Mais on sait si peu ce que c'est que le désordre !.....

CHAPITRE VIII

Le Désordre.

1° Tant qu'ici-bas je vis de la vie du corps, je voyage loin de Dieu. Et je dois, dans la carrière de la piété, m'animer et m'armer de bonne volonté pour m'éloigner du corps et revenir près de Dieu ¹. Mais en quoi consiste cet éloignement? En deux choses : premièrement en ce que je cherche ma satisfaction avant la gloire de Dieu, et c'est là le plus profond de mon éloignement, le désordre proprement dit. Secondement en ce que je cherche ma satisfaction en dehors de la gloire de Dieu, dans la créature : sans que sa gloire soit renversée elle n'est pas encore mon unique tout.

2° Faire passer ma satisfaction avant la gloire de Dieu, mettre en premier lieu ce qui ne doit jamais être qu'en second lieu, faire de l'accessoire le principal, du secondaire l'essentiel, c'est le renversement du plan de Dieu dans ma création, le renversement de l'ordre essentiel des êtres. Je l'ai bien compris, le plan de Dieu veut que Lui et sa gloire soient toujours le premier objet de mes pensées, de

¹ Dum sumus in corpore peregrinamur a Domino... audemus autem et bonam voluntatem habemus magis peregrinari a corpore et presentes esse ad Dominum (2 Corint., 5, 6 et 8).

mes affections et de mes actions, que moi et ma satisfaction nous ne venions qu'au second rang partout : voilà le plan de Dieu. Si je vois dans les créatures des moyens de me satisfaire plutôt que de glorifier Dieu, si je les aime plus pour ma satisfaction que pour la gloire de Dieu, si je les emploie plutôt à mon plaisir qu'à la gloire de Dieu, je renverse le plan de Dieu, je bouleverse l'ordre de ma création, c'est là le mal.

3° La recherche de moi, moi avant Dieu, voilà ma grande tentation ; ma satisfaction avant tout, c'est la continuelle tendance de ma nature, son premier besoin, son inclination la plus forte. Me satisfaire jusqu'à oublier, mettre de côté, fouler aux pieds la gloire de Dieu, c'est le penchant de ma nature viciée. Satisfaction de l'esprit par l'orgueil, satisfaction du corps par la sensualité, tout le mal est là, et comme la sensualité et l'orgueil ne sont au fond qu'une même chose, la recherche de moi, quand j'ai nommé la recherche de moi-même, j'ai nommé la source de tous mes défauts, la cause de tous mes péchés, la raison profonde du mal qui est en moi et dans ma vie. Chaque fois que je m'écarte de la loi de ma création, c'est par la recherche de moi-même, et parce que ma satisfaction s'est mise au premier rang à la place de la gloire de Dieu.

4° Le mal en soi n'est point de rechercher ma satisfaction. Dieu l'ayant voulue, l'ayant mise dans les créatures, l'ayant faite pour moi, elle ne saurait être mauvaise en soi. Tout ce qui vient de Dieu est bon. Le mal n'est pas dans ma satisfaction elle-même, il

est dans la manière dont je la cherche, il est dans le renversement que j'opère pour l'obtenir. Ma satisfaction doit rester sur la gloire de Dieu et ne venir qu'après elle : je la mets avant et au-dessus d'elle. Le mal est dans ce renversement, dans ce déplacement.

Cela est si vrai que, oui même, la recherche de mon salut en dehors de la gloire de Dieu est un désordre et un péché. Je commettrais en effet un péché grave, si sollicité par une tentation pressante, je me laissais aller à ce sentiment que s'il n'y avait pas d'enfer, je commettrais la faute et succomberais à la tentation. Dès que je ne commets pas une faute uniquement par crainte de l'enfer, c'est bien l'idée de mon salut qui me retient. Certes entre toutes les satisfactions, la plus absolument légitime c'est bien le salut, puisqu'il est obligatoire. Mais comme, dans ce cas, je le cherche en mettant de côté la gloire de Dieu, l'idée même de mon salut ainsi comprise devient un grave désordre.

3° Il est vrai, dit S^t François de Sales, ¹ que ce que nous faisons pour notre salut est fait pour le service de Dieu, *pourvu que nous rapportions notre salut à sa gloire en fin dernière*. Il est vrai aussi de dire que notre Sauveur n'a fait en ce monde que notre salut en fin prochaine, mais qu'il l'a rapporté en fin dernière à la gloire de son Père, lui-même disant qu'il n'était pas venu pour chercher sa gloire, mais la gloire de Celui qui l'avait envoyé, même jusqu'à protester que s'il cherchait sa gloire, sa gloire ne

¹ Esprit de saint François de Sales (liv. 18, ch. 12).

serait rien, c'est-à-dire serait vaine, si la gloire de Dieu n'était pas sa principale fin. ¹ La gloire de N. S. entre toutes les satisfactions et les biens créés tient incontestablement le rang le plus éminent. Qu'est-ce que ma gloire même éternelle en comparaison de la gloire de N. S. ? Et si N. S. a déclaré que sa gloire serait vanité et néant en dehors de la gloire de Dieu, que peut-il en être de toute autre satisfaction de la créature ? Vanité, néant, désordre, toute satisfaction cherchée en dehors de la gloire de Dieu !...

• 6° Je dis : en dehors de la gloire de Dieu ; car non seulement ma satisfaction ne doit pas être cherchée avant la gloire de Dieu, ce qui est le désordre essentiel et le renversement fondamental ; mais elle ne doit pas être prise en dehors de la gloire de Dieu. Quand j'aurai rangé toute ma satisfaction sous la gloire de Dieu, je ne serai pas encore rentré dans la plénitude de l'ordre. Cette satisfaction que je ne cherche plus avant la gloire de Dieu, je puis encore ne pas la chercher dans la gloire de Dieu, mais dans la créature à côté de la gloire de Dieu. Et cela n'est pas encore la pleine réintégration de l'ordre. Tant que je cherche quelque chose en dehors de Dieu, je ne suis pas pleinement rentré en Dieu et je n'atteins pas absolument ma fin. Dieu doit être mon tout, mon unique tout.

Les créatures, qui pour moi ne doivent être que des moyens, contiennent de nombreuses satisfac-

Ego non quæro gloriam meam... si ego glorifico meipsum, gloria mea nihil est (Joan., 8, 50).

tions. Les créatures spirituelles produisent des jouissances profondes, les créatures naturelles ont des plaisirs séduisants. Si je m'attache à ce plaisir, qui lui-même n'est qu'un moyen, si je m'y arrête, si je le prends dans la créature et comme venant de la créature, ce plaisir sans être avant la gloire de Dieu, est néanmoins à côté d'elle. Quand je m'y arrête, c'est encore un éloignement de Dieu ; je suis encore en cela à côté et en dehors de lui. Or le voyage de mon retour à Dieu, qui est le but de la vie, ne sera terminé que quand tout éloignement cessant, je serai entièrement rentré en lui, ne cherchant rien hors de lui.

7° C'est la piété qui opère ce retour à Dieu, qui corrige et détruit d'abord le désordre essentiel et fondamental de ma satisfaction avant la gloire de Dieu, ensuite l'éloignement de ma satisfaction en dehors de la gloire de Dieu. Ce voyage de retour a plusieurs étapes, cette ascension vers Dieu a plusieurs degrés, qu'il faut maintenant considérer.

CHAPITRE IX

Premier degré de la Piété, Fuite du péché mortel.

1° Si je fais passer ma satisfaction avant la gloire de Dieu, de manière à briser totalement avec lui, à me séparer absolument de lui, c'est le péché mortel. C'est le renversement complet, radical de l'ordre essentiel de ma création, c'est la destruction en moi du plan de Dieu, c'est le désordre dans toute son horrible perversité. Je me mets avant Dieu et je foule aux pieds sa gloire que j'immole à mon plaisir. C'est le mal que Jérémie pleure de larmes sans remède. ¹ Voyez un peu si jamais rien de semblable s'est vu. Y a-t-il une nation qui jamais ait changé ses dieux? Et pourtant ce ne sont pas des dieux!... Et moi, et ma gloire! mon peuple lui a substitué une idole. Cieux! soyez dans la stupeur! Portes du ciel! brisez-vous d'une immense désolation, dit le Seigneur.

2° Rétablir l'ordre en cela, c'est-à-dire ranger ma satisfaction sous la gloire de Dieu, et ne lui jamais permettre de la renverser mortellement, c'est le

¹ Flebat irremediabilibus lacrymis (Tob., 10, 4).

² Videte si factum est hujuscemodi : si mutavit gens deos suos, et certe ipsi non sunt dii, populus vero meus mutavit gloriam suam in idolum. Obstupescite cæli super hoc et portæ ejus desolamini vehementer! (Jerem., 2, 10).

premier degré de la piété. Le plus profond degré du désordre consiste à voir, aimer et rechercher mon plaisir dans la créature jusqu'à briser avec Dieu et à détruire sa gloire. Le premier degré de la piété consiste à voir, aimer et rechercher la gloire de Dieu de préférence à mon plaisir, dans toutes les circonstances graves où mon plaisir tendrait à me séparer de Dieu : maintenir cette divine gloire à sa place, comme objet principal de ma vue, de mon amour et de ma recherche. Quant à mon plaisir, si je puis l'accommoder avec la gloire de Dieu, je me contenterai de le ranger à sa place, en second lieu. Mais si je ne puis pas le concilier avec la gloire de Dieu, s'il est absolument mauvais, je le sacrifierai. Et quand j'y devrais sacrifier la vie, je la sacrifierais : c'est à ce prix qu'il faut maintenir la gloire de Dieu en tête de mon existence. Nul plaisir, pas même celui de la vie, ne doit supplanter la gloire de Dieu.

3° La piété a atteint en moi ce degré, quand j'ai suffisamment acquis la promptitude et la facilité à faire les sacrifices nécessaires pour éviter le péché mortel. Quand je suis dans la disposition de sacrifier toute satisfaction plutôt que de commettre volontairement un seul péché mortel, quand dans l'occurrence j'en agis ainsi avec promptitude et facilité, quand cette disposition est parfaitement établie dans mon âme, je suis arrivé au premier degré de la piété.

Pour être parfaite cette disposition doit être établie dans tout mon être, dominer toutes mes facultés et atteindre toute ma vie. « Vous aimerez le

Seigneur votre Dieu de tout votre cœur, de tout votre esprit, de toute votre âme et de toutes vos forces. » Le péché mortel ne doit plus avoir de place ni dans mon esprit, ni dans mon cœur, ni dans mon âme, ni dans mon corps : nulle créature, nulle circonstance ne doit pouvoir l'y faire entrer, à moins de surprise. Je dis surprise, car la pauvre faiblesse humaine est telle que les surprises sont toujours possibles, même avec les meilleures et les plus fortes dispositions. Mais ces surprises passagères n'empêchent pas l'habitude acquise de subsister et ne font pas déchoir l'âme de l'état auquel elle est arrivée. En parlant d'un état d'âme, d'un degré de vertu, il ne faut jamais mettre en ligne de compte les surprises et les fautes de fragilité.

4° La fuite du péché mortel est déjà un degré de la piété, puisque c'est la vue, l'amour et la recherche de Dieu qui font éviter le péché. Partout où se trouvent ces trois choses unies, vue, amour et recherche de Dieu, il y a piété. Si faibles qu'en soient les commencements, ces commencements ne laissent pas que d'appartenir à la piété.

Du reste, ce n'est point besogne d'un jour que d'arriver non pas simplement à chasser actuellement le péché mortel, non pas simplement à la disposition de l'éviter à tout prix, mais à établir, à asseoir, à fortifier cette disposition de telle façon que j'aie facilité et promptitude à faire tous les sacrifices, même celui de la vie, pour éviter un seul péché mortel. Et cette facilité et promptitude doit être établie dans les sens, dans la sensibilité, dans le cœur et dans

l'esprit, dans tout mon être. En suis-je là?... Est-ce que je ne cloche pas encore entre deux partis et ai-je bien compris combien le Seigneur est mon Dieu et comment il faut que je le serve ? ¹ Dans ma lutte contre le péché ai-je résisté jusqu'au sang ? ² Puis-je dire, ô mon Dieu, que j'ai monté seulement le premier échelon de la piété?... En suis-je bien sûr?... Mon esprit, mon cœur, ma sensibilité, mes sens, quelle facilité, quelle promptitude ont-ils à rejeter le péché... l'idée du péché?... J'ai vécu dans le péché... en suis-je entièrement sorti?... N'a-t-il pas laissé en moi de secrètes et profondes complaisances?... Je suis tombé dans le borbier... Suis-je bien relevé et tout purifié?... Que suis-je, mon Dieu?... Amas de boue et de poussière, glorifie-toi !... ³ Quelle est ma piété si je ne suis pas encore sur le premier échelon ?...

¹ Usquequo claudicatis in duas partes?... Si Dominus est Deus, sequimini eum (3 Reg., 18, 21).

² Nondum enim usque ad sanguinem restulistis, adversus peccatum repugnantes (Hæbr., 12, 4).

³ Quid superbit terra et cinis? (Eccl., 10, 9).

CHAPITRE X

Deuxième degré de la Piété, Fuite du péché véniel.

1° Si je suis arrivé à corriger totalement le désordre du péché mortel, et à m'établir dans le premier degré de la piété, je mène une vie fondamentalement chrétienne. Mais je puis encore me chercher moi-même avant Dieu dans les choses qui le froissent, qui le blessent, qui m'écartent un peu de lui. C'est le péché véniel. Moins grave que le précédent par ses effets, ce mal est cependant de même nature, c'est le même désordre en matière moins grave. C'est moi avant Dieu, mon plaisir avant sa gloire, c'est le renversement de l'ordre de ma création. Toute la différence, et cette différence, il est vrai, est immense, toute la différence c'est que ce renversement se fait dans le péché mortel de manière à tuer en moi la vie de Dieu, toute la gloire de Dieu, et dans le péché véniel de manière seulement à la blesser. Dans le premier c'est la mort, dans le second c'est la maladie, mais la maladie est proche parente de la mort.

2° Ce second mal moins grave est encore le désordre essentiel, c'est-à-dire le mal auprès duquel tous les autres ne méritent pas le nom de maux. Hélas!

mon plaisir est tellement la règle de ma vie que j'ai peine à comprendre cela et bien plus de peine à le sentir. Les maux qui attaquent mon plaisir, je les comprends si bien, et je les sens si puissamment !.. Le mal qui attaque la gloire de Dieu, je le comprends si mal et je le sens si peu ! Qui comprend le péché ? ¹ Où est la sagesse qui le comprendra ? où est l'intelligence qui le connaîtra ?... ² Mon Dieu ! dans quelle aberration je vis, quand je nomme mal ce qui souvent l'est si peu, et que j'ai peine à croire mal ce qui l'est tant !... Les maux qui m'affligent sont souvent si utiles ! le péché véniel ne l'est jamais ! Les plus grands maux contiennent toujours quelque bien ; dans le moindre péché véniel, il n'y a plus une seule trace de bien !... Qui comprend le péché ?...

3° Le deuxième degré de la piété consiste dans le redressement de ce désordre. Dans toutes les circonstances où il y a péché véniel, c'est-à-dire où ma satisfaction en passant avant la gloire de Dieu le froisse et le blesse, j'arriverai à conserver à cette gloire sainte sa place et ses droits. Aucun plaisir, dès qu'il est prohibé, ne l'usurpera.

Ce qui constitue ce degré c'est la facilité et la promptitude bien acquise de ranger ma satisfaction à sa place, sans lui permettre de propos délibéré la moindre saillie vénielle. Et cette facilité doit dominer et maîtriser tout mon esprit, tout mon cœur, toute mon âme, tout mon corps. *Diliges ex toto...* Elle doit s'étendre à toutes les circonstances et à tou-

¹ *Delicta quis intelligit ?* (Ps. 18, 13).

² *Quis sapiens et intelliget ista, intelligens et sciet hæc ?* (Osée, 14, 10).

tes les créatures. Et s'il faut sacrifier ma satisfaction, s'il faut immoler jusqu'à ma vie, plutôt que de commettre volontairement et délibérément le moindre péché véniel, je suis prêt à ce sacrifice. Rien, pas même la crainte de la mort, ne me ferait commettre un péché véniel. Quand cette disposition est établie dans l'âme, quand je fais avec promptitude et facilité tous les sacrifices nécessaires, plutôt que de permettre à ma satisfaction un petit écart véniel, alors j'ai acquis ce deuxième degré de la piété, qui est la fuite du péché véniel. C'est la vie solidement chrétienne.

4° La perfection de ce degré ne s'atteint point si facilement. Car enfin, purifier l'esprit, le cœur, la sensibilité, les sens de toute affection, de toute attache vénielle ; défaire l'une après l'autre les mailles si serrées, si embrouillées de tant d'habitudes vénielles qui enserrent un pauvre cœur humain ; purifier tant de replis intérieurs où se cachent les vues de l'orgueil, les affections créées, les recherches de la sensualité ; élever toutes les puissances à cette facilité et à cette promptitude du sacrifice qui empêche tout retour véniel, c'est là, il faut l'avouer, un travail presque infini. Du premier degré de la piété jusqu'à la perfection de ce deuxième degré, quelle carrière à parcourir !... si déjà il n'est point aisé de s'établir définitivement dans la fuite absolue du péché mortel, que dire de la fuite absolue du péché véniel ? Les occasions de fautes vénielles sont autrement nombreuses que celles du péché mortel.

5° Où en suis-je ?... Hélas ! que de fautes véniel-

les!... La recherche de moi-même ne me conduit-elle pas à chaque instant à blesser Dieu?... alors que je le sais bien?... que je m'en rends bien compte?... Et que de fautes presque ignorées, venant des habitudes, que je néglige de surveiller!... Combien mes instincts mauvais, peu ou point réprimés, multiplient les froissements, sans presque que j'y prenne garde!... Oh! mes péchés véniels! je n'en vois pas le nombre! ils se sont multipliés par dessus les cheveux de ma tête. ¹

¹ *Comprehenderunt me iniquitates meæ et non potui ut viderem; multiplicatæ sunt super capillos capitis mei (Ps. 39, 13).*

CHAPITRE XI

L'Imperfection

1° A quelque hauteur que paraisse élevée une âme qui a réalisé en elle jusqu'à son complet achèvement le deuxième degré de la piété, elle n'a cependant fait encore que détruire en elle le péché. C'est beaucoup sans doute, mais ce n'est point tout. Si les occurrences de péché surtout véniel sont relativement nombreuses, bien plus nombreuses sont les occasions d'actions bonnes ou indifférentes. Il y a, en effet, une foule de choses bonnes en soi ou simplement indifférentes. Or en toutes ces choses je puis encore me rechercher moi-même avant Dieu et par conséquent renverser l'ordre de ma création.

Je prends un exemple. Il fait chaud, j'ai soif, je bois un verre d'eau. Evidemment, à boire un verre d'eau il n'y a aucune trace quelconque d'offense de Dieu. Cependant en pratique, voyons, pourquoi est-ce que je bois un verre d'eau ? Parce que j'ai soif. Ah mais ! qu'est-ce que cela ? Voilà ma satisfaction en première ligne. La soif est le premier motif de mon action. Et où est la gloire de Dieu ? Dans l'oubli, hélas ! C'est mon besoin, c'est ma satisfaction, c'est moi en première place.

Ne retrouvé-je pas là le désordre essentiel, le renversement de l'ordre de ma création, moi avant Dieu, mon plaisir avant sa gloire, ma satisfaction avant son honneur ?

Mais à boire un verre d'eau il n'y a aucun mal ? En soi, non ; mais à le boire ainsi il y a un mal. Mais ce mal n'est pas un péché ? Non, c'est ce qu'on appelle une imperfection.

2° L'imperfection c'est la recherche de moi-même et de ma satisfaction avant la gloire de Dieu, dans les choses bonnes ou indifférentes et où il n'y a nulle offense de Dieu. Quand sans offense de Dieu j'use d'une créature bonne ou indifférente de sa nature, mais pour moi en première vue, je commets une imperfection.

Ainsi l'imperfection est un mal de même nature que le péché mortel et le péché véniel, avec une seule différence de gravité. Péché mortel, péché véniel, imperfection, sont trois degrés d'un même mal, trois échelons d'un même désordre. Dans tous les trois c'est un renversement de l'ordre de ma création, l'usage de la créature pour moi avant Dieu. Toute la différence est dans la gravité. Le péché mortel brise avec Dieu, le péché véniel le blesse, l'imperfection le gêne. Dans le péché il y a offense de Dieu et souillure de mon âme ; dans l'imperfection il n'y a pas d'offense de Dieu, et pour mon âme seulement privation de bien. Pourquoi dans l'imperfection n'y a-t-il pas d'offense à la majesté divine et pas de souillure pour mon âme ? Pourquoi ? Est-ce que sa bonté s'accommodant à ma faiblesse n'a pas voulu imposer à ma pauvre nature déchue des difficultés trop peu proportionnées à ses forces ? Ou bien n'y a-t-il pas dans ma volonté un écart assez consenti ? ou bien encore

le désordre dans ce degré n'atteint-il pas assez la substance même de l'acte pour l'empêcher d'aller encore à Dieu d'une certaine façon, quoique incomplète ? Je ne sais. Le fait est que des choses mauvaises en soi, deviennent de simples imperfections par le manque de connaissance et de volonté. D'autre part, on voit, par l'exemple des saints, que Dieu punit parfois, comme de véritables fautes, des infidélités qui dans une âme ordinaire seraient de simples imperfections. Sont-elles dans les saints de véritables péchés ? je ne sais. Mais ce fait que Dieu les punit si rigoureusement est très significatif.

3° N'est-ce pas une pensée terrifiante, que lors même que je serais arrivé à éviter presque complètement le péché, je puis cependant vivre encore dans le désordre à peu près continuel ?... Je ne ferai pas de faute volontaire, et cependant je puis renverser presque constamment l'ordre de ma création ?... C'est déjà chose si élevée et si rare que la fuite absolue du péché véniel délibéré !... et cependant ma vie, même à cette hauteur, peut être un désordre continuel !... Je dis : désordre continuel ; car enfin les circonstances où il faut éviter un péché sont bien moins fréquentes dans la vie que celles où j'ai à faire des actions indifférentes ou bonnes. La trame ordinaire de la vie se compose d'une succession ininterrompue d'actes indifférents ou bons ; les tentations à vaincre et les fautes à éviter sont relativement bien moins nombreuses. Je ne suis pas toujours en face d'une tentation ou d'un péché, mais je suis toujours à faire quelque

chose ou par l'esprit, ou par le cœur, ou par le corps. Que de détails dans une seule journée ! pensées, paroles, actions se succèdent par milliers. Eh bien ! si dans ce travail incessant qui est la vie, j'use habituellement des choses pour moi en premier lieu, oubliant Dieu et le mettant en second lieu, je vis dans le désordre habituel ; ma vie sans être un péché est cependant le renversement continu de l'ordre de ma création. Mon Dieu ! que le péché doit être affreux, si déjà l'imperfection est le bouleversement de l'ordre que vous avez établi dans la création !... Rien jamais ne m'a fait creuser aussi profondément la malice du péché !...

L'imperfection, dont Dieu ne se montre pas offensé, est la destruction du plan divin... qu'est-ce donc que le péché, dont Dieu se montre si offensé et dont il se plaint en gémissements si amers ?...

4° L'imperfection est encore le grand mal, le mal essentiel, le mal dont je devrais éviter la plus petite partie au prix de tout mon sang et de toute ma vie !... Si j'ai compris le plan de ma création et le but de ma vie, j'en dois demeurer convaincu, j'allais dire anéanti !... car enfin qu'ai-je fait jusqu'ici ?... Si homme abominable et inutile j'ai avalé l'iniquité comme l'eau¹, n'ai-je pas respiré l'imperfection comme l'air ?... N'entre-t-elle pas dans mon âme comme l'air dans mes poumons, à toutes mes respirations ?...

¹ Quanto magis abominabilis et inutilis homo, qui bibit quasi aquam iniquitatem ? (Job., 45, 10).

CHAPITRE XII

Troisième degré de la Piété. La Perfection.

1° Corriger le désordre de l'imperfection, c'est-à-dire rétablir l'ordre dans tous les détails bons ou indifférents de ma vie, de manière à voir, aimer et rechercher en tout cela Dieu le premier, et moi seulement après lui, c'est là l'objet propre de la perfection et c'est le troisième degré de la piété. Les deux premiers degrés corrigent les actes mauvais et les répriment ; la perfection corrige les actes bons, et en chasse le désordre qui les altère. Quand tous les actes bons sont ainsi corrigés, il ne reste plus dans ma vie de trace de ce désordre essentiel, qui est le renversement du plan de ma création. Tout le mal est disparu, c'est pourquoi on l'appelle la perfection.

2° Ce mot de perfection n'indique point que le bien a acquis toute la plénitude de son intensité et qu'il n'est plus susceptible d'augmentation. En ce sens la perfection n'est qu'en Dieu, où le bien est sans limites. Mais il indique que le bien est pur, sans mélange d'aucun mal, qu'il n'y reste rien de vicié, rien de désordonné. La recherche de moi avant Dieu, qui est le mal unique, en est totalement

exclue, et ainsi le bien est parfait parce qu'il est sans mélange. Si faible qu'il soit, un bien est parfait, dès qu'il est sans altération. Voilà le sens du mot perfection.

3° Qu'est-ce donc que l'état de perfection ? L'état de perfection n'est autre chose que la vue, l'amour et la recherche de Dieu en *tout*, c'est-à-dire la piété arrivée à cet état de perfection relative qui est l'exclusion de *tout* mal. Quelque chose que vous fassiez en paroles ou en œuvres, dit S^t Paul, faites tout au nom du Seigneur Jésus, rendant gloire par lui à Dieu le Père¹. Ainsi soit que vous mangiez, soit que vous buviez, soit que vous fassiez toute autre chose, faites tout pour la gloire de Dieu². Tout, absolument tout, dit l'Apôtre, toutes choses ensemble et chaque chose en particulier : *omnia... omne quodcumque...* C'est ce *tout* qui caractérise la perfection. *Diliges ex toto...* Ici ce ne sont plus seulement toutes les facultés de l'âme et du corps évitant tout péché, mais évitant tout mal, et faisant toutes choses bien³. Cette disposition de voir, d'aimer et de rechercher Dieu atteint véritablement ici toutes choses sans exception aucune. Dieu est vraiment à sa place dans toute ma vie. Mais l'état de perfection n'est définitivement établi dans mon âme que lorsque j'ai acquis la facilité et la promptitude à voir, aimer et rechercher Dieu le premier

¹ Omne quodcumque facitis in verbo aut in opere, omnia in nomine Domini Jesu Christi, gratias agentes Deo et Patri per ipsum. (Colos., 3, 17).

² Sive ergo manducatis, sive bibitis, sive aliud quid facitis, omnia in gloriam Dei facite (1 Cor., 10, 31).

³ Bene omnia fecit (Marc., 7, 37).

en toutes choses, quand je puis facilement et promptement faire les sacrifices nécessaires pour ramener sans cesse ma satisfaction à sa place. Et l'état n'est point complet, achevé, avant que je ne me sente disposé à sacrifier même ma vie, plutôt que de commettre une imperfection volontaire. Plutôt mourir que de me rechercher moi-même avant Dieu volontairement dans la plus petite chose. Voilà le langage de la perfection.

4° « Je n'entends parler que de perfection, disait quelquefois S^t François de Sales, et je vois fort peu de personnes qui la pratiquent. Chacun en fait une à sa mode... Pour moi je ne sais, ni ne connais point d'autre perfection que d'aimer Dieu de tout son cœur. Et si nous aimons véritablement Dieu, nous tâchons de lui procurer ce bien de sa gloire par nous-mêmes, rapportant à sa gloire notre être et toutes nos actions, non seulement les bonnes, mais les indifférentes ; et non contents de cela nous faisons toutes nos diligences et tous nos efforts pour essayer de porter le prochain à son service et à son amour, afin que dans toutes choses Dieu soit honoré. C'est en quoi consiste notre fin et consommation dernière, c'est la fin de toute consommation et la consommation de toute fin¹. Ceux-là nous trompent qui nous forgent d'autres perfections². »

5° La perfection *en soi* n'exige pas de moi le sacrifice de ma satisfaction ; elle ne me demande que de la remettre à sa place, en second lieu. Ainsi

¹ Omnis consummationis vidi finem (Ps. 118, 96).

² Esprit de S^t François de Sales (livre 1^{er}, ch. 25 et 27).

dans l'exemple proposé, elle ne me demande pas le sacrifice du verre d'eau ; je puis très bien le boire sans manquer aucunement à la perfection. L'essentiel c'est que, en première intention, je le fasse pour la gloire de Dieu. « Soit que vous mangiez, soit que vous buviez, dit l'Apôtre ». Il ne dit pas de ne pas manger et de ne pas boire. Mangez et buvez, cela n'est pas contraire à la perfection ; faites-le, mais en le faisant, faites-le pour la gloire de Dieu. Il ne faut pas que le plaisir ni le besoin du boire et du manger soient le mobile premier, la principale intention de l'acte, car c'est en cela qu'est l'imperfection ; mais que le mobile premier, que l'intention principale soit la gloire de Dieu, c'est en cela que consiste la perfection.

L'idée spécifique de la perfection n'est pas dans le sacrifice de ma satisfaction. Puisque je suppose ma satisfaction permise et sans aucune offense de Dieu, elle n'est point en contradiction avec sa gloire, il n'y a aucune incompatibilité entre l'une et l'autre, il suffit que je réduise l'une à l'obéissance de l'autre et que je les rétablisse dans leur ordre essentiel. Je le répète, la perfection ne consiste pas dans le sacrifice mais dans le redressement.

6° Oh ! comme je m'abuse facilement en ce point ! A la moindre idée de perfection qui me prenne, je recours au sacrifice, à tel point que l'idée de perfection se confond presque pour moi avec l'idée de privation et de sacrifice. Je ne la comprends que comme cela. Mon premier mouvement serait de ne pas boire le verre d'eau, pour satisfaire à ce que je crois la

perfection. Quand un élan de perfection s'empare de mon cœur, me voilà parti dans la voie des pénitences et des privations où je crois rencontrer la perfection. Pauvre égaré ! la perfection n'est pas sur ce chemin. Ces sacrifices même en sont souvent le contrepied. Car tandis que j'embrasse ces privations, je ne songe pas à redresser mes voies, je continue à me rechercher moi-même, le désordre demeure en moi. Souvent même je choisis ces sacrifices sous l'inspiration de mon caprice, de mes goûts du moment ; jusque dans leur choix il y a la recherche de moi-même, l'acte même par lequel je les choisis est un désordre. Comme actes satisfaisants, ils peuvent avoir une certaine valeur ; pour conduire à la perfection, ils n'en ont pas, du moins très souvent.

D'autre part, ces sacrifices de mon choix ont le tort fréquent d'être au-dessus de mes forces et de ne pas répondre aux besoins présents de mon âme. Car tant que je n'ai pas fait le redressement de mes intentions, je ne suis pas à la hauteur de ces sacrifices, je n'ai pas les forces suffisantes pour les supporter ; la grâce d'ailleurs, qui proportionne son action aux accroissements de mon âme, ne m'est pas donnée pour cela ; et alors qu'arrive-t-il ? Ces élans de générosité ne produisant rien, mon âme n'ayant pas la force de les supporter, je me décourage, je retombe plus bas qu'avant, et le résultat le plus navrant de ce triste essai, c'est que je crois la perfection impossible. Il me semble que j'ai tout fait, que je n'ai pas reculé devant le sacrifice, et je n'ai abouti qu'à descendre !... Il n'en pouvait être autrement : j'ai

tout fait, excepté ce qu'il fallait faire. Que sert-il de marcher à grands pas, quand on est hors de sa voie ? Plus on marche vite hors de la voie, plus on s'écarte. Pourquoi aller chercher la perfection où elle n'est pas, et ne pas la chercher où elle est ? Pourquoi la chercher bien loin quand elle est bien près ? Au lieu de sacrifier ma satisfaction, la redresser, comme cela est plus simple ! Et c'est là qu'est la perfection.

7° Mais il serait plus parfait de sacrifier ma satisfaction ? Peut-être ; mais avant de viser au plus parfait, il est assez dans l'ordre ordinaire des choses de viser d'abord au simplement parfait. Faire des sacrifices plus élevés, que la perfection ne demande pas, pendant que je ne fais pas le redressement qu'elle demande, la contradiction est flagrante. C'est le cas de répéter que le mieux est ennemi du bien.

Il y a là une des ruses les plus perfides du malin à l'égard des âmes de bonne volonté. Comme il est habile à faire prendre le change, à déplacer la question et à détourner l'attention du vrai but, sous prétexte d'un plus grand bien, qu'il sait parfaitement impossible à réaliser ! Donc, et il faut bien le répéter, je puis jouir de toutes les satisfactions légitimes, à la seule condition, pour être parfait, de ranger, de coordonner et de diriger toujours cette satisfaction à la gloire de Dieu.

8° J'ai dit que la perfection *en soi* n'exigeait pas le sacrifice de ma satisfaction, parce que l'idée de sacrifice, du renoncement à ma satisfaction n'est pas l'idée spécifique de la perfection, n'est pas ce qui constitue l'essence de la perfection. Mais acciden-

tellement, par le fait surtout de ma nature viciée, je serai souvent obligé à pratiquer certains renoncements pour me maintenir dans l'ordre. Tous les sacrifices nécessaires pour cela je dois les faire. Mais ces sacrifices ne sont point voulus pour eux-mêmes et comme constituant la perfection, ils ne sont employés que comme moyens indispensables ou utiles pour y atteindre.

Ainsi, pour reprendre encore l'exemple proposé, si je ne veux dans le boire et le manger me retrancher que ce qui est strictement péché, sans retrancher jamais une seule des satisfactions permises, je m'exposerai inmanquablement à laisser dominer ma satisfaction, je m'y attacherai contrairement à la gloire de Dieu et je serai plongé dans le désordre. Si au contraire je n'hésite pas à me priver volontairement des satisfactions dont le sacrifice est utile au rétablissement ou à la conservation de l'ordre dans mon âme, j'avance à grands pas sur la voie de la perfection. L'essentiel n'est donc ni de me priver, ni de ne pas me priver, l'essentiel n'est pas là, il est plus haut. Il est dans le redressement de mes intentions de telle sorte qu'elles aillent toutes à Dieu et à sa gloire en premier lieu. Voilà l'essentiel, voilà le but. Pour cela je ne recule devant aucun sacrifice nécessaire ou utile; tout sacrifice qui ne conduit pas là, je n'y songe même pas. Toutes les satisfactions libres, j'en jouis librement et simplement sous le bon plaisir de Dieu. Je m'inquiète donc de régler mes intentions plutôt que de me priver. Savoir bien user de toutes choses est plus parfait que

de se priver de beaucoup, et il y a souvent plus de vertu et plus de profit à sanctifier un plaisir qu'à le supprimer. La raison en a été dite plus haut.

9° Sous prétexte de ranger simplement ma satisfaction sous la gloire de Dieu, il peut fort bien m'arriver de prendre le change, et sous le couvert de la gloire de Dieu tenir au fond plus à moi qu'à Dieu, me rechercher plus que Dieu. Les ruses de l'amour-propre sont si subtiles, et les tromperies du tentateur si perfides ! Combien de fois ne m'arrive-t-il pas de trouver même le très spécieux prétexte de la plus grande gloire de Dieu, pour légitimer non seulement des imperfections mais de véritables péchés ? Qu'y a-t-il à faire dans ce danger ? car c'est un danger et un grand danger. Il faut simplement veiller à maintenir mon intention très droite, voir sincèrement si je ne cherche pas à m'abuser et à me tromper moi-même, ce que la conscience indique toujours assez clairement à celui qui veut s'interroger sérieusement, et pour le reste m'en remettre à Dieu. Car là où existent des illusions involontaires, Dieu se charge de les faire tomber. Il se charge d'arracher à une âme trompée la satisfaction qui l'abuse, et quand cette satisfaction lui est violemment arrachée, c'est alors qu'elle sent dans quelle mesure elle lui était attachée. La difficulté de la séparation indique le degré de cupidité dans la possession¹.

10° L'état de perfection, tel qu'il est exposé ici,

¹ Non est in carendo difficultas, nisi cum est in habendo cupiditas (Aug., De doct. christ., lib. 3, tr. 27).

est celui auquel un religieux s'oblige à tendre par ses vœux. Viser à ce que l'imperfection soit éliminée peu à peu, à ce que la gloire de Dieu soit définitivement vue, aimée et recherchée en tout, à ce que la satisfaction personnelle n'en usurpe jamais la place, tel est le but de la vie religieuse. Les voies supérieures de la sainteté ne tombent pas sous l'obligation des vœux, comme la voie de la perfection. Sans doute le religieux qui a disposé dans son cœur les mystérieuses ascensions de la vertu, ne mettra pas de terme à sa course, comme Dieu n'en met pas à ses grâces. Il sera heureux d'entrer dans les sentiers plus étroits, si Dieu l'y appelle. Mais il lui importe d'abord de bien mesurer de l'œil la voie qu'il est obligé de parcourir, de bien viser le but vers lequel il doit tendre. Ce but c'est la perfection, troisième degré de la piété.

C'est cet état dans lequel, d'après S^t Thomas, doivent être constitués les évêques ; car ils ont reçu le magistère de la perfection². La perfection en eux doit être à l'état actif, c'est-à-dire qu'ils doivent être non seulement parfaits, mais « perfecteurs », chargés de conduire les autres à la perfection¹. La perfection dans le religieux est à l'état passif ; le religieux tend à la perfection, il la reçoit. L'évêque a la perfection et il la donne.

C'est cet état qui convient au prêtre, non point

¹ Status autem episcopalis ad perfectionem pertinet tanquam quoddam perfectionis magisterium (22^m, qu. 185, 8 c.).

² Secundum Dyonisium (Eccles. Hier., 6) perfectio pertinet active ad Episcopum, sicut ad perfectorem : ad monachum autem passive, sicut ad perfectum (Ibid., art. 4, ad. 2^{um}).

à raison des obligations essentielles contractées par son ordination ou par sa charge, mais à raison des actes sacrés qu'il accomplit; car s'il les veut dignement accomplir, il faut qu'il ait la perfection intérieure¹.

¹ Ex hoc quod aliquis accipit sacrum ordinem, non ponitur simpliciter in statu perfectionis; quamvis interior perfectio ad hoc requiratur quod aliquis digne hujusmodi actus exerceat (Ibid., qu. 184, a. 6, c.).

CHAPITRE XIII

L'Etat de mon âme.

1° Où en suis-je... moi... maintenant?... Hélas ! est-ce que je ne vis pas dans le désordre habituel ? Ma vie n'est-elle pas un continuel renversement de l'ordre ? Voyons : pour quel motif est-ce que j'agis habituellement ? N'est-ce pas avant tout pour moi ? Quelle est la préoccupation dominante de mes pensées ? quelle est la tendance constante de mes affections ? quel est le mobile ordinaire de mes actions ? N'est-ce pas moi, mon plaisir, ma convenance, mon intérêt, mon humeur, mon caprice, mes goûts, moi toujours, moi partout ?...

Je parle du bien que je fais ou que je crois faire, car, il ne s'agit plus ici de péché. Oui, dans toute cette partie de ma vie qui est de beaucoup la plus importante puisqu'elle en occupe tous les instants à peu près dans cette succession continue d'actions indifférentes ou bonnes dont se compose la trame de mes jours, ce que je vois partout en premier lieu, c'est moi, ce que j'aime, c'est moi, ce que je recherche, c'est moi. Je passe à peu près toujours avant Dieu, mon plaisir avant sa gloire... Renversement !... Désordre !... Mon Dieu ! est-il bien possible que ma vie soit un perpétuel désordre ? Hélas ! tout ce que je crois mes bonnes actions, ma

justice, tout cela n'est qu'un chiffon souillé !¹ Et si le bien que je croyais en moi et dont peut-être je m'applaudissais, trop facilement, si ce bien est sordide, quel objet d'horreur je dois être aux yeux de Dieu, alors que l'infection plus repoussante de mille péchés vient sans cesse augmenter la perversion?... Si toutes mes justices ne sont qu'immondices, que suis-je, mon Dieu ?...

2° Mais il est bon d'examiner de plus près : en tout, la règle de ma vie devrait être de voir, d'aimer et de rechercher l'utilité divine avant l'utilité humaine. L'utilité divine des choses, quand l'ai-je mesurée ? Qu'est-ce que j'en connais ? Quelle est la créature en qui je sois habitué à voir, à aimer, à rechercher principalement la gloire de Dieu ?... La règle universelle, constante, première, instinctive de mes jugements, de mes affections et de mes actions, c'est mon intérêt ; cela je le vois bien, je le vois facilement, je le vois partout. Et comme je le vois, je l'aime et je le recherche. Mais la gloire de Dieu !... Evènements, personnes, choses, je juge tout cela bon ou mauvais suivant le plus ou moins d'avantages que j'y rencontre pour moi ou pour les autres. Personnes, évènements, choses, j'appelle tout cela bon ou mauvais, suivant le plus ou moins de satisfaction ou d'utilité que cela apporte à moi ou aux autres. La règle de tous mes jugements, c'est l'utilité humaine. Personnes, évènements, choses, j'aime ou je déteste tout suivant le plus ou moins de bien que j'y trouve pour moi ou pour les autres. La règle de mes affec-

¹ Quasi pannus menstruatae universae justitiae nostrae (Is., 64, 6).

tions c'est l'utilité humaine. Personnes, évènements, choses, je recherche ou j'évite en tout ce qui me plaît ou me déplaît, ce qui sert ou ce qui nuit à moi ou aux autres. La règle de mes actions c'est l'utilité humaine.

Y a-t-il une créature, une, en qui j'ai pris l'habitude jusqu'ici de voir, d'aimer et de rechercher en premier lieu la gloire de Dieu?... Y en a-t-il beaucoup dont je connaisse l'utilité divine?... Pour ce qui est de la vie ordinaire et matérielle, je dois avouer que s'il y en a, il y en a fort peu.

Quelle est la pensée, le jugement, l'affection, l'action, dont je puisse dire vraiment : La gloire de Dieu l'a inspirée? Y a-t-il une circonstance où la gloire de Dieu tienne purement, absolument sa place? Y a-t-il un mouvement de mon esprit, de mon cœur et de mon corps, dont le moteur principal soit Dieu, dont le but principal soit sa gloire? Je parle de ma vie ordinaire, de ma conduite dans le cours de la journée. Même quand je crois penser selon Dieu, aimer pour Dieu, agir en vue de Dieu, ma satisfaction n'arrive-t-elle pas souvent à tenir le haut-bout? Encore une fois, le mal n'est pas que ma satisfaction vienne se mêler à la gloire de Dieu, elle peut fort bien se joindre à elle, l'une n'exclut point l'autre; mais il ne faut pas que la satisfaction vienne à dominer. Et c'est ce qu'elle fait presque toujours en moi. Non vraiment, dans tout ce qui est le cours ordinaire ma vie, je ne crois pas qu'il y ait une pensée, une affection, une action où la gloire de Dieu ait absolument toute sa place. Sauf peut-être dans les

rare occasions où j'ai pleinement accepté une souffrance.

3° Du moins dans le domaine spirituel, mes voies sont-elles plus droites ? Là, sans doute, je recherche un peu plus la gloire de Dieu. Mais que de fois elle est supplantée par les vues de l'intérêt personnel ! Mes exercices de piété me paraissent bons quand j'en suis content. J'appelle bonne une journée qui m'a donné beaucoup de satisfaction. Mais si je n'en ai pas éprouvé de contentement, je trouve tout cela mauvais. Quelle est la règle de ces jugements ? Ma satisfaction personnelle.

Je vais volontiers chercher des consolations dans la communion, dans la méditation, dans la prière ; la raison de mes préférences pour tel exercice n'est souvent que le plaisir que j'y trouve. C'est moi que je vois, moi que je cherche, moi que j'aime en tout cela. Et quelle est la raison de ma fidélité plus prolongée à tel exercice, ou de mes constantes infidélités à tels autres ? Ma consolation. Quand je trouve la consolation que j'y cherche, je m'applaudis du succès de ces exercices, je les crois parfaits et moi avec eux, et pendant que cela va si bien, nous ne nous séparons pas. Mais arrive la sécheresse ! tout est perdu, tout est vide, les exercices ne valent plus rien et moi moins qu'eux ; je les quitte et je me décourage. Voilà comment je juge même des exercices de piété !...

Dans les autres œuvres surnaturelles, de dévouement et de charité par exemple, quelle place tiennent les préoccupations de l'estime, les recherches

de la louange, les besoins de la reconnaissance, les désirs du succès !... Combien j'ai besoin de me complaire en tout cela !... Ne suis-je pas régulièrement triste et découragé quand je n'y récolte pas cette moisson ? Ne mesuré-je pas la valeur de mon travail à la quantité de jouissances qu'il m'apporte ? N'y suis-je pas affectionné dans la proportion où j'en suis consolé ? N'y suis-je pas dévoué suivant que j'en suis satisfait ? Jugements, affections, actions sont ici encore réglés par la recherche personnelle.

4° Vie naturelle, vie spirituelle, à peu près tout en moi est inspiré, réglé, dirigé par ma satisfaction. Quel terrible examen de conscience, si je voulais pénétrer les détails de mes pensées, de mes affections et de mes actions !... Comme en tout, partout, toujours, je verrais le maudit instinct de ma satisfaction supplanter et parfois détruire la gloire de Dieu !... En tout !... Oh ! je ne saurai jamais combien ma vie est un désordre !... Moi partout le premier... Dieu partout mis au second rang ou écarté. En tout ce que je fais, en tout ce qui m'arrive, en tout ce que je recherche ou que j'évite, c'est moi que je vois en première ligne ; j'aime à cause de moi, je déteste à cause de moi... En quoi cela me sert-il pour la gloire de Dieu ? Voilà ce qu'en premier lieu je devrais être habitué à me demander en face de toutes choses et ce que je ne demande jamais. En quoi cela me sert-il à moi pour mon utilité ou mon plaisir : voilà ce que j'envisage toujours en premier lieu et que je ne devrais voir qu'en second lieu... Ai-je jamais su ce que c'est que la perfection ?

5° A la lumière de ces principes je puis mieux analyser le mal de ma vie. Le mal n'est point seulement dans la partie inférieure de l'âme où elle souffre la tyrannie des passions réclamant des satisfactions désordonnées. Là sans doute il y a bien des agitations, bien des blessures qui me font pousser de cruels gémissements et soupirer comme S^t Paul : Malheureux homme que je suis ! qui donc me délivrera de ce corps de mort ?¹ Le mal est là, mais il est plus haut. La volonté aussi est malade. Pleine de fluctuations et de faiblesse, elle ne sait pas avec énergie résister aux sollicitations perverses de la nature, et sa lâcheté permet bien des chutes. Le mal est là aussi, mais il est plus haut encore. L'intelligence est plus atteinte peut-être que la volonté et la sensibilité. Elle ne voit pas ou elle voit mal. Et quand je ne vois pas ou que je vois mal, à quoi me servent la volonté et la sensibilité, sinon à m'égarer en suivant les fausses indications de l'esprit ? Quand un aveugle conduit un aveugle, tous deux tombent dans la fosse.¹

6° Le mal le plus profond de mon âme est donc dans l'intelligence, dans les idées. Car je juge de toutes choses au point de vue de mon intérêt ou de mon plaisir. Je les vois sous ce jour, et parce que je les vois ainsi, je les apprécie de même et j'agis en conséquence. L'action est viciée, la volonté est viciée, surtout parce que l'intelligence est viciée. Mes ac-

¹ *Infelix ego homo, quis me liberabit de corpore mortis hujus ? (Rom., 7, 24).*

² *Cæcus si cæco ducatum præstat, ambo in foveam cadunt (Math., 15, 14).*

tions dépendent de mes affections, mes affections de mes idées ; et dès que mes idées sont fausses, mes affections et mes actions sont faussées. Certainement, dit le P. Surin, nos défauts viennent presque tous de la perversité de nos jugements et de ce que nous manquons de rapporter les choses créées à leur principe comme doivent faire les enfants de Dieu ¹. La voie de la justice, voilà notre voie, dit S^t Augustin. Sur cette voie, comment ne pas tomber si on n'a pas la lumière ? C'est pourquoi sur cette voie la première nécessité c'est de voir, sur cette voie la grande affaire c'est de voir² : Si voir est la grande nécessité, si voir est la grande affaire, ne pas voir est le grand malheur, voir mal est le grand danger. Mon plus grand mal à moi est donc de ne pas voir ou de voir très mal.

7° Ce mal est aussi le grand mal de la société. Tout dans la société est organisé pour l'homme, l'intérêt humain domine tout, inspire tout, dirige tout. Quelle place tient la gloire de Dieu dans les familles, dans les associations, dans les corps constitués ? Où est l'idée de Dieu dans l'industrie, dans le commerce, dans les sciences, dans la politique, dans l'histoire, etc ? Dans les relations humaines, c'est l'intérêt humain qui absorbe toutes les idées, toutes les affections, tous les efforts. Tout converge là. L'idée de Dieu et de sa gloire va s'affaiblissant et disparaissant, l'homme chasse Dieu. Je prends l'exemple de l'histoire, qui

¹ Fondements de la vie spirituelle (liv. 2, c. 2).

² Ipsa est enim via nostra juste vivere. Quomodo autem non offendant in via cui non lucet lumen ? Ac per hoc in tali via videre opus est, in tali via videre magnum est (Tract. in Joan., 35, 3).

est peut-être le plus frappant. L'histoire ne devrait être que le tableau de la gloire de Dieu à travers les vicissitudes humaines, de l'action de Dieu au milieu des agitations humaines. Elle n'est plus que le tableau décoloré des convulsions de l'humanité. Ainsi tout ment à son origine et à sa fin. C'est la grande hérésie révolutionnaire : l'homme à la place de Dieu. Quel contraste avec ce que me montre la Bible ! Dans la vie des patriarches on sent que Dieu, leur Dieu, est tout pour eux. Il domine, inspire, dirige efficacement toute leur vie. Dans leur histoire on sent à chaque instant passer le souffle de Dieu. Il en est de même dans toute l'histoire du peuple élu. C'est Dieu qui est le centre de tout. Si les passions humaines font abandonner son souvenir, les châtimens le rappellent, et sous la verge le cri qui s'échappe et qui demande la victoire sur les ennemis, c'est toujours en premier lieu l'honneur de Dieu. Pour la gloire de votre nom, mon Dieu, délivrez-nous¹. Et quand la victoire est obtenue, on se réjouit surtout de ce que Dieu a été glorifié². Quand Moïse³, Judith⁴, Esther⁵ veulent obtenir le salut de leur peuple, c'est en invoquant la gloire du nom de Dieu, et c'est par le motif de sa gloire que Dieu sauve son peuple.⁶ Dans les Psaumes, quelle place

¹ Propter gloriam nominis tui, Domine, libera nos (Ps. 78, 9).

² Cantemus Domino, gloriose enim magnificatus est (Exod., 15, 1).

³ Numer., 14, 13.

⁴ Judith, 9.

⁵ Esther, 14.

⁶ Et salvavit eos propter nomen suum, ut notam faceret potentiam suam (Ps. 105, 8).

occupe la gloire de Dieu ! Elle est le but suprême et constant de ces chants sublimes.

Dans notre siècle utilitaire, si on recourt encore à Dieu c'est plutôt pour le besoin qu'on a de lui que pour le motif de sa gloire. Demander avant tout que Dieu soit glorifié, et se réjouir surtout de ce qu'il est glorifié, c'est le fait de quelques âmes qui deviennent de moins en moins nombreuses. Et cette grande hérésie, qui brise l'union de Dieu et de l'homme, la coordination de l'un à l'autre, chacun la boit, elle pénètre partout, elle obscurcit les intelligences, dévoie les sentiments, pervertit les actions. Dieu sait combien vaines et fausses sont les pensées des hommes¹. Jusque dans le sanctuaire et le cloître cette atmosphère nuageuse et malsaine s'est insinuée, et lentement, à petites doses, mais constamment et sûrement, elle infiltre son poison. Oh ! qu'il est terrible d'avoir à marcher dans ce brouillard épais comme les ténèbres, à respirer cette atmosphère lourde comme la mort !... Et qu'il est difficile de rejeter le virus introduit dans l'organisme spirituel et d'assainir pleinement la vue, les affections et les actions !... Si cependant nous voulons vivre, il le faut, il le faut à tout prix ; sinon le virus s'insinuant chaque jour plus profondément nous tuera, tuera en nous toute vitalité chrétienne et amènera la putréfaction des cadavres. Hélas ! que nous sommes malades !

8° Je me rends compte maintenant de la valeur de ces livres de piété qui pullulent de toutes parts, et

¹ Dominus scit cogitationes hominum quoniam vanæ sunt (Ps. 93, 11).

dont toute la science consiste à émouvoir la sensibilité. Guérir l'âme par des émotions, alors que le grand mal est dans l'intelligence!... Vraiment c'est vouloir guérir une maladie de poitrine par un peu d'onguent sur le pied! C'est là toute la valeur de ces livres. Qui nous redonnera la piété théologique des grands âges de la foi?

En vérité on peut se demander si l'éclosion, hélas! trop féconde de la littérature sentimentaliste en piété n'est pas un fléau aussi désastreux que la littérature immonde qui nous éclabousse de ses succès orduriers! Car enfin le livre immonde ne s'adresse qu'aux âmes qui grouillent dans les bas fonds. Mais les livres de piété s'adressent à ces âmes supérieures, auxquelles Dieu a confié la mission d'attirer en haut et de soulever les masses. En amoindrissant, en étiolant ces âmes, est-ce que ces livres ne portent pas un contre-coup plus étendu, plus terrible à la société, qu'elles ne pourront plus soulever, puisqu'elles-mêmes ne s'élèvent pas? D'autant plus que les âmes supérieures sont relativement rares, et le mal qui leur est fait est ressenti par toutes celles qu'elles auraient dû attirer. Le sentimentalisme dans la piété explique le matérialisme dans la société, et il y a un enseignement profond dans la marche parallèle de ces deux littératures.

9° Ce sont les dogmes qui font les peuples, a dit quelque part M. de Bonald; c'est une des plus profondes paroles de ce profond penseur. S'ils font les peuples, ils font aussi les individus. Je ne cesserai de le dire comme de le croire, dit M. de Maistre, cet

autre grand penseur, l'homme ne vaut que par ce qu'il croit¹. L'homme en effet ne vaut que par ses idées, il est ce que sont ses idées. C'est l'affaiblissement de la vérité, qui amène au milieu des hommes la disparition de la sainteté². La première et la plus urgente nécessité pour moi c'est donc de rectifier mes idées sur moi, sur les créatures, et sur l'usage que j'en dois faire. Tant que je n'ai pas rectifié cela, rien ne sera rétabli en moi, tant que mes efforts ne se porteront pas là directement, ils demeureront stériles. C'est la foi qui purifie le cœur³. La foi c'est la vue de la vérité; la vérité c'est la gloire de Dieu vue en tout. Quand j'aurai cette vue claire, habituelle, dominante, mon cœur sera bientôt purifié.

10° Et pourtant ne savais-je pas déjà qu'il faut tout faire pour la gloire de Dieu ? Je le savais sans doute, mais le voyais-je?... Autre chose est de savoir, autre chose de voir. Qu'importe une connaissance confiée à la mémoire où elle dort?... Ce qui importe c'est la vue pratique... Je le savais, mais le mettrai-je en pratique ? Ai-je bien vu en pratique cette lutte permanente de ma satisfaction contre la gloire de Dieu?... cette domination habituelle de ma satisfaction?... cette habitude de voir tout sous le rapport de ma satisfaction?... Le mal c'est de ne pas voir cela, de n'y pas penser et de me faire des habitudes d'esprit perverses.

¹ De Maistre, Lettres à M^{me} de Stourdza.

² Defecit sanctus quoniam diminutæ sunt veritates a filiis hominum (Ps. 11, 2).

³ Fide purificans corda eorum (Act., 15, 9).

11° Mais encore, est-ce que chaque matin je ne redresse pas mon intention, en dirigeant toutes mes actions à la gloire de Dieu ? Sans doute, et cela est très bien. Mais ce que je fais ainsi le matin c'est un acte. Or un acte ne détruit pas une habitude : il peut momentanément l'interrompre, et avoir un certain effet, jusqu'à ce que l'habitude ait repris le dessus. Cet acte ne détruit pas l'habitude où je suis de tout juger à mon point de vue. D'autant plus que c'est un acte de la volonté, et qu'un acte de la volonté n'est pas directement contraire à une habitude de l'intelligence. Il est de fait que malgré cette bonne intention du matin, je continue à voir habituellement mon intérêt, en premier lieu ; l'idée inspiratrice et directrice de ma conduite c'est toujours cette idée de mon intérêt, et la bonne intention n'a guère corrigé cela ; elle pouvait le corriger d'autant moins que je voyais moins le principal siège du mal.

Quoi donc ? cette direction de mon intention le matin n'a-t-elle aucune valeur ? Elle en a une très grande. C'est d'abord un acte très méritoire, puisqu'il est pleinement dans l'ordre. Ensuite il pourra étendre son influence jusqu'aux actes où ne dominera pas la recherche de moi-même. Enfin par sa répétition il pourra aider à créer enfin en moi la grande habitude de voir, d'aimer et de rechercher Dieu le premier en tout.

12° Est-il donc nécessaire de penser actuellement à la gloire de Dieu dans chacune de mes actions ? Nullement, pas plus qu'il n'est nécessaire de voir actuellement mon intérêt en tout, pour que cepen-

dant je me recherche habituellement moi-même. N'est-il pas vrai que par le fait de l'habitude, je vois, j'aime et je recherche mon intérêt, sans presque y penser, inconsciemment pour ainsi dire, instinctivement : cela se fait tout seul. C'est le propre de toute habitude définitivement assise dans l'âme de faire agir sans que l'âme ait une attention distincte à son influence ; l'habitude s'aperçoit d'autant moins qu'elle est plus contractée. J'ai tellement l'habitude d'agir pour moi que je ne m'en aperçois plus ; elle me domine si pleinement que je ne la sens plus.

Eh bien ! c'est une habitude de cette force qu'il faut arriver à former en moi pour la gloire de Dieu. Il faut que la vue, l'amour et la recherche de Dieu envahissent tellement toutes mes puissances et qu'elle les domine si pleinement, que je n'en aie plus la pensée distincte. Il faut que la piété devienne le mouvement instinctif de mon âme, dans le même degré où l'est maintenant la recherche de moi. Alors ce sera la perfection, et j'irai aussi facilement, aussi promptement, j'allais dire aussi naturellement à Dieu que je vais maintenant à moi-même. Oh ! quand sera-ce ?... Voilà le but. Dans la troisième partie je verrai les moyens de l'atteindre.

13° En somme c'est un renversement complet à faire. C'est ma vie entière, mes pensées, mes affections, mes actions à retourner sens dessus dessous. C'est la modification radicale de ma manière de voir, d'aimer et d'agir. Il faut me faire des idées nouvelles sur toutes choses, des affections nou-

velles pour toutes choses, une conduite nouvelle en toutes choses. C'est le vieil homme à dépouiller et le nouveau à revêtir.¹ Qu'elles sont profondes ces paroles si simples : Voir, aimer et rechercher Dieu en tout, et tout pour Dieu !...

Sans le savoir, sans y réfléchir, par la pente de ma nature, j'en suis arrivé à voir, aimer et rechercher tout pour moi. La place indûment donnée à ma satisfaction, il faut maintenant la donner à la gloire de Dieu. Quel travail ! Ce n'est qu'au moment où la gloire de Dieu sera installée en tête de toutes mes pensées, au sommet de toutes mes affections, à la racine de toutes mes actions, ce n'est qu'alors que je pourrai dire : je suis arrivé à la perfection. Quand serai-je parfait, mon Dieu ?

¹ Exspoliantes vos veterem hominem cum actibus suis, et induentes novum, cum qui renovatur in agnitionem, secundum imaginem ejus qui creavit illum (Colos., 3, 9-10).

CHAPITRE XIV

Quatrième degré de la Piété. La Sainteté.

1° Quand j'en serai arrivé à ce bienheureux état d'une âme où tout est dans l'ordre, à ce troisième degré de la piété qui est la perfection, serai-je au sommet ? Je serai bien haut déjà, mais bien loin encore pourtant des sommets. Au-dessus de la perfection il y a la sainteté. La perfection a définitivement éloigné le mal comme habitude de l'âme, elle a chassé le désordre, et elle s'appelle perfection parce qu'elle rend l'état de mon âme pur de tout mal habituel. Le bien est sans scories, sans faux alliage, mais il est loin d'avoir atteint toute son expansion. Il y a des degrés infinis dans le développement du bien.

Dans les trois degrés considérés jusqu'ici, l'âme s'est successivement purifiée du mal du péché mortel, du péché véniel, et des imperfections. Elle est maintenant dégagée, délivrée, guérie ; elle va pouvoir s'élancer dans la carrière du bien sans alliage, de la lumière sans nuages, de l'amour sans partage.

Un grand ouvrage est fait, le désordre de moi avant Dieu a disparu ; mais mon union à Dieu est loin encore de sa consommation. Ma satisfaction est rangée, mais elle n'est point encore rentrée en

Dieu. C'est un nouveau travail à aborder, ou plutôt ce sont les ascensions de l'âme qui continuent, car le principe de vie qui est en elle va développant son action dans un mouvement ininterrompu.

Elle entre dans la sainteté.

2° Qu'est-ce que la sainteté ? Un exemple va me le faire saisir bien aisément. Le négociant qui par une opération légitime peut gagner 200 fr. se contente-t-il d'en gagner 100 ? Evidemment non, il n'y a qu'un sot qui pût le faire. Tout homme sensé agit au mieux de ses intérêts. A moins qu'il ne soit absolument sot, le négociant gagnera donc ses 200 francs.

Je suis obligé de procurer la gloire de Dieu ; c'est le but essentiel de ma vie, les créatures me sont données pour cela. Or entre les créatures il est certain que les unes procurent la gloire de Dieu plus que d'autres. Si je ne veux pas être absolument un sot, si je veux que ma conduite ne soit pas plus déraisonnable que celle du plus vulgaire négociant, je suis obligé de choisir toujours les créatures qui procurent le plus la gloire de Dieu. Si je n'ai nul souci de choisir celles qui me sont le plus utiles à ce but, je vais nettement contre la raison, et je contredis par ma conduite le principe fondamental de mon existence. Si je veux seulement apporter à cette affaire uniquement essentielle la mesure commune de fidélité que les hommes apportent à leurs affaires matérielles, je dois distinguer entre les créatures et choisir celles qui vont plus à la gloire de Dieu. C'est ce choix du plus parfait qui est l'acte propre de la sainteté.

3° Mais la sainteté est un état ; un état est constitué par une habitude, et l'habitude caractérisée par la facilité et la promptitude à faire les actes propres à cet état. La sainteté est donc la promptitude et facilité à voir, aimer et choisir en tout ce qui est la plus grande gloire de Dieu. *Diliges ex toto...* Quand toutes les puissances : l'esprit, le cœur, la sensibilité, les sens, ont acquis cette facilité ; quand en toutes choses la plus grande gloire de Dieu est promptement et facilement vue, aimée et embrassée, la sainteté est établie dans l'âme.

Le travail propre par lequel se réalise cet état c'est de voir dans les créatures non plus simplement la gloire de Dieu, ce qui est l'objet des trois degrés précédents, mais c'est de voir dans quel degré chaque créature concourt à cette gloire, et de faire choix de celles qui y contribuent le plus. La devise de S^t Ignace : A la plus grande gloire de Dieu ¹ est la formule de ce travail. On s'oblige à cela quand on fait ce qu'on appelle le vœu du plus parfait. C'est ce vœu qu'ont fait beaucoup de saints, entre autres S^{te} Thérèse, S^{te} Jeanne de Chantal, S^t Alphonse de Liguori.

4° Cet état est caractérisé par deux choses. Premièrement par la préoccupation unique de la plus grande gloire de Dieu. A travers les trois degrés précédents, le souci principal de l'âme a été d'établir l'équilibre propre entre sa satisfaction et la gloire de Dieu, d'empêcher l'usurpation de celle-là, et d'établir l'honneur de Dieu au point culminant de sa vie.

¹ Ad majorem Dei gloriam.

Maintenant l'ordre est réalisé, la paix établie, la satisfaction définitivement rangée. N'ayant plus à établir la balance entre ma satisfaction et la gloire de Dieu, je vais l'établir plus haut. Je ne m'occupe plus que de la gloire de Dieu, et je pèse chaque créature pour savoir celle qui a le plus de valeur pour Dieu. C'est ici une grande ascension de l'âme. Elle ne vit que dans la préoccupation et le besoin de glorifier Dieu par les meilleurs moyens possibles. Le zèle de la gloire de Dieu la dévore seul ;¹ elle n'aspire qu'à cela et elle ne vit que pour cela. Dieu est son tout, sa gloire est toute sa faim et toute sa soif ;² son bon plaisir est sa seule nourriture.³ Elle ne trouve rien au ciel, et elle ne veut rien sur la terre en dehors de Dieu et de sa gloire. Il est le Dieu de son cœur, et toute sa richesse jusqu'à l'éternité.⁴ Tous les désirs de son cœur, et tous les multiples besoins de son corps se résument dans cette unique soif.⁵

5° Ainsi dominée, absorbée, l'âme oublie sa satisfaction, la satisfaction humaine, créée, celle qui lui vient de la créature en dehors et à côté de la gloire de Dieu. C'est ici que se réalise l'indifférence tant recommandée par S^t Ignace, et c'est le second caractère de la sainteté. L'homme, dit-il, doit se rendre indifférent à l'égard de tous les objets créés, en

¹ *Zelus domus tuæ comedit me* (Ps. 68, 10).

² *Beati qui esuriunt et sitiunt justitiam* (Math., 5, 6).

³ *Meus cibus est ut faciam voluntatem ejus qui misit me* (Joan., 4, 34).

⁴ *Quid mihi est in cœlo et a te quid volui super terram ? Deus cordis mei et pars mea Deus in æternum* (Ps. 72, 25).

⁵ *Sitivit in te anima mea, quam multipliciter tibi caro mea* (Ps. 62, 2).

tout ce qui est laissé au choix de son libre arbitre et ne lui est pas défendu, en sorte que pour lui il ne veuille pas plus la santé que la maladie, les richesses que la pauvreté, l'honneur que le mépris, une longue vie qu'une vie courte, et ainsi de tout le reste, désirant et choisissant uniquement ce qui le conduit plus sûrement à la fin pour laquelle il a été créé. ¹

Ainsi dans cet état mon plaisir m'est indifférent, je n'y pense plus, je l'oublie, mes regards sont attirés plus haut. Je suis aussi prêt à la douleur qu'à la joie, au mépris qu'à l'honneur, à la privation qu'à l'abondance, à la mort qu'à la vie, toutes ces choses en elles-mêmes me sont égales : une seule chose me tient à cœur, la plus grande gloire de Dieu. S'il y a plus de cette divine gloire dans la douleur, le saint accepte la douleur avec joie ; s'il y en a davantage dans le bonheur, il reçoit le bonheur avec simplicité. Une seule chose pour lui différencie les créatures, la plus grande gloire de Dieu. Que cette plus grande gloire se trouve ici ou là peu lui importe, partout où il la voit il s'y précipite, sans se soucier de la joie ou de la douleur. Il se précipiterait en enfer, si dans l'enfer il y avait la plus grande gloire de Dieu.

6° Mais quoi ? L'âme peut-elle arriver à oublier toute satisfaction et à vivre purement pour Dieu sans aucun retour sur son intérêt personnel ? Il y a là un grand mystère, qu'il importe d'expliquer, afin d'éviter les écarts du quiétisme. Tout ce qui en

¹ Exercit. spirit. Fundamentum.

moi est purement naturel, humain, créé, doit mourir, c'est-à-dire subir cette transformation dont la mort du corps est l'image la plus frappante. Le corps, dit S^t Paul, est semé dans la corruption, il ressuscitera dans l'incorruptibilité ; il est semé dans l'abjection, il ressuscitera dans la gloire ; il est semé dans la faiblesse, il ressuscitera dans la force ; il est semé corps animal, il ressuscitera corps spirituel..... Or je dis cela, mes frères, parce que ni la chair ni le sang ne peuvent posséder le royaume de Dieu, et la corruption ne possédera point l'incorruptibilité..... Il faut que ce corps corruptible revête l'incorruptibilité, et que ce corps mortel revête l'immortalité. Et quand ce corps mortel aura revêtu l'immortalité, alors sera accomplie cette parole qui est écrite : La mort a été absorbée dans sa victoire.¹ Nous voyons tous les jours le corps et tout ce qui est du corps s'affaïsser graduellement vers la mort et disparaître dans le tombeau. Mais, dit S^t François de Sales, nous parlons avec une propriété toute particulière de la mort des hommes en notre langage français ; car nous l'appelons le trépas, et les morts, trépassés, signifiant que la mort entre les hommes n'est qu'un passage d'une vie à l'autre, et que mourir n'est autre chose sinon

¹ *Seminatur in corruptione, surget in incorruptione. Seminatur in ignobilitate, surget in gloria. Seminatur in infirmitate, surget in virtute. Seminatur corpus animale, surget corpus spiritale. . . . Hoc autem dico, fratres, quia caro et sanguis regnum Dei possidere non possunt, neque corruptio incorruptelam possidebit. . . . Oportet enim corruptibile hoc induere incorruptionem, et mortale hoc induere immortalitatem. Quum autem mortale hoc induerit immortalitatem, tunc fiet sermo qui scriptus est : Absorpta est mors in victoria. (1 Cor. 15, 42-51.)*

outrépasser les confins de cette vie mortelle, pour aller à l'immortelle. ¹ Le corps ne périt pas, mais il est transformé ; et pour être transformé il passe par la dissolution progressive et par cette espèce d'anéantissement qui est la mort. Tout ce qui est humain, mortel, tout ce qui tient à la corruption, à l'abjection, à la faiblesse, à l'être animal dans l'homme, subit la même loi. Tout cela est condamné à s'affaïsser et à mourir pour être transformé, et ressusciter dans l'incorruption, dans la gloire, dans la force et dans un être tout spirituel. C'est ainsi que tout ce qui est satisfaction humaine disparaît peu à peu pour mourir et ressusciter dans la gloire de Dieu. J'ai vu déjà comment cette satisfaction tombe dans la langueur qui précède la mort : l'oubli, en effet, et l'indifférence qui est un des caractères de la sainteté, n'est pas autre chose que la langueur et le dépérissement par lequel toutes les satisfactions naturelles s'acheminent au trépas. Je verrai bientôt comment arrive le trépas.

7° Mais il n'en est pas tout à fait de la mort des satisfactions comme de la mort du corps. Nous mourons tous les jours ² cela est vrai des satisfactions comme du corps, tous les jours il en tombe quelques lambeaux, jusqu'au moment où le dernier pan du mur de séparation s'écroule en achevant la mort. Pour le corps la résurrection est différée, et elle ne se fera qu'à la fin des temps et tout entière à la fois. Pour les satisfactions, à mesure qu'elles

¹ Traité de l'amour de Dieu, liv. 9, ch. 13.

² Quotidie morior (1 Cor., 15, 31).

meurent, elles ressuscitent dans la gloire de Dieu, et c'est ainsi qu'en oubliant sa satisfaction ou en l'immolant pour la gloire de Dieu, le saint la retrouve transfigurée, ressuscitée, épurée dans cette même gloire. Le saint n'est donc jamais sans satisfaction ; le plan primitif qui a placé la gloire de Dieu en premier lieu et la satisfaction de l'homme en second lieu, n'est jamais altéré. L'oubli de soi, la haine de soi, l'anéantissement de soi, et la mort, ne sont que la transformation de la mort dans la vie, l'absorption de la mort dans la victoire. Celui qui voudra sauver son âme la perdra, et celui qui perdra son âme à cause de moi la trouvera. ¹ Il faut tout perdre afin de tout retrouver ; car on ne peut retrouver que ce que l'on perd. On perd l'humain et on retrouve le divin.

« On ne peut, dit S^t François de Sales, ² longuement demeurer en cette nudité, dépouillé de toutes sortes d'affections. C'est pourquoi selon l'avis du saint apôtre, après que nous avons ôté les vêtements du vieil Adam, il se faut revêtir des habits du nouvel homme, c'est-à-dire de J.-C. ; car ayant tout renoncé, voire même les affections des vertus, pour ne vouloir ni de celles-là ni d'autres quelconques, qu'autant que le bon plaisir divin portera, il nous faut revêtir derechef de plusieurs affections et peut-être des mêmes que nous avons renoncées et résignées, mais il s'en faut derechef

¹ Qui enim voluerit animam suam salvam facere perdet eam : qui autem perdiderit animam suam propter me inveniet eam (Math., 16, 25).

² Cf. S^t Franç. de Sales. *Traité de l'amour de Dieu*, liv. 9, ch. 16.

revêtir non plus parce qu'elles nous sont agréables, utiles, honorables et propres à contenter l'amour que nous avons pour nous-mêmes, ains parce qu'elles sont agréables à Dieu, utiles à son honneur et destinées à sa gloire. » Ainsi chaque jour tombe en lambeaux notre homme du dehors, et chaque jour se renouvelle l'homme du dedans. ¹

8° Mon Dieu ! que la sainteté est donc une chose élevée !..... et qu'il faut être parfait pour y atteindre ! Parfait en effet, car il faut avoir parcouru le chemin de la perfection pour aborder les régions de la sainteté. Ceci est une remarque générale : ces degrés de la piété se superposent les uns aux autres, ce sont comme les échelons par lesquels l'âme dispose ses ascensions vers Dieu, en sorte qu'il est impossible de monter à un degré supérieur, sans passer par les degrés inférieurs. Il est clair en effet qu'une âme ne saurait s'établir dans la fuite du péché véniel avant de s'être affermie contre le péché mortel, ni éviter les imperfections tant qu'elle n'évite pas les péchés véniels, ni être sainte avant d'être parfaite. Sans doute ce degré supérieur commence à se former tandis que le degré précédent achève son perfectionnement, sans doute on pratique dans les degrés inférieurs des actes d'un degré supérieur, un pécheur par exemple, sortira parfois de son malheureux état par un acte digne du plus haut degré de sainteté, mais d'une manière

¹ Sed licet is qui foris est noster homo corrumpatur, tamen is qui intus est renovatur de die in diem (2 Cor., 4, 16).*

générale on ne peut viser et arriver à un de ces états qu'en suivant les degrés qui y montent.

Ceci est important pour la direction des âmes. Chaque degré a ses devoirs et ses lumières spéciales. Supposer à une âme des lumières qu'elle n'a pas, et lui imposer des devoirs qui sont au-dessus d'elle, c'est s'exposer à de graves erreurs. Le vœu du plus parfait, par exemple, ne saurait être permis qu'à une âme où l'état de perfection est solidement formé.

9° Une remarque importante : elle est de S^{te} Thérèse. Celui qui s'engage par le vœu du plus parfait ne doit pas s'arrêter aux petites bagatelles, aux minuscules détails de la vie, pour se demander à chaque instant dans lequel de ces petits détails se trouve la plus grande gloire de Dieu. Ce serait puéril et ridicule. La vie ainsi deviendrait pleine d'inquiétude, sujette aux scrupules et aux illusions. Non, il ne s'agit pas, comme dit la Sainte, de faire la chasse aux petits lézards, mais il s'agit des grandes dispositions de l'âme. Elle doit s'établir dans un grand oubli d'elle-même, dans un grand mépris de tout le créé, dans un immense désir de la gloire de Dieu. Ces sentiments doivent être sa nourriture quotidienne. Puis fidélité simple et constante dans les petites choses, choix généreux du plus parfait dans les circonstances de quelque importance.

Du reste, je l'ai dit, les lumières sont proportionnées aux devoirs. Une âme dans les degrés inférieurs n'ayant pas la lumière correspondante à cet

état, s'illusionnera facilement dans la recherche du plus parfait et tombera dans l'exagération et le scrupule. Celle au contraire qui est montée à cette hauteur, ne craindra pas ces écueils, parce qu'elle a la lumière pour les éviter.

CHAPITRE XV

Cinquième degré de la piété L'héroïsme, l'immolation, la consommation.

1° J'ai vu dans l'état précédent comment la satisfaction *humaine* languit dans l'oubli; je vais maintenant voir comment elle meurt dans l'immolation. C'est le couronnement de la sainteté, le plus haut sommet de l'échelle qui s'élève de la terre au ciel. ¹ Un exemple encore va m'introduire dans la connaissance de cet état : c'est un fait bien connu de la vie de S^{te} Catherine de Sienne.

Notre Seigneur un jour apparut à la Sainte, tenant en ses mains deux couronnes, l'une de roses, l'autre d'épines. Choisis, ma fille, lui dit-il. — Mais mon maître, vous savez que je n'ai plus de volonté, je ne veux que votre bon plaisir. Donnez-moi vous-même celle qui vous est le plus agréable. — Elles me sont aussi agréables l'une que l'autre, dit le Sauveur souriant. Et la Sainte prend la couronne d'épines.

Entre deux créatures, *également* agréables à Dieu, choisir toujours celle qui crucifie le plus la nature, afin d'être plus semblable à Jésus crucifié.

2° Ici l'âme n'a plus à établir de balance entre la

¹ Viditque (Jacob) in somnis scalam stantem super terram et cacumen illius tangens cœlum (Genes., 28, 12).

plus ou moins grande gloire de Dieu ; elle a fait ce travail dans l'état précédent. Elle a maintenant avec facilité et promptitude la vue, l'amour et la recherche de la plus grande gloire de Dieu en tout. Elle voit facilement où se trouve cette plus grande gloire, elle l'aime fortement, elle la choisit promptement, cette habitude est en elle bien formée. Elle n'hésite devant aucun sacrifice où il peut se trouver un peu plus de l'honneur de Dieu. Que lui reste-t-il à faire ? Quel degré peut-elle monter encore ? Il lui reste cette satisfaction qu'elle a oubliée, pour laquelle elle était indifférente. Elle l'a bien sacrifiée déjà toutes les fois que dans ce sacrifice elle voyait un peu plus de la gloire de Dieu ; mais enfin il en reste beaucoup encore. Elle veut maintenant achever l'holocauste, brûler tout, non par besoin de la plus grande gloire de Dieu, mais directement par besoin d'immolation.

Ce qui caractérise cet état, c'est le besoin d'immolation, la faim des souffrances, la soif du sacrifice, la passion des croix. Ou souffrir ou mourir, c'est le cri de S^{te} Thérèse. Non pas mourir mais souffrir, c'est le cri plus étonnant encore de S^{te} Marie-Madeleine de Pazzi. L'âme ne veut plus rien laisser subsister de créé en elle, plus rien des créatures, plus rien d'elle-même, Dieu seul !...

Elle s'immole, elle immole tout, tout ce qu'elle a, tout ce qu'elle est, elle s'anéantit, pour ne laisser vivre en elle que Jésus. Je vis, non je ne vis plus, c'est Jésus qui vit en moi. ¹ Elle est crucifiée avec

¹ Vivo ego, jam non ego, vivit vero in me Christus (Galat., 2, 20).

Jésus en croix ; ¹ pour elle le monde est crucifié, et elle est crucifiée au monde : ² elle est morte, sa vie à elle ne paraît plus, mais elle est toute cachée avec Jésus-Christ en Dieu. ³

3° Cet état sublime, dernier mot de toute sainteté ici-bas, est encore une conclusion logique du principe de la création : Dieu est ma seule fin essentielle, mon seul tout. L'âme se dit en effet : Si la gloire de Dieu est mon seul bien essentiel, si Dieu est le seul tout de ma vie, plus il sera seul l'objet de mes préoccupations, seul le but de mes efforts, seul le terme de mon amour, plus aussi j'atteindrai ma fin. Par conséquent, plus moi je disparaiss en lui, plus cette satisfaction que j'ai à côté de lui s'absorbe dans sa gloire, plus tout ce qui est de moi s'anéantit en lui, plus aussi Dieu reste seul. Donc j'anéantirai en moi tout ce qui est de moi et pour moi, j'anéantirai tout ce qui est de la créature, et je n'aurai de répit que lorsque je sentirai bien tout anéanti, et que en moi Dieu règnera en maître unique sur toutes les ruines des choses créées. Bienheureux, se dit-elle, les morts qui meurent dans le Seigneur. ⁴

Et alors le saint, s'armant d'indignation contre lui-même, appelle à lui toutes les privations et les tortures. Dieu lui-même concourt à ce démolissement de la créature par des dévastations intérieures,

¹ Christo confixus sum cruci (Ibid.).

² Mihi mundus crucifixus est et ego mundo (Ibid., 6, 14).

³ Mortui estis et vita vestra abscondita est cum Christo in Deo (Colos., 3, 3).

⁴ Beati mortui qui in Domino moriuntur (Apoc., 14, 13).

et le suprême bonheur du saint est de pouvoir chanter enfin l'unique gloire de Dieu sur les débris de toutes les satisfactions terrestres. *Diliges ex toto.....* Tu aimeras le Seigneur, tu chanteras sa gloire de tout ton cœur, de tout ton esprit, de toute ton âme, de toutes tes forces..... De tout!... O triomphe! le saint en est là!... Oui, maintenant tout est pour Dieu puisqu'il n'y a plus rien pour lui qu'en Dieu!...

4° Je comprends la joie, l'enivrement des saints et des martyrs dans leurs immenses douleurs. Plus la souffrance opère en eux, plus leur joie éclate, parce qu'ils voient tomber un à un sous les coups de la douleur les derniers restes du créé en eux. Ils voient Dieu envahir enfin tout leur être, ils voient la mort absorbée dans la victoire, ¹ ils voient se réaliser en eux ce rêve suprême de l'amour où Dieu est tout en toutes choses ² et à mesure que tombe un pan du mur de séparation ³ ils triomphent d'une joie nouvelle. Leur douleur est leur plus grande joie. Bienheureux les pauvres, bienheureux ceux qui pleurent, bienheureux ceux qui ont le cœur pur, bienheureux ceux qui souffrent persécution, bienheureux les maudits, les persécutés, les calomniés. ⁴ Le Seigneur l'a dit et ils le goûtent. Toutes ces béatitudes sont en eux. O suprême bonheur des Saints!... O ineffable volupté de la souffrance!... O sainte béatitude de la mort!... *Beati*

¹ Absorpta est mors in victoria (1 Cor., 15, 54).

² Ut sit Deus omnia in omnibus (Ibid., 28).

³ Medium parietem maceriae solvens (Eph., 2, 14).

⁴ Math., 5, 3-11.

mortui!..... Quiconque n'a pas goûté un peu de cela ne connaît rien à la joie et ne sait pas le bonheur.

5° Le saint qui en est arrivé à cette suprême conclusion de toute sainteté, est le seul homme vraiment et totalement raisonnable. Il est le seul en effet à tirer toutes les conclusions, à atteindre toutes les conséquences du grand principe directeur de toute vie humaine; il est le seul à arriver d'une manière absolue à la fin pour laquelle il a été créé. Seul il a vu la consommation de toute fin, et la fin de toute consommation, seul il sait la latitude infinie du grand commandement de voir, d'aimer et de rechercher Dieu en toutes choses. ¹

¹ Omnis consummationis vidi finem, latum mandatum tuum nimis (Ps. 18, 96).

CHAPITRE XVI

L'anéantissement

1° L'immolation, telle que je viens de l'entrevoir, n'est que le terme final et le couronnement d'une œuvre commencée dès le premier degré de la piété. Car, à chaque degré, il y a une immolation partielle de la nature, chacun exigeant des sacrifices proportionnés à son élévation sur l'échelle de la sainteté. Devenant plus étendue à mesure que l'âme s'élève, l'immolation se consomme enfin au cinquième degré. Pour comprendre plus profondément encore cette opération de dépouillement et de mort quotidienne aboutissant à l'absorption de la mort dans la victoire, je veux avec le P. Antoine du Saint-Sacrement¹ étudier sous une autre forme les opérations d'anéantissement successives par lesquelles Dieu conduit une âme à la mort mystique.

2° Dieu n'entre dans une âme que dans la mesure où elle s'anéantit; à mesure qu'elle se vide de toutes choses, Dieu la remplit. Tout ce qui est en elle et qui n'est pas Dieu, gêne l'entrée de Dieu. Les dons mêmes par lesquels Dieu vient à elle ne doivent pas rester en elle; car ils ne sont pas Dieu, mais seulement les moyens par lesquels il entre; et s'ils demeu-

¹ Retraite de dix jours.

rent dans l'âme, ils prennent la place de Dieu. Suivant la gracieuse comparaison de S^t François de Sales¹ tant que l'aiguille demeure dans le tissu, le fil ne peut pénétrer. L'aiguille ne traverse le tissu que pour faire passer le fil. Ainsi les dons de Dieu doivent simplement traverser l'âme pour y faire pénétrer Dieu. Chaque don par conséquent doit être anéanti, afin de faire place à un don supérieur, et tant qu'un don inférieur occupe la place dans l'âme, il est un obstacle à tout don supérieur. Si je ne m'en vais pas, le Paraclet ne pourra venir à vous.²

3° Les premiers dons par lesquels Dieu commence ses opérations dans l'âme sont habituellement les consolations. Elles sont destinées à conquérir la partie inférieure de l'âme, la partie sensible, à la détacher des créatures et à l'attacher à Dieu. Cet effet obtenu, les consolations disparaissent afin que l'âme ne s'y attache pas, car elles ne sont pas Dieu. Si l'âme s'y attache, elle arrête tout le travail de Dieu. C'est la sécheresse qui vient anéantir ce premier don de Dieu.

Quand la sécheresse a accompli son œuvre, c'est-à-dire quand elle a suffisamment dépouillé l'âme de tout attachement aux consolations, Dieu envoie un don supérieur ; ce sont les lumières destinées à conquérir l'intelligence, à la détacher de la vue de la créature et à lui donner la vue de Dieu. L'âme a alors des vues très profondes sur les mystères de la foi. Quand l'âme a les regards de son intelligence

¹ Traité de l'amour de Dieu, liv. 2, ch. 16.

² Nisi ego abiero, Paracletus non veniet ad vos (Joan., 16, 7).

fortement affermis dans la foi et détournés des créatures, les lumières sont anéanties, ce sont les ténèbres ; nouveau dépouillement.

Aux ténèbres qui ont détruit les lumières, succèdent les grands désirs, les brûlantes ardeurs, qui ont pour mission de faire la conquête de la volonté pour Dieu. L'âme sous leur influence est dévorée du besoin de la gloire de Dieu, elle a d'immenses desseins pour le salut des âmes et la dilatation de l'Église. Leur opération terminée, ces ardeurs s'anéantissent dans le dégoût et l'impuissance. Quand ce nouveau dépouillement sera terminé, Dieu accordera à l'âme une grande puissance d'agir, une grande facilité pour faire tout ce qu'elle avait auparavant désiré. Mais l'âme pourrait encore se complaire dans cette facilité d'agir, s'y arrêter, s'y attacher, et c'est un danger. Sans la lui ôter, Dieu lui en ôtera la joie ; l'âme n'aura aucune jouissance dans ces actes, parce qu'elle n'aura pas le calme et la paix. Dieu en effet la fait passer par de nouveaux dépouillements.

4° Par les dons précédents Dieu a successivement agi sur la sensibilité, sur l'intelligence et sur la volonté. Il les a détachées des créatures et se les est attachées. Il va maintenant secouer, ébranler ces puissances, pour éprouver la solidité de son œuvre, et il reprendra son travail en sous-œuvre afin de l'achever.

Ces puissances en effet sont bien détachées des créatures, mais elles ne sont point encore détachées d'elles-mêmes. Dieu y va travailler. Il commence

par agiter toute la partie inférieure par des tentations épouvantables d'impureté, de colère et de toutes sortes. Tout est bouleversé dans les passions.

Après cela Dieu passe plus avant. Il dévaste l'intelligence et la volonté par les ténèbres, les ennuis et les oppressions intérieures. Plus de paix nulle part.

L'œuvre de l'anéantissement passe plus loin encore. Dieu enlève maintenant à l'âme la vertu active, je veux dire cette facilité d'agir qu'elle avait conservée à travers toutes les tempêtes précédentes. En ce moment, impuissance totale d'agir. L'âme n'a plus qu'un pouvoir, celui de souffrir. Ce pouvoir de souffrir ou vertu passive lui sera encore ôté. La pauvre âme anéantie, broyée sous les coups, n'a même plus le pouvoir de les souffrir, de les accepter, elle n'a pas même l'énergie de souffrir. Elle ne peut rien, absolument rien. Tout lui est ôté, tout est détruit, tout est anéanti. Il ne lui reste aucun mouvement, aucune vie propre, c'est la mort mystique. Tout est consommé. A ce moment, tout obstacle à la pleine entrée de Dieu a disparu, il entre et il prend possession de cette âme par le mariage mystique, qui réalise l'état d'unité. Dans cet état, l'âme n'a plus de mouvement que celui de Dieu, aucun mouvement de la nature ne se produit en elle pour déterminer par lui-même ses actions ; elles sont toutes déterminées par la volonté de Dieu, qui est l'unique et souverain moteur de toutes ses facultés. C'est Dieu qui fait en elle toutes ses œuvres.¹ Ses facultés

¹ Omnia opera nostra operatus es nobis (Isai., 26, 12).

tés absolument dégagées de la tyrannie des créatures et de la tyrannie de leur propre indépendance, sont maintenant pleinement libres dans l'unique mouvement de la volonté de Dieu.

5° Ces différentes opérations de Dieu font successivement monter l'âme à travers les cinq degrés de la piété. Les consolations arrivent au début de la vie spirituelle et correspondent assez ordinairement aux deux degrés de la fuite des péchés. Les lumières accompagnent souvent le troisième degré de la perfection. Les grands désirs et la facilité d'agir sont donnés au quatrième. Les autres opérations, quelquefois commencées dans le quatrième degré, ne se font en majeure partie que dans le cinquième.

Il est bon de considérer toute cette carrière de la sainteté jusqu'à ses plus hauts sommets. Je comprends un peu de la sorte ce que sont les saints, je vois mieux quelle distance me sépare d'eux et je m'anime à manger ce pain substantiel du renoncement qui doit me donner la force d'arriver à leur suite jusqu'à la montagne de Dieu. ¹

6° Mais ce qu'il m'importe surtout de retenir, c'est que les dons mêmes de Dieu sont en moi un obstacle à son entrée, si je m'y attache. Tant est rigoureux le principe fondamental de la piété : la vue, l'amour et la recherche de Dieu seul !... Tant mon attache à une créature quelconque en dehors de Dieu est un désordre !... Je ne dois voir que Dieu

¹ Surge, comede : grandis enim tibi restat via.... Qui cum surrexisset, comedit et bibit, et ambulavit in fortitudine cibi illius usque ad montem Dei (3 Reg., 19, 7 et 8).

seul avant tout, aimer lui seul avant tout, rechercher lui seul avant tout. Ses dons, même les plus spirituels, les plus directement destinés à mon avancement vers lui, deviennent un obstacle à cet avancement si je m'y attache. Et pour que je ne m'y attache pas, il faut qu'ils soient anéantis. Rien ne me dit mieux jusqu'à quel point l'ordre est essentiel, et jusqu'à quel point ce principe de ma création est l'unique fondement de la sainteté.

7° Oma fille ! écrit S^t François de Sales à S^{te} Jeanne, que j'ai de désirs que nous soyons un jour tout anéantis en nous-mêmes pour vivre tout à Dieu, et que notre vie soit cachée avec J.-C. en Dieu ! Oh ! quand vivrons-nous nous-mêmes, mais non pas nous-mêmes, et quand sera-ce que J.-C. vivra tout en nous ? Je m'en vais faire un peu d'oraison sur cela, où je prierai le cœur royal du Sauveur pour le nôtre. ¹

7° Avec quelle énergie je devrais m'approprier ces désirs de S^t François de Sales ! Car cet anéantissement, cette purification totale de l'être humain, ce transfert complet de tout moi-même au règne de la dilection du Fils de Dieu, qui me rend digne et capable d'entrer en participation de la compagnie des Saints dans la lumière ², doivent être faits et achevés en moi avant d'entrer au ciel. Nul n'y entrera que ce travail ne soit achevé. Ce qui ne sera point fait en ce monde sera fait en purgatoire..... Il faut passer

¹ Lettres, liv. 4, let. 106, Edit. Léonard.

² qui dignos nos fecit in partem sortis sanctorum in lumine ... et transtulit nos in regnum Filii dilectionis suæ (Colos., 1, 12 et 13).

par la mort pour arriver à la vie. Tout doit mourir pour revivre. Oui, tout ce travail presque infini de la sainteté, tout ce dépouillement, tout cet anéantissement, toute cette transformation de l'humain sera faite comme condition préalable de l'entrée au ciel. La chair et le sang ne posséderont pas le royaume de Dieu, ni la corruption l'incorruptibilité, dit S^t Paul. Il faut que tout ce qui est corruptible revête l'incorruptibilité, que tout ce qui est mortel revête l'immortalité. Jusqu'à son entière purification, dit S^t Jean de la Croix, l'âme ne pourra posséder Dieu ici-bas par la pure transformation de l'amour, ni là-haut dans la claire vision.¹ Si en ce monde Dieu ne peut consommer avec l'âme cette union complète qui s'appelle le mariage mystique, qu'après le total anéantissement de l'humain, comment pourrait-il sans cela consommer au ciel l'éternelle union de la gloire ?

8° O mon Dieu ! que sera-ce donc que le purgatoire ?..... Quoi ? il faudra que ses flammes consomment en moi tout ?..... non seulement les péchés..... non seulement les imperfections..... mais tout ce qui est humain..... tout le créé..... qu'elles opèrent la complète transformation de tout mon être !..... Si en ce monde ces opérations dans les Saints sont si longues, si douloureuses ; si il faut pour les accomplir tant de croix, tant de tribulations ; si leur dépouillement de toutes choses me fait frémir, mon Dieu ! que sera pour moi le purgatoire ?.....

Je m'explique et le petit nombre d'âmes qui en-

Montée du Carmel, liv., 1. ch. 4.

trent directement au ciel, et la doctrine de l'Eglise sur le purgatoire, et son étonnante insistance à faire prier pour les morts. Quand je vous aurai repris le temps, au seuil de l'éternité, dit le Seigneur, je jugerai les justes. ¹ Voilà le jugement des justes.

Mais je ne dois point oublier que si le travail se fait en cette vie, mon âme ne se purifie point seulement de ses scories humaines, mais elle s'agrandit encore et se dilate, de manière à acquérir par ce travail même une plus grande capacité de gloire. Au purgatoire, la purification s'achève sans accroissement de mérite, sans dilatation de l'âme. Oh! que bienheureuses les âmes qui approchent le plus ici-bas de cette purification totale!.....

¹ Cum accepero tempus ego justitias judicabo (Ps. 74, 3).

CHAPITRE XVII

Principe et fondement. — Vue d'ensemble.

1° Le principe de ma création est véritablement le fondement de la vie spirituelle ; tout l'édifice de la sainteté repose sur lui. Les dernières conséquences du plus parfait héroïsme, comme les premiers commencements de la fuite du péché, sont des conclusions de ce principe. Il est le centre de tout dans la vie spirituelle. Toutes les vérités, même celles qui paraissent les plus fondamentales, se ramènent à ce principe et s'en déduisent. Il est facile de voir en effet que l'esprit de foi, l'amour de Dieu, le zèle, la pureté d'intention, la conformité à la volonté de Dieu, etc., l'humilité, l'abnégation, la mortification, etc. ne sont que des conclusions ou des applications de ce principe. Arrivé à la pleine lumière de cette vérité mère et maîtresse de toutes les autres, il semble que je suis élevé sur le sommet de la montagne de Dieu, et de ces hauteurs je puis contempler avec tous les saints quelle est la largeur, et la longueur, et la hauteur et la profondeur. ¹ Cette lumière éclaire d'un jour plus complet toutes les vérités de la foi, tous les principes de la morale, toutes les

¹ Ut possitis comprehendere cum omnibus sanctis quæ sit latitudo, et longitudo, et sublimitas et profundum (Eph. 3, 18).

vertus chrétiennes. Comme je puis mieux approfondir avec son aide les textes de l'Écriture sainte, les paroles de l'Église et les écrits des Saints! Toute autre vérité est moins générale, moins universelle et moins centrale. Il me donne la clef de la doctrine spirituelle. Sans lui je ne puis que me particulariser dans quelque vérité plus ou moins importante mais qui ne sera jamais le tout de la vie intérieure. Le premier fruit que j'en retire c'est donc l'unité, unité de mes idées, unité de mes aspirations, unité de mes efforts, unité de toute ma vie, qui est dominée, dirigée vers ce but unique.

2° L'unité engendre la simplicité ; l'unité de vue appelle l'unité de moyens. Ainsi disparaissent les multiples complications de pratiques spirituelles, les incohérents et fatigants détails d'exercices dans le dédale desquels l'âme manque de direction, de lumière et de vie. Oh! que la piété mal éclairée est compliquée, et que la vraie piété est simple! Je le verrai mieux au moment où je parlerai des exercices de piété.

3° Le plus beau fruit de l'unité c'est la force. La grande cause des faiblesses intérieures c'est l'agitation et la division. Tout royaume divisé contre lui-même périra. ¹ L'âme éparpillée, divisée dans les mille préoccupations des sens, consume ses forces en détail et les perd. Mais quand toutes ses puissances sont concentrées dans l'unité, concentrées en Dieu, quelle force! Cherchez le Seigneur et vous

¹ Omne regnum in seipsum divisum desolabitur (Luc., 11, 17).

serez forts, cherchez à le voir toujours. ¹ Cherchez Dieu et votre âme aura la vie. ² Voici ce que dit le Seigneur à la maison d'Israël : Cherchez-moi et vous vivrez. ³

Nulle puissance n'est comparable à celle d'une âme unifiée dans la vue, l'amour et la recherche de Dieu. D'abord j'ai cette première puissance qui résulte de la réunion même de toutes les forces de mon être. Qui mesurera la puissance d'un homme en qui toutes les facultés sont totalement unies dans un même effort? Quand l'intelligence, la volonté, les passions et les forces du corps sont entièrement concentrées et comme comprimées sur un même objet, nulle puissance au monde n'est comparable à celle-là. Et quand à cette puissance vient se joindre la puissance même de Dieu, car en me concentrant en Dieu je fais passer en moi la force de Dieu, comment s'étonner de la prodigieuse domination qu'exercent les Saints? comment s'étonner du pouvoir de leur prière et de la puissance de leur action? Mon Dieu! quand serai-je donc ainsi tout uni en vous, afin d'être fort par vous?..... Je veux conserver toute ma force pour vous ⁴; et vous, mon Dieu! qui êtes admirable en vos Saints, vous le Dieu d'Israël, vous me donnerez votre force et votre puissance. ⁵

¹ Quærite Dominum et confirmamini, quærite faciem ejus semper (Ps. 104, 4).

² Quærite Deum et vivet anima vestra (Ps. 68, 33).

³ Quia hæc dicit Dominus domui Israël : Quærite me et vivetis (Amos., 5, 4).

⁴ Fortitudinem meam ad te custodiam (Ps. 58, 10).

⁵ Mirabilis Deus in sanctis suis. Deus Israel ipse dabit virtutem et fortitudinem plebi suæ (Ps. 67, 36).

4° O prêtres de Dieu! voyez, écoutez..... C'est là qu'est le secret de votre force, le trésor de votre puissance..... Oh! si vous saviez!..... Soyez donc unis, unifiés en Dieu et rien ne vous résistera. Car tout ce qui est né de Dieu triomphe du monde, et la victoire qui triomphe du monde, c'est notre foi. ¹ O prêtres, si vous vouliez!..... La foi, la vue de Dieu, la recherche de Dieu!... et vous seriez invincibles!... Contre une seule âme unifiée en Dieu, le monde entier ne peut rien; elle seule est plus forte que le monde. Contre elle toutes les puissances sont impuissantes, toutes les forces sont faibles. Apprenez où est la prudence, où est la force, où est l'intelligence, afin que vous sachiez où est la stabilité de la vie, la vraie nourriture de l'âme, la victoire et la paix. ² O prêtres! si vous saviez!..... si vous vouliez!..... La foi, la vue de Dieu, l'unité..... et la victoire est à vous!.....

5° Il ne faut point chercher ailleurs l'étonnante faiblesse du bien au milieu de nous. Si on a pu dire avec raison que ce qui fait la force des méchants c'est la faiblesse des bons, cette faiblesse quelle en est la cause? La division, le manque d'unité. Non pas seulement la division qui sépare les individus les uns des autres et qui empêche toute unité dans les vues, toute cohésion des âmes, toute concentration des efforts. Cette division n'est que le fruit

¹ Quoniam omne quod natum est ex Deo vincit mundum, et hæc est victoria quæ vincit mundum fides nostra (1 Joau. 5, 4).

Disce ubi sit prudentia, ubi sit virtus, ubi sit intellectus ut scias simul ubi sit longiturnitas vitæ, et victus, et lumen oculorum et pax (Baruch., 3, 14).

d'une autre plus profonde, plus lamentable; la division qui existe dans le fond de chaque âme. Il suffit bien souvent de pénétrer l'état d'une seule âme pour se rendre compte de l'état de la société. Car l'état général de la société n'est que la reproduction extérieure, et comme le calque dans un degré inférieur de ce qui se passe dans le monde supérieur de la piété.

Je vais donc étudier cette âme en particulier : qu'est-ce que j'y trouve ? La recherche de la créature avec ses divergences multiples à l'infini. L'esprit se divise, les affections se morcellent et luttent ensemble, les actions ont l'incohérence de la précipitation et l'agitation de la fièvre. L'âme sort d'elle-même par tous ses pores ; elle est comme un soufflet troué de toutes parts, comme un puits ruiné qui perd l'eau par toutes ses pierres, comme une machine disloquée dont toutes les pièces sont disjointes. Rien pour faire l'unité ; où est l'idée de Dieu dominant et concentrant toutes les idées ? l'amour de Dieu dominant et concentrant toutes les affections ? la recherche de Dieu dominant et concentrant toutes les actions ? L'idée de Dieu, l'amour de Dieu, la recherche de Dieu, n'est plus qu'une petite pièce, qui a sa place à côté des autres petites pièces de la vie, qui s'agit avec elles, qui lutte avec elles et qui n'est guère plus qu'elles. C'est la division sans fin, et la multiplication de la faiblesse jusqu'à sa plus triste puissance.

Désunion et impuissance, c'est l'état de chacun et c'est l'état de tous, et c'est l'état de tous parce que

c'est l'état de chacun.¹ Stérilité des efforts de chacun sur soi, stérilité des efforts de chacun sur l'ensemble ; impuissance du travail sur soi-même, impuissance du travail sur la société, la cause en est dans la division intérieure. Je fais bien des efforts et je descends toujours ; c'est la plainte de beaucoup d'âmes. Que d'efforts faits sur la société ! et la société descend chaque jour. . .

6° La piété vraie m'apporte un autre avantage, c'est de me dégager de la tyrannie des créatures. Quand je les envisage pour mon utilité, j'en deviens l'esclave ; quand je les envisage pour Dieu, j'en suis le maître. En effet tout ce qui est pour moi une nécessité est un esclavage. Je ne puis me soustraire à l'empire de la nécessité ; je suis dominé par elle, elle est mon maître et je suis son serviteur. Dès que je place le but de ma vie dans la jouissance des créatures, elles deviennent la nécessité de ma vie, elles s'imposent comme nécessité et j'en suis l'esclave.

Et je vois bien qu'il en est ainsi. Car quelle est la source de mes inquiétudes, de mes troubles, de mes agitations, de mes découragements, de mes tristesses, toutes choses qui sont les signes de mon esclavage ? La source unique c'est la recherche de mon plaisir. Je suis inquiet quand je crains d'en être privé, troublé quand je l'ai perdu, agité quand j'ai de la peine à l'obtenir, découragé quand je ne vois plus le moyen de le rencontrer, triste quand il me man-

¹ Je répète ici une observation faite au commencement. Ces mots « tous » et « chacun » doivent être pris dans une acception assez large pour laisser leur légitime place aux nombreuses exceptions, qui sont la consolation du présent et l'espoir de l'avenir.

que tout à fait. Je suis esclave dans la mesure même où je cherche mon plaisir; malheureux dans la mesure précise où je veux placer mon bonheur en tête de ma vie. Juste punition de l'ordre violé ! Car, dit S^t Augustin, celui qui ne rend pas à Dieu ce qu'il lui doit en faisant ce qu'il doit, le lui rend en souffrant ce qu'il doit. Et il n'y a aucun intervalle entre ces deux choses; à l'instant même, où il ne fait pas ce qu'il doit, il souffre ce qu'il doit. Car la beauté de l'ordre universel ne peut souffrir même un instant d'être souillée par la laideur du péché sans être réparée par la beauté de la punition.¹

Mais si Dieu devient mon unique nécessaire, alors aussi il est mon unique maître. Je sais que lorsque je me rends esclave de quelqu'un pour lui obéir, je suis esclave de celui à qui j'obéis, soit du péché pour la mort, soit de l'obéissance pour la justice. Maintenant je suis affranchi du péché, esclave de Dieu seul.² Que m'importent les créatures? Que m'importe le bonheur ou la souffrance, le repos ou les tourments, l'abondance ou le dénûment, l'honneur ou le mépris, la maladie ou la santé, la vie ou la mort? Que m'importe? Rien de cela n'est mon nécessaire, je suis libre de tout cela, au-dessus de tout cela. Le tout de ma vie est plus haut, et toutes les

¹ Si non reddit faciendo quod debet, reddit patiendo quod debet. Nullo autem temporis intervallo ista dividuntur, ut quasi alio tempore non faciat quod debet, et alio patiat quod debet, ne vel puncto temporis universalis pulcritudo turpetur, ut sit in ea peccati dedecus sine decore vindictæ (Aug., De liber arbitr., 3, 44).

² Nescitis quoniam cui exhibetis vos servos ad obediendum servi estis ejus cui obeditis, sive peccati ad mortem, sive obeditionis ad justitiam?... Nunc vero liberati a peccato, servi autem facti Deo (Rom., 6, 16-22).

créatures agréables ou désagréables me sont également des moyens d'arriver à mon unique nécessaire. Ces moyens, je sais que Dieu me les donnera toujours autant qu'il est nécessaire au but unique de ma vie. Je jette donc en lui tout mon souci, parce que lui se charge de tout cela.¹ Et moi je n'ai qu'à prendre ce qu'il me donne, je m'en sers tant que j'en ai besoin, et quand cela ne me sert plus, je le jette. J'en suis le maître. Ainsi je ne suis plus l'esclave d'aucun être, d'aucun événement, je suis indépendant d'eux, indifférent pour eux. Quand la vérité se fait en moi, la vérité qui est la piété, elle me rend libre, vraiment libre, totalement libre.² O sainte liberté des enfants de Dieu ! est-il donc trop cher de t'acheter au prix de tous les hochets de la vanité créée ? Tous ces hochets sont les mailles du filet qui me tenait captif. L'oiseau échappe au filet, le filet est brisé et moi je suis libre.³

7° Avec la liberté je conquiers l'égalité d'âme et la paix. Les affections de mon âme étant toutes transférées en Dieu mon unique nécessaire, elles ne sont plus tiraillées par la division de la créature ; les agitations d'en bas ne peuvent plus atteindre mon âme qui s'en est dégagée et qui habite plus haut. Elles peuvent se produire en bas, mais elles ne montent jamais jusqu'à la fine pointe de l'âme

¹ *Omnem sollicitudinem vestram projicientes in eum, quoniam ipsi cura est de vobis* (1 Petr., 5, 7).

² *Cognoscetis veritatem et veritas liberabit vos, si ergo vos Filius liberaverit, vere liberi eritis* (Joan, 8, 32).

³ *Anima nostra sicut passer erepta est de laqueo venantium. Laqueus contritus est et nos liberati sumus* (Ps. 123, 7).

qui vit en Dieu et demeure dans les régions de la paix. Quand la piété a rétabli l'ordre en tout, je me repose dans la tranquillité de l'ordre qui est la paix.¹ Et c'est la paix véritable, la paix profonde, la paix de Dieu qui est élevée par delà tout ce qui est des sens.² C'est la paix que J.-C. appelle la sienne, et qui est infiniment différente de celle du monde.³ Quand j'ai accompli la justice, rendant à Dieu ce qui est à Dieu, à la créature ce qui est à la créature, la justice donne son fruit qui est la paix.⁴ Passant sur les collines de la justice, j'arrive aux montagnes de la paix.⁵ Les anges l'ont annoncé à Bethléem : La paix de l'homme suit toujours la gloire de Dieu.⁶

8° Ce principe éclaire encore un point important de la vie sacerdotale. N'est-ce pas un étrange paradoxe qu'un ecclésiastique se trouvant éloigné de la vie intérieure par son ministère ?... Le ministère du prêtre est essentiellement spirituel, il ne traite que des choses de Dieu et conduisant à Dieu. Toute la journée du prêtre dévoué à son ministère est consacrée au service de Dieu et employée à une œuvre surnaturelle. L'effet normal de cette occupation devrait être d'unir profondément, intimement, constamment le prêtre à Dieu. Comment se fait-il qu'elle

¹ Pax est tranquillitas ordinis (Aug.).

² Pax Dei quæ exsuperat omnem sensum (Philip., 4, 7).

³ Pacem relinquo vobis, pacem meam do vobis ; non quomodo mundus dat, ego do vobis (Joan., 14, 27).

⁴ Et erit opus justitiæ pax (Isai., 32, 17).

⁵ Suscipiant montes pacem populo, et colles justitiam (Ps. 71, 3).

⁶ Gloria in excelsis Deo et in terra pax hominibus bonæ voluntatis (Luc., 2, 14).

l'en écarte ? Car on ne peut se le dissimuler, c'est là un résultat trop commun aujourd'hui. D'où vient cet antagonisme, j'allais dire ce duel à mort entre les exercices de piété et le ministère, l'un tuant l'autre ? Comment deux choses si semblables peuvent-elles se contrarier ? C'est un problème difficile que leur réconciliation, et les conseils et les recommandations recommencent chaque année sur ce point capital, sans arriver à des résultats satisfaisants. Pour que la lutte cesse, on conseille surtout de faire soigneusement à chacun sa part, et de ne pas laisser l'un empiéter sur le terrain de l'autre. Rien n'est aussi instable que cet équilibre factice, qui ne repose que sur des conventions et non sur des principes.

9° A considérer le fond des choses, il ne peut y avoir ni réconciliation ni conciliation à établir entre deux choses absolument semblables. Ne serait-il pas plus sage de chercher un ennemi commun, qui se glissant entre les deux, les divise et les tue en réalité l'un et l'autre ? Car le ministère ne se porte guère mieux que les exercices de piété ; dès que l'un souffre, l'autre souffre de même ; le mal fait à l'un retombe sur l'autre. Cet ennemi mortel, je puis le découvrir, à l'aide du principe que j'ai médité.

Qu'est-ce en effet, voyons, que cherche dans son ministère, le prêtre en qui la piété va se paralysant ? qu'a-t-il en vue ? qu'aime-t-il ? Deux choses. La première c'est lui-même. Il se voit, il s'aime, il se recherche beaucoup trop lui-même. Il est trop à

la première place dans beaucoup de ses intentions. Que de recherches et de vues personnelles !... Tant d'idées qui ne sont pas toujours celles de Dieu et de son Eglise ! tant d'habitudes et de pratiques qui ne sont pas précisément dans l'esprit de la liturgie et de la discipline ! Et puis les joies du succès, les satisfactions de la reconnaissance, les besoins de la louange, que sais-je encore ? Mille variétés de la recherche personnelle. Tout cela tend à prendre le dessus dans le cœur, et tout ce qui s'inspire de cela ne va pas à Dieu.

La seconde chose que le prêtre voit, aime et recherche, c'est le salut des âmes. Ceci paraît tout à fait dans l'ordre. Cependant le salut de la créature, rappelons-le, est secondaire par rapport à la gloire de Dieu. Si grand, si saint que soit le salut de la créature, quand je le vois en premier lieu, c'est encore la créature que je vois en premier lieu. Je ne vais pas directement à l'unique nécessaire, je ne vais pas uniquement à Dieu et à sa gloire. La créature est entre Dieu et moi. Ce n'est point la même chose de voir le salut de la créature dans la gloire de Dieu et de voir la gloire de Dieu dans le salut de la créature. D'un côté, Dieu est le premier ; de l'autre, il est le second, et ce dernier désordre est toujours grave. Dès que je vois la créature, qu'y a-t-il d'étonnant que je trouve ce que je cherche ? Cherchez et vous trouverez. ¹ Dès que j'oblique tant soit peu hors de la voie unique, je me place sur une direction fausse, et

¹ Quærite et inveniatis (Math., 7, 7).

plus je vais, plus je m'éloigne : c'est fatal. Et si parfois il arrive *ut cum spiritu cœperitis, nunc carne cousummemini*,¹ ce terrible malheur ne prouve qu'une chose, c'est que ceux qui aboutissent là ont poussé jusqu'au bout leur marche sur la voie fausse. Ceux qui en sont préservés à quoi le doivent-ils ? Uniquement à ce qu'ils se remontent de temps en temps par les exercices de la retraite. Se remonter, c'est l'expression que l'on emploie, et combien elle est significative !... Mon Dieu ! si on était sur la bonne voie, sur la voie unique, on n'aurait pas besoin de se remonter, mais simplement de monter.

10° Si on cherchait Dieu, on le trouverait. Ici encore on a perverti sa voie, le secondaire a pris la première place, l'ordre est renversé. Qu'y a-t-il donc à faire ? Il n'y a évidemment aucune réconciliation à opérer entre les exercices de piété et ceux du ministère : ils ne sont pas ennemis. Il n'y a pas à sacrifier une chose à l'autre, l'une ne vit pas du sang de l'autre. Ecartez l'ennemi commun, la recherche de soi et la vue de la créature, qui tue à la fois le ministère et les exercices de piété.

Faites l'unité en vous, voyez Dieu, aimez Dieu, cherchez Dieu, Dieu et sa gloire avant tout, dans le ministère comme dans les exercices ; quand vous serez au centre, vous verrez comme tout y converge. Le ministère alors fortifiera vos exercices, vos exercices activeront votre ministère. Ce seront des actes différents d'un même travail. Au lieu d'être tiraillée en sens opposés, l'âme passera de l'un à

¹ Gal., 3, 3.

l'autre sans secousses, sans efforts, sans distractions, au sens étymologique et profond du mot.¹ Alors la prière s'alimente par le ministère, le ministère se réchauffe dans la prière, on voit et on trouve Dieu dans le ministère comme dans la prière : merveilleuse unité, qui est la vérité, et en dehors de laquelle l'âme sera perpétuellement divisée et affaiblie.

11° Voyez donc Dieu et sa gloire plus que les âmes et leur salut ; cherchez moins votre satisfaction et votre contentement ; reposez-vous en Dieu et non pas en vous-mêmes ni dans les créatures ; voilà votre centre, et alors tout, tout convergera au même but. La géométrie dit que dans un cercle il n'y a qu'un centre et ce centre est un point. Vers ce point convergent tous les points du cercle. Ce point unique est l'unique lien des autres. Aussitôt sorti du centre, plus d'union ni de concentration. Dans la piété il n'y a de même qu'un centre, un point qui attire tout, unit tout, tient tout : la pure et unique vue de Dieu, la gloire de Dieu. Si je demeure en cet unique point, si je m'établis purement dans cet unique centre, tout y converge, tout y aboutit. L'infinie multiplicité des points de la circonférence, je veux dire les multiples préoccupations de la créature, aboutissent toutes à Dieu et à sa gloire. Rien n'en distrait, tout y ramène. En dehors de là, rien n'unit, tout divise. Oh ! restez,

¹ Distraction veut dire tiraillement en sens divers. Que d'âmes se plaignent de distractions dans la prière ! En savent-elles la cause ? Les distractions sont la condition inévitable d'une âme qui n'est pas à son centre. Remplacez votre âme à son centre et les distractions disparaîtront.

restez au centre, et ainsi le ministère aura le même effet que la prière, chacune des occupations extérieures sera aussi sanctifiante que la prière, et alors quelle puissance de sanctification ! Tous les actes de la journée concourant au même but, produisant le même effet, l'âme est portée à Dieu simultanément sur les deux ailes du travail et de la prière. Quelles ascensions et quels progrès ! Oh ! que le prêtre serait vite saint s'il comprenait ainsi son ministère !

C'est ainsi que le comprenaient les saints. On les voyait passer sans transition de l'oraison à l'action et de l'action à l'oraison, sans presque faire de différence entre l'une et l'autre parce que en l'une et l'autre ils trouvaient Dieu. C'était Dieu cherché et trouvé dans la succession nécessaire d'occupations diverses, mais dans l'unité d'une même vue.

12° Voilà donc ce que S^t Paul appelle le terme de la vocation surnaturelle en J.-C. Il me reste à me lancer dans la carrière à l'exemple du grand apôtre. Pour ce qui est de mon avantage, dit-il, je l'ai jugé perte à cause du Christ. Je dis plus, tout est perte au prix de l'éminente science de J.-C. mon Seigneur, pour qui j'ai fait rebut de toutes choses, les regardant comme du fumier afin de gagner le Christ. Non que j'aie déjà atteint jusque-là ou que je sois déjà parfait ; mais je poursuis afin d'arriver par tout moyen à saisir le but pour lequel aussi j'ai été saisi par le Christ Jésus. Non, mes frères, je ne pense point l'avoir saisi, mais voici : oubliant ce qui est en arrière, et m'avancant vers ce qui est au-dessus, je m'efforce vers le but marqué, vers le prix

de la vocation céleste dans le Christ Jésus. Tous tant que nous sommes de parfaits, soyons dans ce sentiment, et si vous en avez quelqu'autre, Dieu vous éclairera aussi là-dessus. Cependant là où nous sommes parvenus, ayons les mêmes sentiments et demeurons fidèles à la même règle. Mes frères, soyez mes imitateurs et proposez-vous l'exemple de ceux qui se conduisent suivant le modèle que vous avez en nous. ¹

¹ Quæ mihi fuerunt lucra, hæc arbitratus sum propter Christum detrimentæ. Verumtamen existimo omnia detrimentum esse, propter eminentem scientiam Jesu Christi Domini mei, propter quem omnia detrimentum feci, et arbitror ut stereora, ut Christum lucrifaciam. . . . Non quod jam acceperim aut jam perfectus sim ; sequor autem si quo modo comprehendam, in quo et comprehensus sum a Christo Jesu. Fratres, ego me non arbitror comprehendisse. Unum autem, quæ quidem retro sunt obliviscens, ad ea vero quæ sunt priora extendens meipsum, ad destinatum persequor, ad bravium supernæ vocationis Dei in Christo Jesu. Quicumque ergo perfecti sumus hoc sentiamus ; et si quid aliter sapitis, et hoc vobis Deus revelabit. Verumtamen ad quod pervenimus ut idem sapiamus, et in eadem permaneamus regula. Imitatores mei estote, fratres, et observate eos qui ita ambulant, sicut habetis formam nostram (Philip., 3, 7-17).

DEUXIÈME PARTIE

LA VOIE

CHAPITRE I

La volonté de Dieu.

1° Je connais le terme de ma vocation surnaturelle, le but unique de ma vie ; je sais où je dois aller, où doivent tendre mes efforts. Mais pour arriver là il y a une voie à suivre, un chemin d'où il ne faut pas s'écarter sous peine de manquer le but. Cette voie est unique comme le but à atteindre. Quelle est-elle ?

Je l'ai vu dans le *Pater* : la voie c'est la volonté de Dieu. C'est cette volonté qui me trace le chemin à parcourir. Dans la multiple variété des créatures spirituelles et corporelles, les unes me sont utiles pour mon but, les autres nuisibles ; les unes sont plus utiles, les autres le sont moins. Il y a donc un choix à faire. Comment le ferai-je ?

Si je veux le faire moi-même, je ne pourrai le faire que d'après mes idées et mes goûts, et ce sera de nouveau le grand désordre : moi avant Dieu, le désordre qu'il faut éviter à tout prix. D'autre part, que sais-je, moi, de ce qu'il y a dans la créature ?

Comment saurai-je ce qui est utile à la gloire de Dieu et ce qui ne l'est pas? Dieu, qui a fait la créature, sait seul ce qu'il y a dans la créature. Seul il peut me le dire. C'est donc à lui, à sa volonté, de me déterminer les créatures que je dois employer à sa gloire.

2° Sa volonté me les détermine en effet. Pour cela elle commande, conseille, permet ou défend. Je dois la consulter et la suivre en tout. Là où elle me défend, je dois m'abstenir; quand elle commande, je dois faire; si elle conseille, c'est mon plus grand bien de l'écouter, et lorsqu'elle permet, je puis suivre mon attrait sous son bon plaisir.

La gloire de Dieu est mon but, sa volonté est ma règle, sa gloire est mon seul but, sa volonté, ma seule règle. Si je veux que toute entière ma vie tende à Dieu, il faut que toute entière elle soit réglée par la volonté de Dieu. Rien ne va à sa gloire que par la voie de sa volonté. Rien ne le glorifie de ce qui n'est pas conforme à sa volonté. Le livre de la sainteté a pour titre : Faire la volonté de Dieu.¹

3° Ce n'est pas celui qui me dit : Seigneur, Seigneur, qui entrera dans le royaume des cieux; mais celui qui fait la volonté de mon Père qui est aux cieux, c'est celui-là qui entrera dans le royaume des cieux.² Le royaume des cieux c'est celui où se chante la gloire de Dieu: car c'est le propre des

¹ In capite libri scriptum est de me : ut facerem voluntatem tuam (Ps. 39, 9).

² Non omnis qui dicit mihi : Domine, Domine, intrabit in regnum cœlorum; sed qui facit voluntatem Patris mei qui in cœlis est, ipse intrabit in regnum cœlorum (Math., 7, 21).

cieux d'annoncer la gloire de Dieu. ¹ Partout où retentissent les louanges de Dieu, c'est le royaume des cieux. Le ciel commence ici-bas dans les âmes saintes et se continue pleinement dans les splendeurs éternelles. Le royaume des cieux c'est donc le royaume de la louange de Dieu.

Et qu'est-ce que l'entrée dans ce royaume ? C'est le commencement de la louange de Dieu. Quand je commence à glorifier Dieu, j'entre dans le royaume des cieux, et chaque fois que je commence une nouvelle louange, une nouvelle manière de glorifier Dieu, c'est comme une nouvelle entrée, ou plutôt l'entrée dans une nouvelle demeure de ce royaume ; car dans le royaume du Père céleste il y a beaucoup de demeures. ² La dernière entrée sera celle qui me fixera pour l'éternité dans la demeure où je louerai Dieu aux siècles des siècles. ³

Mais il y a deux sortes d'entrées de ce royaume : ou bien j'entre en lui, ou bien il entre en moi. Notre Seigneur, en effet, dit les deux choses. J'entre en lui, quand je procure la gloire de Dieu, et de la sorte je commence dès ici-bas à vivre dans les cieux ⁴ puisque dès ici-bas je commence à chanter la gloire de Dieu. Il entre en moi, quand je reçois les dons de Dieu. C'est ainsi que N.-S. dit : Voici que le royaume de Dieu est au-dedans de vous ⁵ et qu'il me fait, dans le *Pater*, demander que son règne m'arrive. ⁶ Dès ici-

¹ Cœli enarrant gloriam Dei (Ps. 18, 1).

² In domo Patris mei mansiones multæ sunt (Joan., 14, 2)

³ In sæcula sæculorum laudabunt te (Ps. 83, 5).

⁴ Nostra autem conversatio in cœlis est (Philip., 3, 20).

⁵ Ecce enim regnum Dei intra vos est (Luc., 17, 21).

⁶ Adveniat regnum tuum (Math., 6, 10).

bas, le royaume de Dieu entre en moi et j'entre en lui. Et quand sonnera l'heure de l'éternité, alors définitivement et totalement j'entrerai en lui pour louer Dieu dans les siècles éternels et il entrera en moi pour m'inonder de la félicité sans fin.

Mais comment et par quelle voie se fait cette entrée ? Notre Seigneur dit que ce n'est pas par la prière. La prière n'est pas la voie : je verrai plus loin qu'elle est un moyen, mais un moyen qui ne sert que lorsqu'on est sur la voie. En dehors de la voie, celui qui prend ce moyen, qui dit : Seigneur, Seigneur, n'entrera pas. Quelle est donc la voie ? Elle est unique, c'est la volonté de Dieu. Celui qui fait la volonté de mon Père, c'est celui-là qui entrera, celui-là seulement et pas d'autres.

4° C'est cette voie qu'il faut que je prenne et que je parcoure. Mais pour la prendre et la parcourir, il faut la connaître. La volonté de Dieu est une ; mais, dit S^t François de Sales, bien qu'en vérité sa divine majesté n'est qu'une très unique et très simple volonté, si est-ce que nous la marquons de noms différents, suivant la variété des moyens par lesquels nous la connaissons, variété selon laquelle nous sommes aussi diversement obligés de nous conformer à elle. ¹

Dieu a deux manières de me manifester sa volonté, La première plus générale, qui habituellement s'adresse à tous les hommes ou à toute une classe d'hommes. Elle déclare et signifie ce que Dieu demande de moi, ce qu'il veut que je fasse ; et c'est parce

¹ Traité de l'amour de Dieu, liv. 8, ch. 3.

qu'elle m'intime et me signifie cela qu'on l'appelle communément volonté signifiée. La seconde manière est tout à fait personnelle à chacun et elle me manifeste surtout ce que Dieu fait pour moi. On l'appelle volonté de bon plaisir.

CHAPITRE II

Volonté signifiée.

1° Cette volonté m'est manifestée dans les commandements de Dieu, les commandements de l'Église et les devoirs d'état.

Dans les commandements de Dieu d'abord. Ils me manifestent la volonté la plus générale et la plus absolue de Dieu mon père. Cette volonté s'applique absolument à tous. Là est la source et la règle première de toutes les obligations. C'est ce qui s'impose en tout premier lieu à la piété, et toutes les autres manifestations de la volonté de Dieu ne servent qu'à expliquer, déterminer et appliquer les prescriptions générales établies dans les commandements. Les commandements de Dieu sont donc la règle première et fondamentale de la piété, et leur observation en est le premier devoir.

2° Les commandements de l'Église sont la voix de ma mère m'expliquant et me déterminant certains points de la volonté de Dieu mon père. L'Église a mission d'accommoder aux temps et aux personnes les prescriptions divines, d'en spécifier suivant les nécessités certains détails pratiques et certaines applications particulières. Là est la seconde règle de la piété.

3° Les devoirs de mon état sont encore une détermination plus spéciale de la volonté de Dieu, eu

égard à ma situation personnelle. Ils me déterminent : 1° la manière dont je dois accomplir les commandements dans l'état particulier où je suis ; 2° la part des conseils évangéliques que je dois observer. Ce sont en effet les devoirs d'état qui spécifient pratiquement l'observation des conseils évangéliques, en m'indiquant ceux que je dois pratiquer et la mesure dans laquelle je suis appelé à les observer.

4° Pour les prêtres. Les devoirs d'état pour les prêtres sont contenus dans les lois ecclésiastiques. Ces lois sont de deux sortes : les lois liturgiques et les lois disciplinaires. Les lois liturgiques, ce mot est pris ici dans son acceptation la plus large, règlent les rapports du prêtre avec Dieu : les lois disciplinaires règlent ses rapports avec la créature. Les unes le dépouillent de lui-même, les autres le conduisent à Dieu. Ce sont là deux opérations, qui au fond n'en sont qu'une, et qui rapportent l'homme à la gloire de Dieu.

5° Pour les religieux, les devoirs d'état sont contenus dans la règle. Elle est l'expression complète des obligations spéciales qui leur incombent. Dieu a mis un soin amoureux à leur tracer jusque dans les plus petits détails sa volonté sur eux. Deux parties essentielles résument toute la règle religieuse : l'une rituelle règle tous les offices à l'égard de Dieu ; l'autre disciplinaire dépouille l'homme de lui-même et de tout le créé dans la mesure et sous la forme particulière à chaque institut. Ce sont encore les deux opérations fondamentales de toute piété.

CHAPITRE III

Piété active.

1° Telle est la volonté générale de Dieu. A cette volonté correspondent des obligations qui constituent ce que je puis appeler la partie active de la piété, puisqu'elles me déterminent ce que je dois *faire*, et qu'elles m'indiquent la part d'action personnelle que Dieu demande de moi dans l'œuvre de sa gloire et de ma sanctification.

La gloire de Dieu qui est ma fin, je l'ai vu, demande à mon intelligence de la connaître, à ma volonté de s'y attacher, à mon action de la rechercher. Cette triple obligation s'impose de la même manière pour la volonté de Dieu. Mon intelligence doit la connaître, ma volonté, la respecter et l'aimer, mon action, l'exécuter. La vue, l'amour et la recherche de la gloire de Dieu constituent l'essence de la piété ; la vue, l'amour et la recherche de la volonté de Dieu en sont la voie.

2° Je dois d'abord connaître la volonté de Dieu. Je dois la connaître si je veux la suivre et ne pas marcher dans les ténèbres ¹ et si je ne veux pas m'exposer à manquer totalement de prudence et de sagesse. ² La connaissance est ici encore la première condition du bien. Je dois demander à Dieu qu'il

¹ Qui sequitur me non ambulat in tenebris (Joan., 8, 12).

² Nolite fieri imprudentes sed intelligentes quæ sit voluntas Dei (Eph. 5, 17).

me remplisse de la connaissance de sa volonté en toute sagesse et intelligence spirituelle, afin qu'ainsi je puisse marcher d'une manière digne de Dieu, lui plaire en toutes choses, fructifier en toute bonne œuvre et croître en la science de Dieu. ¹ Il faut que comme les yeux des serviteurs sont fixés sur les mains de leurs maîtres, ceux de la servante sur les mains de sa maîtresse, ainsi mes yeux soient fixés sur mon Dieu ² afin d'interroger en toutes choses et de connaître sa volonté.

3° Deux maux sont à redouter : l'ignorance qui ne voit pas et l'illusion qui voit mal. D'abord l'ignorance coupable qui n'a nul souci de se reformer des sentiments nouveaux, mais qui, se conformant au siècle, ne cherche point à constater quelle est la volonté de Dieu conduisant du bien au mieux et au parfait. ³ Ensuite cette ignorance faite de distraction et de légèreté, qui ne sait réfléchir à rien et laisse sa vie aller au courant des choses. Enfin l'ignorance involontaire, fruit des ténèbres de notre pauvre intelligence, et contre laquelle il faut lutter toute la vie, en demandant surtout à Dieu de mettre

¹ Orantes et postulantes ut impleamini agnitione voluntatis ejus, in omni sapientia et intellectu spiritali, ut ambuletis digne Deo per omnia placentes, in omni opere bono fructificantes et crescentes in scientia Dei (Colos., 1, 9).

² Ecce sicut oculi servorum in manibus dominorum suorum, sicut oculi ancillæ in manibus dominiæ suæ, ita oculi nostri ad Dominum Deum nostrum donec misereatur nostri (Ps. 122, 2).

³ Et nolite conformari huic sæculo, sed reformamini in novitate sensus vestri ut probetis quæ sit voluntas Dei bona, et beneplaceus et perfecta (Rom., 12, 2).

sa lumière dans la petite lampe de notre esprit et d'éclairer nos ténèbres. ¹

4° L'illusion est peut-être le mal le plus commun. On aime tant à se nourrir d'illusions !..... Mon Dieu ! On en vit..... et surtout on en meurt..... Se nourrir d'illusions, c'est le grand besoin et la constante préoccupation de l'intérêt personnel. Il est si habile à se les forger !..... Mais nulle part l'illusion n'est aussi fréquente et aussi funeste que sur le point de la volonté de Dieu. On a tant intérêt à ne pas trop la voir, ou à la voir juste assez pour tranquilliser sa conscience sans trop la surcharger !..... Je suis si habitué à voir à travers le prisme de l'intérêt personnel et à accommoder mes obligations au gré de mes convenances ! Avant la volonté de Dieu, j'interroge mon intérêt : il est là si près et si pressant ! Sa voix sait si bien se faire entendre, et le bruit qu'il fait à mes oreilles altère le son de la voix de Dieu, qui ne m'arrive plus entière. Il est toujours le premier objet qui se présente à mes yeux, et je ne passe pas facilement par dessus, pour voir directement la volonté de Dieu. Et quand mes yeux aperçoivent cette divine volonté à travers le prisme trompeur de ma sensualité, ma vue est faussée, les objets ne m'apparaissent plus tels qu'ils sont, je tombe dans l'illusion. Et que de fois j'y tombe !..... Mes reins sont remplis d'illusions. ² Mes reins, c'est-à-dire ma sensualité ; c'est là le

¹ Quoniam tu illuminas lucernam meam, Domine, Deus meus, illumina tenebras meas (Ps. 17, 29.)

² Quoniam lumbi mei impleti sunt illusionibus (Ps. 37, 8).

réservoir, et le réservoir toujours plein..... quelle plénitude, mon Dieu !....., d'illusions !..... Combien j'ai besoin, ô mon Dieu ! de tenir mes reins serrés, afin que le réservoir ne déverse pas sa triste plénitude sur mon âme, et d'avoir à la main toujours allumée la lampe qui m'aidera à voir clair ! ¹ Seigneur, faites que je voie. ²

5° Comme la volonté de Dieu m'est manifestée dans les commandements de Dieu et de l'Église et dans les devoirs de mon état, c'est par la connaissance de ces trois choses que j'arrive à la connaissance de la volonté de Dieu. Je dois donc m'appliquer à connaître les commandements de Dieu, les commandements de l'Église et les devoirs de mon état.

Connaître les commandements de Dieu, m'instruire de la loi divine, savoir les obligations qu'elle m'impose, en connaître au moins les points essentiels. Ma piété dépendra nécessairement de la connaissance que j'en aurai. Bien instruit de mes devoirs, j'ai une piété éclairée, mes devoirs obscurcis laissent ma piété dans les ténèbres et le faux. La vraie piété aime la lumière, parce que celui qui fait la vérité vient à la lumière. ³ Faire la vérité, je sais maintenant ce que cela signifie.

Mais il en faut connaître l'esprit plus que la lettre. C'est à la fois un grand tort et une grande faiblesse de ne connaître que le détail extérieur de la loi, de

¹ *Sint lumbi vestri præincti et lucernæ ardentes in manibus vestris* (Luc., 12, 35.)

² *Domine, ut videam* (Ibid., 18, 41).

³ *Omnis qui facit veritatem venit ad lucem* (Joan., 3, 21).

voir le côté matériel de la prescription, sans se rendre compte du motif qui l'inspire et du but auquel elle tend. Quand on ne la connaît que de cette façon on l'observe d'une fidélité mécanique et pharisaïque, qui ne porte aucune vie dans l'âme. Je sais bien que la fin de la loi ne tombe pas sous la loi, ¹ mais je sais aussi que là loi n'est pas établie pour le juste mais pour les injustes. ² Si donc je ne m'attache qu'à ce qui tombe sous la loi, je tombe moi-même sous la loi, et je me convaincs moi-même de n'être pas dans la justice. Mais si je suis conduit par l'esprit, alors je ne tombe pas sous la loi. ³ Nous savons que la loi est bonne, mais pour celui qui la pratique légitimement suivant son esprit. ⁴ En effet si je me sou mets par nécessité et comme par une contrainte de volonté à l'obligation extérieure, je suis l'esclave du détail qui m'enchaîne, la victime de la lettre qui me tue. ⁵ Et si je suis tué par la lettre, quelle vie peut-il bien rester en moi?..... L'esprit seul donne la vie.

6° Connaître les commandements de l'Eglise. La piété vraiment droite cherche à connaître autant qu'elle peut les lois de l'Eglise, elle se plaît à les étudier, sachant bien que l'Eglise assistée de l'Esprit de Dieu a la charge d'éclairer suivant les temps et les besoins la voie que les chrétiens ont à suivre. La voix de l'Eglise c'est la voix du pasteur, et les

¹ *Finis legis non cadit sub præcepto (Axio.).*

² *Scimus quia lex justo non est posita sed injustis (1 Tim., 1, 9).*

³ *Quod si spiritu ducimini non estis sub lege (Gal., 5, 18).*

⁴ *Scimus autem quia bona est lex si quis ea legitime utatur (1 Tim., 1, 8).*

⁵ *Littera occidit, spiritus autem vivificat (2 Cor., 3, 6).*

brebis connaissent la voix du pasteur, et elles le suivent parce qu'elles connaissent sa voix, et elles ne suivent pas l'étranger, parce qu'elles ne connaissent pas la voix des étrangers.¹ Les vraies brebis, qui ont la vraie piété, écoutent si volontiers la voix de l'Eglise ; toute autre voix sonne faux à leurs oreilles. Cette prédilection pour la voix de l'Eglise, ce besoin de l'entendre, de l'écouter, cette répulsion pour toute voix et tout esprit particuliers, est une des marques les plus caractéristiques de la vraie piété. Cette marque-là ne trompe jamais. C'est un des plus mauvais signes lorsqu'elle fait défaut.

7° Connaître les devoirs de mon état. Les devoirs d'état..... combien ils sont ignorés souvent !..... mal compris..... faussés par les illusions de l'intérêt personnel !..... Que de fois on se forge des obligations spéciales, que rien ne légitime, tandis qu'on ne prend pas garde aux réelles obligations imposées par les devoirs de l'état ! Ah ! si je connaissais bien mes devoirs d'état, je n'aurais aucune occupation à me créer en dehors, je n'aurais aucune obligation à m'imposer, car les devoirs d'état me tracent tout ce qui est nécessaire pour suffire aux aspirations de mon âme. Les devoirs d'état, je l'ai dit, me spécifient la manière dont je dois observer les commandements et la part des conseils évangéliques que j'ai à pratiquer. Qu'ai-je donc à chercher en dehors de là ? La volonté de Dieu n'est-elle pas là tout en-

¹ Oves illum sequuntur quia sciunt vocem ejus. Alienum autem non sequuntur, sed fugiunt ab eo, quia non noverunt vocem alienorum (Joan., 10, 4).

tière ? Si je sors de là, que vais-je chercher sinon ma volonté propre, en laissant celle de Dieu ? Beau profit vraiment, de substituer ma volonté à celle de Dieu ! Voilà la perfidie du démon et la sottise de mon orgueil. Sous couleur d'un plus grand bien je suis conduit à faire ma volonté propre et à perdre de vue la volonté de Dieu.

C'est au sujet des devoirs d'état, spécialement pour les simples fidèles, que la *direction* est une source de lumières souvent indispensable. Il n'entre pas dans notre cadre d'aborder cette matière, nous renvoyons à ce qu'ont dit saint François de Sales et les maîtres de sa vie spirituelle sur la nécessité d'un directeur, la manière de le choisir, de traiter avec lui, etc.

Il faut le dire et le redire encore, la voie unique c'est la volonté de Dieu. Elle seule me trace mon action, toute mon action. Tout ce que je ferai et qui ne sera pas nettement tracé par la volonté de Dieu est en dehors de la voie.

8° Pour les prêtres. Le prêtre vraiment pieux éprouve une grande jouissance à connaître, à étudier, à approfondir les lois de son état. Lois liturgiques, lois disciplinaires : tout n'est-il pas là pour lui ? Recherche de Dieu, oubli de soi, c'est toute la piété. La recherche de Dieu n'est-elle pas pour lui admirablement réglée par les lois liturgiques ? l'oubli de soi par les lois disciplinaires ? Il a donc là toute la forme de sa piété. Tout ce qu'il chercherait en dehors serait faux et trompeur, toute autre forme de piété n'est pas la piété sacerdotale. Appelez-la piété

mondaine, piété moderne, ou de toute autre épithète horrible, qui profane ce beau nom, mais qui ne sera jamais assez sanglante pour fustiger cette triste manie de chercher la piété là où elle n'est pas. La piété sacerdotale est faite de l'observation des lois liturgiques et des lois disciplinaires, tout cela, mais rien que cela.

Le saint prêtre le sait bien ; il sait quel trésor contiennent pour lui ces admirables lois de l'Eglise sa mère. Aussi en fait-il l'objet préféré de ses méditations, de ses lectures pieuses, de ses études silencieuses. Il y puise de fécondes lumières et de grandes forces. Les livres de l'Eglise sont ses livres de prédilection ; ses textes officiels sont l'aliment de choix de son intelligence. Et où trouverait-il rien de plus beau et de plus sain ? Mais surtout où trouverait-il mieux exprimée la voix de son Dieu et sa volonté ? Oh ! qu'elle est belle la piété sacerdotale !..... belle, grande et forte !..... Et comme elle surpasse « la piété poitrinaire » ¹ de ceux qui vont demander leurs inspirations aux mille bluettes du jour, aussi vides que brillantes. O prêtres ! vous avez la source de vie : buvez-y donc à longs traits !..... Pourquoi abandonner la fontaine d'eau vive pour vous creuser des périls ? Des puits crevassés, incapables de contenir les eaux ? ² Ah ! si votre vie était tout entière informée par les lois ecclésiastiques, tout entière jetée dans ce moule, si vous ne permettiez à aucune idée, à aucune

¹ Vie du P. Aubry, missionnaire en Chine.

² Dereliquerunt me fontem aquæ vivæ et foderunt sibi cisternas, cisternas dissipatas, quæ continere non valent aquas (Jerem., 2, 13).

habitude étrangère de la déformer, quelle serait votre grandeur ! C'est votre plus grande faiblesse et votre plus terrible châtement de négliger les lois de votre état. Tout ce qui n'est pas cela n'est pas à votre hauteur et vous amoindrit.

9° Pour les religieux. Le vrai et saint religieux sait que sa règle est pour lui la plus fidèle et la plus complète expression du devoir. Lui aussi veut véritablement aller à Dieu et se dépouiller de lui-même. Charité et humilité, ce sont les deux vertus qui résument tout pour lui, si tant est que ces deux vertus ne soient pas une seule et même vertu, car il ne peut aimer qu'en se dépouillant et il ne se dépouille que pour aimer. Il faut sortir de soi pour aller à Dieu. Ce sont comme les deux mouvements de la respiration spirituelle, qui ne sauraient être séparés, et qui, bien que distincts, ne constituent qu'une seule respiration. Il cesse de se voir, de s'aimer et de se rechercher, pour voir, aimer et rechercher Dieu. C'est là sa piété, et c'est ainsi qu'il va à Dieu.

Or, lui aussi, ne trouve-t-il pas dans sa règle ce devoir unique et double tracé dans ses deux parties qu'il ne sépare jamais dans sa conduite ? La charité, la recherche de Dieu trouve sa voie, sa forme parfaite dans la partie où sont tracées les règles des divins offices. L'humilité, le dépouillement de soi a sa voie, sa forme parfaite tracée dans la partie où sont contenus les statuts disciplinaires. Voilà donc toute la forme de sa piété telle que Dieu la demande de lui. Toute autre forme n'est pas la sienne, n'est pas celle que Dieu veut de lui. Dieu veut que son

humilité et sa charité, c'est-à-dire sa piété revêtent cette forme et il a pris soin de lui en tracer tous les détails dans sa règle. Par conséquent, pour le religieux, toute autre forme de piété personnelle est fausse, contraire à la volonté de Dieu, contraire à sa perfection. Oh ! qu'il est triste de voir un religieux s'abuser au point de chercher dans des pratiques particulières ou dans des usages étrangers à sa règle une perfection qui réussit à n'être qu'un assemblage hybride et mal conformé!.....

10° Il y a, dit S^t François de Sales, une certaine simplicité de cœur en laquelle consiste la perfection de toutes les perfections, et c'est cette simplicité qui fait que notre âme ne regarde plus qu'à Dieu, et qu'elle se tient toute ramassée et resserrée en elle-même, pour s'appliquer avec toute la fidélité qui lui est possible à l'obéissance de ses règles, sans s'épancher à désirer ni vouloir entreprendre de faire plus que cela. ¹

Non, le vrai religieux ne s'épanche pas à désirer ni entreprendre rien hors de sa règle ; seule elle suffit à sa piété, elle contient pour lui toute la volonté de Dieu. Aussi avec quel amour il l'étudie, il la médite, il la rumine, afin de la transfigurer en lui-même ou plutôt de se transfigurer lui-même en elle. Il sait qu'il ne trouvera Dieu qu'en suivant les dispositions liturgiques de sa règle ; il sait qu'il ne se dépouillera de lui-même que par les prescriptions disciplinaires de ses statuts. Sur une autre voie, il ne trouverait pas Dieu, et il ne se dépouillerait pas

¹ Entret. spirit., 13.

de lui-même, il le sait. Il sait que là, dans sa règle, est sa perfection, toute sa perfection, là et pas ailleurs, et c'est là qu'il la cherche de toutes les énergies de son être. Oh ! quelle force de sainteté et quelle plénitude de vie dans l'âme religieuse « qui se tient ainsi toute ramassée et resserrée en elle-même » pour s'inspirer de l'esprit de sa règle, en aspirer le suc, en sucer la moëlle, sans s'épancher à désirer ni entreprendre autre chose que cela !... .

11° La règle dans son expression conserve ordinairement une sévérité d'allure, une froideur de visage, qui ne fait directement appel ni à l'affection ni aux sentiments. Elle n'en est pas moins l'expression parfaite de la volonté de Dieu et n'en contient pas moins la forme essentielle de la piété religieuse. Celui qui sait briser cette écorce et découvrir le fruit substantiel qu'elle contient, sait quelle richesse de forte et saine nourriture on y recueille. Il n'y a que les âmes égarées dans le sentimentalisme, pour ignorer les trésors de piété contenus dans la règle.

Il n'y a rien pour le cœur, dit-on. Eh ! qu'est-ce donc que votre cœur?..... Ne se nourrit-il que de oh ! et de ah?..... et son seul mouvement est-il de pousser des soupirs colombiques ?³ A ce compte, la piété ne trouverait à peu près rien dans l'Écriture sainte, rien dans les lois de l'Église, rien dans les écrits de plusieurs grands Docteurs.

12° Prends ce livre, dévore-le, et il te causera de l'amertume dans le ventre, mais dans ta bouche

³ Expression du P. Aubry.

il sera doux comme du miel. ¹ L'ange de la règle dit cela à tout religieux. Le vrai religieux comprend ce langage, il l'écoute et il le met en pratique. Il ne trouve point étrange d'avoir à manger un livre; il le mange. La manducation, certes, n'est ni facile ni agréable, c'est sec et dur : mais il lui a été dit : Prends et mange : il prend et il mange. Et il n'a point peur de l'amertume au ventre, c'est-à-dire du travail de dépouillement de lui-même, qui est opéré toujours le premier par la règle. Et il éprouve dans la bouche la douceur du miel, c'est-à-dire qu'il trouve Dieu, vrai miel et vraie douceur de l'âme.

Le religieux sentimentaliste s'étonne d'avoir à dévorer un volume; à son avis, pareille chose ne se mange pas. Et puis, il a peur tout à fait de cette amertume au ventre, qui est le premier fruit, le premier résultat de la manducation. Pourquoi aussi Dieu ne lui met-il pas tout de suite le miel dans la bouche ? Oh ! le miel !... il ne cherche sérieusement que cela. Eh bien ! si vous voulez avoir à la bouche la douceur du miel, c'est-à-dire la charité qui goûte Dieu, il faut manger ce volume de votre règle, et quand vous l'aurez mangé, il vous causera tout d'abord de l'amertume dans le ventre, il secouera toute la partie inférieure pour y opérer le dépouillement de vous-même, et enfin dans la partie supérieure vous rencontrerez Dieu qui sera le miel et la douceur de votre âme.

13° Il ne suffit pas que l'esprit voie, il faut encore

¹ Accipe librum et devora illum, et faciet amaricari ventrem tuum, sed in ore tuo erit dulce tanquam mel (Apoc., 10, 10).

que le cœur aime, car la fin du précepte c'est l'amour. ¹

Il faut plus aimer l'obéissance que craindre la désobéissance : c'est une des maximes les plus favorites de S^t François de Sales. Dès que je connais la volonté de Dieu, je dois m'y attacher, et je dois aimer tout ce qui sert à me la manifester. Le livre de la sainteté a pour titre : Faire la volonté de Dieu ; c'est là ce qu'il faut bien fixer dans ma volonté et la loi qu'il faut planter au beau milieu de mon cœur. ²

La volonté de Dieu est souvent pénible à la nature, dont elle contrarie les tendances perverses. C'est le joug qu'il faut subir, le fardeau qu'il faut porter. ³ Mais si je m'y attache, si je l'aime, ce joug est doux et ce fardeau léger. Si je subis la loi comme par contrainte, si, selon la pensée de S^t Paul, je suis sous la loi, ⁴ elle m'écrase ; si je l'embrasse de bon cœur, elle me porte. Ce qui est dur dans la loi, c'est le précepte ; ce qui est pesant, c'est l'obligation. Mais ce qui est doux, c'est la volonté de Dieu que je sais voir et aimer sous cette apparente rudesse : ce qui est léger, c'est le divin bon plaisir qui m'attire à lui sous ces dehors pénibles.

14° Mon amour ne doit donc pas s'arrêter au fait extérieur, mais s'attacher à la volonté souveraine-

¹ *Fiuſ præcepti eſt charitas* (1 Tim., 1, 5).

² *In capite libri ſcriptum eſt de me : ut facerem voluntatem tuam. Deus meus, volui et legem tuam in medio cordis mei* (Ps., 39, 8).

³ *Jugum enim meum ſuave eſt et onus meum leve* (Math., 11, 30).

⁴ *Si ſpiritu ducimini non eſtis ſub lege* (Galat., 5, 18).

ment aimable de Dieu qui se manifeste par la loi. De même, j'aimerai l'Eglise dans ses lois, parce qu'elle est pour moi l'organe de Dieu. J'aimerai les supérieurs, parce qu'ils sont pour moi les interprètes vivants de la volonté de Dieu. Je ne m'arrêterai point aux accidents humains qui peuvent n'être pas du tout aimables, mais je verrai au-delà le fait divin, qui se manifeste à moi, même par ces moyens. Je me rappellerai, suivant la belle pensée d'un auteur russe « que dans l'Eglise, sous les *espèces* d'une société visible et humaine, se cache la substance divine, et que tout ce qui peut paraître anormal dans l'histoire de l'Eglise appartient aux espèces humaines et non à la substance divine ». ¹ Oh ! que c'est la marque d'un cœur bien pur et bien droit, de savoir discerner et aimer la substance divine sous les espèces humaines, la volonté de Dieu dans des hommes remplis de défauts. Hélas ! il est si facile et si commun de prétexter les défauts de l'homme pour s'affranchir de la volonté de Dieu !

15° L'amour enfin doit produire la fidélité dans l'action. Fidélité généreuse et constante à tout ce qui est de la volonté de Dieu. Fidélité jusque dans les plus petites choses, voyant dans les petites choses non pas les petites choses en elles-mêmes, ce qui est le propre des petits esprits, mais cette grande chose qui est la volonté de Dieu, et que je respecte grandement dans les petites choses. C'est dans ce sens que S^t Augustin dit : Les petites choses sont

¹ Solowiew : La Russie et l'Eglise universelle.

de petites choses ; mais être fidèles dans les petites choses, c'est une grande chose. ¹

Ainsi dans les détails parfois assez assujettissants des lois de discipline ou de rubriques, le prêtre reconnaît, aime et respecte cette chose grande et sainte qui est la volonté de Dieu. Ainsi dans les prescriptions assez minutieuses de sa règle, le religieux sait voir et respecter cette volonté toujours grande, toujours infinie jusque dans les plus infimes détails. N. S. n'est-il pas tout entier, aussi grand, aussi vivant, aussi adorable, dans une petite hostie comme dans une grande, dans une toute petite parcelle comme dans l'hostie entière ? Ne recueillié-je pas les petites parcelles avec la même adoration que la grande hostie ? Il en est ainsi de la volonté de Dieu. Les plus petites parcelles de ma règle la contiennent toute entière, et là je l'adore, je l'embrasse avec la même dévotion que dans les grandes choses. Je ne laisse perdre aucune parcelle de ce bien sacré. ²

16° En somme, ce qu'il importe avant tout de voir, d'aimer et de suivre dans la loi, ce n'est pas la loi elle-même, c'est la volonté dont elle est l'expression. C'est là ce qu'il faut voir, ce qu'il faut aimer, ce qu'il faut rechercher. Si je vois cela, je vois tout ; si je ne vois pas cela, je ne vois rien. Si je m'attache à la volonté de Dieu directement, j'arrive directement à mon but. Quel est mon but ? Aller à Dieu

¹ Quod minimum est, minimum est ; sed fidelem esse in minimis magnum est (De doctr. christ., 14, n. 35).

² Particula boni doni non te prætereat (Eccli., 14, 14).

pour le glorifier et me béatifier. C'est dans cette rencontre de mon âme avec Dieu que se trouve la gloire de Dieu et mon bonheur. Mais où se rencontre Dieu? Là où est sa volonté. L'union de mon âme avec Dieu est une union morale, c'est-à-dire une union de volontés. Je le rencontre donc quand ma volonté rencontre la sienne, et je m'unis à lui quand ma volonté s'unit à la sienne. Là où je ne vois pas sa volonté, je ne m'unis pas à lui. Dieu pour moi n'est que là où est sa volonté.

L'homme animal, parce qu'il ne comprend pas ce qui est de l'Esprit de Dieu, ¹ ne voit dans ces obligations que le côté matériel, et son âme toute entière absorbée par ce côté matériel se trouve distraite de Dieu. Quelle que soit l'occupation que Dieu demande de moi, quel que soit le genre de travail auquel sa volonté m'appelle, quand ce serait l'occupation la plus vulgaire, le travail le plus grossier, Dieu est là, parce que sa volonté y est. Il est là tout près, il est transparent derrière ce léger voile. L'âme aux yeux grossiers ne le voit pas, elle n'aperçoit que le voile de l'obligation matérielle qui l'occupe et arrête ses regards. Et quand il lui prend envie de le trouver, elle se tourne d'un autre côté pour voir si elle le trouvera dans la prière. Et là elle ne le trouve pas, puisque sa volonté n'y est pas : sa volonté est uniquement dans l'obligation du moment.

Quand j'ai une obligation quelconque à remplir, si je savais ne pas me laisser arrêter par le voile, je ne regarderais pas en arrière pour chercher Dieu

¹ Animalis homo non percipit ea quæ sunt spiritus Dei (1 Cor., 2, 14 .

loin, alors qu'il est là devant moi, tout près. Si je regardais plus attentivement, si je cherchais à voir derrière le voile, je verrais Dieu qui est là, qui m'appelle : Viens, me dit-il, je suis ici, ma volonté est ici, ma grâce est ici, car sa grâce est partout où il y a sa volonté. Ici tu es avec moi, et je vais t'aider. Oh ! que bienheureux celui qui a Dieu pour aide dans son travail. ¹ Quand je comprends de la sorte mes obligations, quand je vois là Dieu présent dans sa volonté, quand je sais que c'est là que je puis le rencontrer, je me plonge tout entier dans l'accomplissement de mon devoir pour me plonger tout entier en Dieu. Mon Dieu ! qu'il faut être aveugle, pour ne pas vous voir dans toute obligation que vous nous imposez ! Un voile est posé sur leur cœur. Quand enfin ils sauront se tourner vers Dieu, le voile tombera. ²

17° Si c'est la volonté de Dieu que je cherche à connaître, à laquelle je m'attache et que je m'efforce de suivre, je la trouve toujours grande, toujours parfaite, toujours semblable à elle-même, toujours sainte et adorable. Il importe peu qu'elle soit dans des points graves ou dans des détails, dans des dispositions qui me gênent ou qui me conviennent, pour moi c'est toujours la même volonté que je cherche, la même volonté que je trouve, et la même volonté que j'exécute. L'importance différente des préceptes ou des conseils m'indique la gradation

¹ *Beatus vir cujus est auxilium abs te* (Ps. 83, 6).

² *Velamen positum est super cor eorum. Quum autem conversus fuerit ad Dominum, auferetur velamen* (2 Cor. 3, 15).

que je dois suivre dans leur observation, mais j'adore également dans les uns et les autres la volonté de Dieu. Que Dieu m'envoie au travail ou à la prière, qu'il me demande une chose honorable ou vile, que sa loi me soit manifestée par tel moyen ou par tel autre, tout cela peut changer, mais je ne m'en inquiète point trop; je sais que lui il ne change pas¹ et c'est à lui et à sa volonté que je m'attache. Mon Dieu ! que nous nous trompons souvent, dit S^t François de Sales. Je vous le dis encore une fois, qu'il ne faut point regarder à la condition extérieure des actions, mais à l'intérieure, c'est-à-dire, si Dieu les veut ou ne les veut point.²

18° Mais je ne me trompe jamais plus sottement que lorsque je veux faire consister la piété dans certaines dévotions et pratiques particulières. Que vais-je chercher dans ces pratiques de mon choix ? Hélas ! ma volonté, mes goûts, mes caprices. J'ai beau y mettre toute la bonne volonté désirable, cette bonne volonté ne réussira jamais qu'à être une volonté fort mauvaise, puisqu'elle n'est pas conforme à celle de Dieu. Crie, crie sans cesse, dit le Seigneur à son prophète, fais retentir ta voix comme celle de la trompette, dis à mon peuple ses crimes, à la maison de Jacob ses péchés. Ils me cherchent d'un jour à l'autre, ils croient être justes et ne pas s'être écartés de mes lois, et ils me demandent de les justifier, ils veulent s'approcher de Dieu. Pourquoi avons-nous jeûné et n'avez-vous pas regardé notre

¹ Tu autem idem ipse es (Ps. 101, 28).

² Lettres, liv. 3, 3. Edit. Léonard.

jeûne ? Pourquoi avons-nous prosterné nos âmes dans l'humiliation et n'avez-vous pas voulu le voir ? Pourquoi ? parce que dans votre jeûne il y a votre volonté.¹

Les enfants de Dieu ne naissent ni du sang, ni de la volonté de la chair, ni de la volonté de l'homme mais de Dieu seul.² C'est comme s'il disait (ces paroles sont de S^t Jean de la Croix) : Le pouvoir de devenir enfants de Dieu et de se transformer en lui est donné seulement à ceux qui ne sont pas nés du sang, c'est-à-dire des dispositions naturelles, ni de la volonté de la chair, c'est-à-dire du caprice de la nature, ni même de la volonté de l'homme. Et ici par la volonté de l'homme on entend parler de toute manière humaine de juger et de comprendre selon la raison seule. A aucun de ceux-ci il n'est donné de devenir de vrais enfants de Dieu. Ce bonheur est réservé à ceux qui sont nés de Dieu.³ Ainsi toutes les pratiques, prières ou mortifications inspirées par les dispositions naturelles, par les caprices de la nature, par les goûts de la volonté humaine, ne sont pas dans la voie unique de la

¹ Clama, ne cesses ; quasi tuba exalta vocem tuam, et annuntia populo meo scelera eorum, et domui Jacob peccata eorum. Me etenim de die in diem quærent et scire vias meas volunt, quasi gens quæ justitiam fecerit et judicium Dei sui non dereliquerit, rogant me judicia justitiæ ; appropinquare Deo volunt. Quare jejunavimus et non aspexisti ? humiliavimus animas nostras et nescisti ? Ecce in die jejunii vestri invenitur voluntas vestra (Isai. 58, 1).

² Qui non ex sanguinibus, neque ex voluntate carnis, neque ex voluntate viri, sed ex Deo nati sunt (Joan., 1, 13).

³ Montée du Carmel, liv. 2, ch. 3.

vraie piété. La piété naît de Dieu seul et de sa volonté; elle voit, elle aime et elle suit la volonté de Dieu, et c'est par ce chemin qu'elle procure sa gloire.

CHAPITRE IV

Volonté de bon plaisir

1° « Nous autres, Théotime, comme petits enfants du Père céleste, nous pouvons aller avec lui en deux sortes. Car nous pouvons aller premièrement marchant des pas de notre propre vouloir, lequel nous conformons au sien, tenant toujours de la main de notre obéissance celle de son intention divine, et la suivant partout où elle nous conduit, qui est ce que Dieu requiert de nous par la signification de sa volonté.... Mais nous pouvons aussi aller avec N.S. en nous laissant simplement porter à son bon plaisir divin comme un petit enfant entre les bras de sa mère.¹ Car N. S. en notre pèlerinage et le long de cette misérable vie nous conduit en ces deux manières : ou il nous mène par la main en nous faisant marcher avec lui, ou il nous porte entre les bras de sa Providence. Il nous tient par la main, quand il nous fait marcher en l'exercice des vertus. Sa divine bonté nous veut bien conduire et nous tenir la main en notre voie, mais elle veut aussi que nous fassions nos petits pas, c'est-à-dire que nous fassions de notre côté ce que nous pouvons avec l'aide de sa grâce. Mais N. S. nous ayant menés par la main.... il nous porte par après entre ses bras, et fait des œuvres en nous auxquelles il semble que nous ne fassions rien.² »

¹ Traité de l'amour de Dieu, liv. 9, ch. 14.

² Sermon sur la Présentation.

Ainsi parle S^t François de Sales. En étudiant la volonté de Dieu signifiée, j'ai vu la manière dont Dieu « veut que je fasse mes petits pas ». Je vais maintenant dans l'étude de sa volonté de bon plaisir, voir comment « il me porte entre ses bras ».

2° Dieu a souci de chacun de nous.¹ Ne donne-t-on pas cinq moineaux pour deux oboles ? Et pourtant un seul de ces petits êtres n'est pas en oubli devant Dieu. Ne craignez rien ; ne valez-vous pas plus qu'une quantité de moineaux ?² Ce soin de Dieu c'est le soin de la poule pour ses poussins,³ du pasteur pour ses brebis,⁴ de la mère pour son enfant. Je vous porterai sur mon sein, je vous balancerai sur mes genoux. Comme une mère caresse ses enfants, ainsi je vous soignerai.⁵ Est-ce qu'une mère peut oublier son enfant, et négliger le fruit de ses entrailles ? Et quand elle le pourrait, moi je ne le pourrais pas envers vous !⁶

Cette volonté de Dieu, toujours occupée de ma sanctification,⁷ me suit dans tous les détails de la vie, pour me conduire au but suprême de ma création. Il y a tant à faire en mon âme que Dieu y travaille sans cesse. Ainsi ce n'est pas seulement moi qui, avec l'aide de la grâce, travaille à la gloire de Dieu ;

¹ Ipsi cura est de vobis (1 Pet., 5, 7).

² Nonne quinque passere veneunt dipondio ? et unus ex illis non est in oblivione coram Deo. Nolite timere ; multis passeribus meliores estis vos (Luc., 12, 6).

³ Math., 27, 37.

⁴ Joan., 10.

⁵ Ad ubera portabimini et super genua blandientur vobis. Quomodo si cui mater blandiatur, ita ego consolabor vos (Isai., 66, 12).

⁶ Numquid oblivisci potest mulier infantem suum, ut non misereatur filio uteri sui ? Et si illa oblita fuerit, ego tamen non obliviscar tui (Ibid., 49, 15).

⁷ Hæc est voluntas Dei sanctificatio vestra (1 Thess., 4, 3).

c'est encore et bien plus Dieu lui-même travaillant en moi pour sa gloire, et travaillant en moi sans moi et quelquefois malgré moi. Ce sont surtout ces opérations de Dieu qui réalisent la sainteté dans mon âme. Ce que je fais dans la piété active est peu de chose au rapport de ma sainteté. Ce n'est pas par là que je progresse véritablement. Là je fais mes petits pas ; bien petits en réalité, et qui m'avancent bien peu. Mon véritable avancement se fait quand Dieu me porte dans ses bras. C'est l'action de son bon plaisir, qui est le principal instrument de mon progrès intérieur. Là ce ne sont plus mes petits pas, ce sont les grands pas de Dieu. Il me porte beaucoup plus que je ne marche.

3° Une fresque magnifique avait été recouverte de gros plâtras. Un heureux accident fait un jour tomber les plâtras, et la peinture reparaît avec sa beauté. Mais que de taches laissées par mille petits restes de mortier ! Qui les ôtera ? Qui retouchera tous les petits détails, pour rendre au tableau la fraîcheur et le fini de sa beauté première ? Il y faut un artiste, et un artiste de la valeur du premier maître. Tout autre courrait risque, en y touchant, de causer au tableau des dommages irréparables.

Mon âme est l'image de Dieu : tableau magnifique où Dieu lui-même a peint sa ressemblance.¹ Par le péché originel d'abord, par le péché mortel ensuite, l'image de Dieu a été recouverte, sa ressemblance détruite. Une première fois le baptême, la pénitence

¹ *Faciamus hominem ad imaginem et similitudinem nostram* (Gen., 1, 26).

plus tard ont fait reparaître les traits de la divine ressemblance. Mais hélas ! que de détails souillés ! que de taches encore ! Qui les ôtera ? Celui-là seul qui a fait le tableau ; il est seul assez habile pour y toucher. Et il se réserve de le faire : personne ne touche à l'âme que Dieu. Celui qui l'a faite peut seul la refaire.¹

4° Mais comment s'exerce cette action de Dieu ? Comment se manifeste sur moi cette volonté spéciale de bon plaisir ? Comment ? Mais qu'ai-je besoin de le savoir ? C'est une curiosité malsaine de vouloir contrôler l'action de Dieu. Comme un grand artiste, Dieu aime à travailler dans le secret. Je ne désire tant connaître son travail qu'afin de m'y complaire. C'est toujours la satisfaction personnelle qui se recherche elle-même. Cette curiosité entrave grandement l'action de Dieu. Qu'importe que je connaisse ce qu'il fait ? Ne suffit-il pas que je le laisse faire ? Je ne dois pas vouloir chercher ce qui est au-dessus de moi, ni sonder ce qui dépasse mes forces. Que toutes les préoccupations de ma pensée se concentrent sur ce que Dieu recommande par sa volonté générale et qui constitue la piété active ; pour le surplus de ses œuvres en moi, je dois me garder de la curiosité. Il n'est point nécessaire en effet que je voie de mes yeux ce qui m'est caché. Il faut que je fuie cette multiplicité de désirs qui me portent à vouloir connaître des choses qui ne me sont pas né-

¹ Quem ipse creavit ut homo sit, eum ipse operatur ut justus sit (Aug. De Genesi ad litt., 8, 23).

cessaires, et cette curiosité qui voudrait sonder les œuvres de Dieu.¹

5° Mais encore si je veux connaître le mode général de cette action, je n'ai qu'à me rappeler la parole de l'Apôtre : Tout concourt au bien de ceux que la volonté de Dieu appelle à la sainteté.² Tout, voilà qui est parfaitement absolu ; tout, par conséquent tous les détails, tous les développements même les plus insignifiants en apparence de la vie physique, morale, intellectuelle et surnaturelle concourent à cette action. Et si je veux savoir jusqu'à quel point tout concourt au bien des élus, je n'ai qu'à rapprocher de ce texte de S^t Paul cet autre texte du Sauveur : Un cheveu ne tombera point de votre tête sans la permission de votre Père céleste.³ La chute d'un cheveu n'est certes pas un événement qui tienne une large place dans ma vie. Eh bien ! cet événement dont je ne me soucie nullement, Dieu s'en occupe : c'est jusque là que va son soin.

Dieu ne cesse jamais d'agir sur mon âme ; le souci qu'il en a est incessant, tout lui sert pour la purifier. Et avec quelle merveilleuse délicatesse il procède ! Tout est si tempéré, si infiniment mesuré dans son action ! Il touche toujours au point, au moment et de la manière les plus propices. Si j'ac-

¹ *Altiora te ne quæsieris et fortiora te ne scrutatus fueris; sed quæ præcepit tibi Deus illa cogita, et in pluribus operibus ejus ne fueris curiosus. Non est enim tibi necessarium ea quæ abscondita sunt videre oculis tuis. In supervacuis rebus noli scrutari multipliciter et in pluribus operibus ejus non eris curiosus (Eccli., 3, 22-24).*

² *Omnia cooperantur in bonum iis qui secundum propositum vocati sunt sancti (Rom., 8, 28).*

³ *Capillus de capite vestro non peribit (Luc., 21, 18).*

cepte son action, il avance rapidement et multiplie ses touches ; si je le rebute, il se retire doucement, attend, patiente, et revient à un autre moment et par un autre procédé. Il use parfois de douceur, parfois de rigueur.

Il sait se conformer à tous les états d'âme, utiliser tous les moyens, choisir tous les moments, prendre toutes les voies. Oh ! que de merveilles à contempler, quand Dieu, au grand jour de l'éternité, me découvrira les secrets ressorts de son action sur mon âme !... Qu'il sera beau, infiniment beau, éternellement beau, de contempler dans le détail comment *tout*... a concouru au bien de ma sainteté !... Ce sera un des ravissements du ciel, un des sujets de la louange éternelle.

Ici-bas Dieu manifeste très peu et comme à regret les secrets de son action. Mes yeux trop grossiers ne voient que la surface, le miroitement extérieur des mouvements humains. Mais le ressort divin qui meut et qui conduit, mais l'action divine qui dispose et dirige tout à la sanctification des élus, toutes ces profondeurs mystérieuses où Dieu cache à nos regards les mouvements de sa sagesse, qu'en connaissons-nous ? Je ne vois guère que les apparences extérieures qui me trompent, qui me semblent incohérentes, parce que je n'en connais ni la source ni le but. Oh ! quelle extase, quand me seront révélés dans le plein jour de Dieu tous les détails, toute la vérité, toute la splendeur de cette parole : Tout, tout concourt au bien de ceux que la volonté de Dieu a appelés à la sainteté !...

CHAPITRE V

Piété passive.

1° Pour concourir à cette volonté de Dieu, qu'ai-je à faire? Rien : car ce n'est pas l'action qui est requise ici. Je n'ai plus à faire mes petits pas, je n'ai qu'à me laisser porter dans les bras de Dieu. Laissez la voie ouverte à Dieu, confiez-vous en lui, et Lui, il fera .¹ Lui, lui-même, lui tout seul, lui en personne, IPSE ; IL FERA. Ce verbe me frappe, il est absolu, sans régime qui le détermine. Dieu fera : quoi? Il fera : il ne fera pas ceci ou cela, il fera, c'est-à-dire qu'il se réserve à lui seul toute l'action, il s'en réserve le mode, la durée et tout.

Et moi? Je n'ai qu'à lui tenir la voie ouverte, à lui laisser libre entrée et libre action en mon âme. Lui tenir la voie ouverte, qu'est-ce? C'est, d'un côté, accomplir ce qu'il me demande par sa volonté signifiée, lui donner cette part d'action qu'il attend de moi, faire avec lui ces petits pas qui constituent la piété active. Le résultat principal de cette action personnelle c'est d'ouvrir mon âme à l'action de Dieu, d'ouvrir en moi la voie au Seigneur. Mais l'ouverture principale et première se fait par l'acceptation de ce qu'il opère en moi par l'action de son bon plaisir.

2° Accepter le bon plaisir divin, me soumettre à tout ce qu'il fait en moi et pour moi, c'est par là

¹ Revela Domino viam tuam, et spera in eo, et ipse faciet (Ps. 36, 5).

surtout que j'ouvre la voie à Dieu, par là que je laisse libre entrée à son action, libre carrière à ses opérations. Mon rôle ici est donc passif, il se borne à accepter, à laisser faire, à me laisser porter et conduire, à adorer et remercier. Dieu me porte entre ses bras et je m'y endors en toute confiance. Laisser la voie bien libre à Dieu, accepter toute son action, ne lui rien refuser, c'est ce que j'appelle la piété passive. La disposition unique, essentielle, c'est la soumission : soumission amoureuse, sans réserve, sans inquiétude, sans curiosité, sans murmures à toute l'action de Dieu, à toute sa volonté, à tout son bon plaisir.

Mais comment se fait cette acceptation ? en quoi consiste cette soumission ? Dieu agit sans cesse en moi : faut-il que sans cesse je fasse des actes d'acceptation ? Nullement. D'abord ce serait chose fort impossible, car si je voulais répondre positivement par un acte de soumission à chaque détail de l'action du bon plaisir divin, chacune de mes respirations n'y suffirait pas. Il ne faut pas sous le nom d'acceptation faire revenir tout ce remuement humain qui est le grand obstacle à l'action de Dieu. Dieu aime le calme, ¹ le lieu de son action c'est la paix. ² Ce que son action demande de moi c'est le repos. L'enfant qui est porté sur les bras de sa mère a-t-il quelque besoin de se remuer pour demeurer dans les bras qui le portent ? La grande maladie de l'homme c'est l'agitation ; ce qu'il sait le moins faire c'est de

¹ Non in commotione Dominus (3 Reg., 19, 11).

² Et factus est in pace locus ejus (Ps. 75, 3).

se tenir tranquille entre les mains de Dieu. Même quand on me demande le repos, je cherche ce qu'il faut faire pour rester en repos, et je me prends à faire des efforts pour rester en repos. Le seul moyen bien connu de se reposer c'est de ne rien faire. C'est précisément ce qui est requis ici. Il faut, disent les auteurs mystiques, s'endormir dans le bon plaisir divin. Je m'endormirai, je me reposerai dans une paix inaltérable, parce que vous, mon Dieu, vous m'avez établi dans une confiance inébranlable.¹

3° C'est donc une disposition générale unique, un état d'âme dans lequel il faut me constituer ou plutôt dans lequel il faut me laisser établir par Dieu lui-même, puisque, suivant l'expression du Psalmiste, je ne m'endors et ne me repose que par la vertu de la confiance dans laquelle Dieu m'a établi. Si vous ne devenez petit enfant, vous n'entrerez pas au royaume des cieux.² Mon Dieu ! qu'il est donc difficile à l'amour-propre de redevenir petit enfant ! Si je suis encore si peu entré dans le royaume des cieux, n'est-ce pas parce que, sans cesse égaré dans mon action et mon agitation, je n'ai pas su me faire petit enfant dans les bras de Dieu ?

Voici comment S^t François de Sales parle du suprême degré de cette indifférence et abandon au bon plaisir de Dieu : Il me semble que l'âme qui est en cette indifférence, et qui ne veut rien, ains laisse vouloir à Dieu ce qu'il lui plaira, doit être dite avoir

¹ In pace in idipsum dormiam et requiescam, quoniam tu, Domine, singulariter in spe constituisti me (Ps. 4, 10).

² Nisi efficiamini sicut parvuli, non intrabitis in regnum cœlorum (Math., 18, 3).

sa volonté en une simple et générale attente ; d'autant qu'attendre ce n'est pas faire ou agir, ains demeurer exposé à quelque événement. Et si vous y prenez garde, l'attente de l'âme est vraiment volontaire, et toutefois ce n'est pas une action, mais une simple disposition à recevoir ce qui arrivera ; et lorsque les événements sont arrivés et reçus, l'attente se convertit en consentement ou acquiescement ; mais avant la venue d'iceux, en vérité l'âme est en une simple attente, indifférente à tout ce qu'il plaira à la volonté divine d'ordonner. ¹

4° Tel est le degré de calme auquel il faut arriver dans l'acceptation du bon plaisir divin. Evidemment on ne saurait atteindre d'un seul bond à cette perfection. C'est une œuvre de longue haleine, d'autant plus longue que j'ai à revenir de plus loin. Je me suis égaré dans les voies de ma volonté propre, de mon agitation, je n'ai pas su écouter la voix de Dieu et lui prêter mon attention, et il m'a laissé aller aux désirs de mon cœur et courir les voies que j'inventais. ² C'est de là que j'ai à revenir. Mon âme est remplie de trouble et d'agitation : comment se fera le calme ? Par degrés. La piété commence petitement et lentement avec la fuite du péché mortel pour s'élever par degrés jusqu'à la consommation. Puisque la volonté de Dieu est la voie qui conduit à la piété, il est bien clair que la voie est en rapport avec le but. S'il y a des degrés dans l'arrivée au but, c'est

¹ Théotîme, liv. 9, ch. 15.

² Et non audivit populus meus vocem meam, et Israel non intendit mihi. Et dimisi eos secundum desideria cordis eorum, ibunt in adinventionibus suis (Ps. 80, 12 et 13).

qu'il y en a sur la voie. Donc au début, je saurai très imparfaitement accepter l'action de Dieu : mes passions, mes habitudes de recherche personnelle, mon incurable illusion de vouloir agir par moi-même, me jetteront souvent hors des bras de Dieu. Que faire ? De temps en temps un acte d'acceptation pour remettre dans l'âme un peu de calme et d'abandon. Ces actes d'abord rares et imparfaits se multiplieront et se perfectionneront peu à peu, et la disposition générale de tout accepter de la main de Dieu s'étendra et s'affermira.

J'ai donc à faire un acte d'acceptation pour me remettre dans la soumission quand j'en suis sorti ; j'ai de même à en faire un, quand je suis exposé à en sortir. Dieu travaille habituellement en moi, sans me demander autre chose que mon consentement purement passif. Mais son action parfois devient plus pressante : certains coups, frappés sur mon âme encore peu affermie dans la piété passive, courent risque d'être méconnus, détournés, amortis pour ainsi dire par ma résistance, ou bien tournés au profit de ma satisfaction au détriment de la gloire de Dieu.

5° Il est donc nécessaire parfois de connaître quelque chose de cette volonté de Dieu sur moi, afin tout au moins d'apprendre à ne pas la méconnaître. Quand cela est nécessaire, Dieu me la fait connaître. Il sait parler, et quand il parle, il sait se faire comprendre. L'âme simplement désireuse de se maintenir dans la soumission à sa divine volonté, sait fort bien quand Dieu parle, elle sait fort bien quand

elle lui refuse quelque chose. Qu'il parle par des attraits ou des remords, par des événements ou des impressions, par la voix des supérieurs ou celle des souffrances, sa parole est toujours assez claire pour être saisie par l'âme docile aux enseignements de Dieu. ¹ Dieu agit toujours, et son action ne demande que soumission : il parle moins souvent, et quand il parle, il suffit pour l'entendre de l'attention que produit dans toute âme le désir de son avancement et de la soumission à Dieu.

Du reste, afin d'ôter tout sujet d'inquiétude et d'illusion, Dieu a établi des interprètes officiels de sa parole. Le directeur spirituel a mission pour reconnaître et expliquer les appels de Dieu. Si je n'en veux méconnaître aucun, je n'ai qu'à surveiller avec un soin paisible mon intérieur, et à rendre compte à mon directeur ; la parole me viendra de lui. Quand N. S. terrassa Saul sur la voie de Damas pour en faire S^t Paul, c'était un signe extraordinaire de sa volonté spéciale sur lui. Le loup ravisseur ² terrassé le comprit. Seigneur, que voulez-vous que je fasse ? Va trouver Ananie : il te dira ce que tu dois faire. ³ Dieu ne lui explique pas lui-même sa volonté, et il le renvoie à l'homme qui a mission pour l'expliquer.

6° Dieu se sert donc de tout pour conduire les âmes à la sainteté, sa volonté opère de toutes façons. La disposition essentielle de l'âme qui désire la sainteté, c'est de s'abandonner absolument, de se

¹ Et erunt omnes docibiles Dei (Joan., 6, 45).

² Benjamin lupus rapax (Genes., 49, 27).

³ Domine, quid me vis facere ? Et Dominus ad eum : surge et ingredere civitatem et ibi dicetur tibi quid te oporteat facere (Act., 9, 6).

jeter dans la volonté de Dieu tête baissée et yeux fermés comme on se jette à l'eau. Toutefois il est deux modes de l'action de Dieu qu'il est bon de connaître spécialement, afin que la soumission évite les écueils où les tendances viciées de la nature me feraient facilement sombrer. Ces deux modes d'action, ces deux manifestations de la volonté spéciale de Dieu, sont la consolation et la souffrance. A vrai dire, les modes particuliers des opérations de Dieu peuvent presque tous rentrer dans l'une ou l'autre de ces catégories.

Toutes deux sont difficiles à bien accepter. Je ne dis pas à accepter : car la consolation s'accepte aisément ; mais de la bien accepter, ce n'est pas chose si aisée. A tout bien prendre, je ne sais pas si l'acceptation très pure de la consolation, n'est pas plus difficile que celle de la souffrance. Il n'est point facile, quand Dieu m'envoie une consolation, de voir avant tout la main de Dieu qui la donne et d'aimer surtout son action et le fruit spirituel qu'il veut produire par le moyen de la consolation. Mon premier mouvement c'est de m'arrêter à la consolation de m'y complaire, de n'aimer que la joie que j'en ressens. Ce dont je suis reconnaissant à Dieu, c'est le plaisir qu'il m'envoie et je ne songe point à le remercier de son action à lui, et du fruit spirituel qu'il veut produire. Ainsi la consolation devient pour moi le but, elle cesse d'être le moyen. C'est encore le désordre, le renversement si connu.

7° Si je veux éviter ce désordre, je dois m'habituer à ne pas désirer la consolation, sachant qu'elle

n'est pas Dieu, mais simplement un instrument de Dieu, à ne jamais rien faire pour la chercher directement, à en supporter généreusement la privation, à la recevoir avec simplicité, à en jouir sans agitation, à la voir finir sans regret, tenant toujours mes yeux uniquement fixés sur l'unique nécessaire, la gloire de Dieu, à laquelle toute consolation doit aboutir.

S^t Jean de la Croix va plus loin. Sans relâche il travaille à persuader à l'âme que les consolations ne sont pas Dieu, mais un instrument entre les mains de Dieu pour produire en moi les ascensions mystérieuses vers la gloire de Dieu. Plus l'instrument passe vite, plus l'effet spirituel demeure seul, pur et complet. Aussi conseille-t-il de renoncer à la consolation, de la rejeter et renvoyer, même quand on est absolument sûr qu'elle vient de Dieu. De la sorte, dit-il, on ne court jamais le risque de s'attacher à la consolation plutôt qu'à Dieu, ni d'être trompés par les fausses consolations du démon. ¹ Refuser la consolation suppose plus d'énergie et de mortification, et conduit sans doute à des progrès plus rapides, l'accepter en toute simplicité demande plus d'humilité, parce qu'il n'y a que l'humilité qui sache bien éviter les illusions de la recherche personnelle dans la consolation.

8° Mais entre tous les modes par lesquels Dieu agit en mon âme, le plus ordinaire, le plus fréquent c'est la souffrance. Souffrance sous toutes ses formes, souffrance intérieure et extérieure, souffrance

¹ Montée du Carmel, passim.

de l'esprit, du cœur et des sens. C'est son mode d'action le plus puissant et le plus fécond. Mieux encore, c'est son témoignage d'amour le plus divin. Dieu ne m'aime jamais tant que lorsqu'il m'envoie une souffrance. Et il est aisé de m'en convaincre. Entre amis, la preuve d'amitié la plus consommée, le haut point de l'amitié, n'est-ce pas de rendre à son ami par amitié un service qui lui sera douloureux mais nécessaire ? Faire plaisir, le plus sot en est capable. Mais dire une vérité pénible, annoncer une nouvelle écrasante, demander un sacrifice déchirant, faire cela en ami et parce que l'amitié nous en donne non seulement le droit mais la force, c'est le dernier mot de l'amitié ! Eh bien ! c'est par amour que Dieu se résigne à me faire souffrir ; son amour l'y pousse, son amour l'y contraint. C'est jusque-là qu'il m'aime !... Mon Dieu ! que je comprends mal votre amour !...

Souvent je maugrée contre la souffrance, et en maugréant je repousse Dieu et son amour. Terrible habitude de voir tout par les sens, d'apprécier tout à la mesure de ma satisfaction. J'en arrive à méconnaître l'amour de Dieu !... à le rebuter, à l'insulter même, car le murmure est une insulte à l'amour !... Oh ! que d'efforts de cet amour j'ai rendus stériles jusqu'ici !... Que de fois j'ai repoussé Dieu, au moment où son amour venait à moi sous son expression la plus divine !... Mon Dieu ! si je vous avais compris !... Vous comprendrai-je mieux désormais ?...

9° De quelque façon qu'elle arrive, toute souffrance vient de Dieu. Venant de Dieu, elle a une

mission à remplir dans mon âme, elle vient la purifier, la dégager, l'élever. C'est l'envoyé de Dieu, je dois l'accueillir et lui laisser accomplir son œuvre. Accepter, c'est tout mon devoir. Il ne faut jamais la demander. A moins d'une inspiration particulière de l'Esprit de Dieu, qui n'est que rarement donnée avant le cinquième degré de la piété, c'est toujours une présomption et par conséquent un danger de demander des épreuves. Ne rien demander, ne rien refuser ; maxime favorite de S^t François de Sales, qui est la formule vraie de la perfection. Il y a d'ailleurs à parcourir un chemin fort long pour arriver jusqu'à l'acceptation totale, amoureuse, reconnaissante, de tout ce que Dieu envoie, sans jamais rien refuser. Ne suis-je pas sans cesse occupé à éloigner toutes les souffrances que je puis ? N'est-ce pas le souci principal de ma vie ? Sans cesse je fuis la douleur ; que de moyens employés, que de précautions prises chaque jour ! Nulle part je ne me montre si habile et si pressé. Je ne dis point qu'il soit mal de chercher à éviter les souffrances qu'il est possible de s'épargner. Employer pour cela les moyens que Dieu a établis à cet effet, peut même être un acte de vertu. Mais enfin si j'ai quelque désir de souffrir, j'en ai des occasions par milliers sans rien demander à Dieu. Quand je me rappelle S^t François de Sales ne faisant jamais de feu, afin de sentir le froid tel que Dieu le lui envoyait, ou bien laissant les mouches ensanglanter son front chauve sans les chasser, S^t Benoit Labre gardant sa vermine, etc., je comprends quel champ in-

fini est ouvert à l'acceptation pure et simple des souffrances de chaque jour.

10° Mais comment faut-il accepter la souffrance ? Je le dis tout de suite : avec reconnaissance, avec reconnaissance, dis-je : non pas avec joie ; la joie souvent ne dépend pas de moi, Dieu me la donne comme récompense ; mais la reconnaissance dépend toujours de moi. Au premier abord et pour une âme qui n'y est pas habituée, il peut paraître difficile d'arriver jusqu'à la reconnaissance sous les étreintes de la douleur. En réalité je crois qu'il est plus facile de dire un merci résolu que de gémir en patientant. Pour cela il faut un élan de générosité. Je dis un élan, parce que cela ne se fait bien que par un bond du cœur. Quand la souffrance est là, je me décide à un acte très court, très généreux : Mon Dieu, merci ! Et c'est tout. Point n'est besoin d'insister sur cet acte, de le répéter fiévreusement, comme pour établir violemment dans l'âme tout de suite et d'une manière permanente un sentiment de reconnaissance. Non, je n'ai qu'à me contenter de cet acte, de ce merci rapidement et vivement prononcé. Quand vous me faites un cadeau, je vous dis un simple cordial merci, et ce merci suffit à ma reconnaissance et à votre générosité. C'est ainsi que je dois en agir avec Dieu, quand il daigne me faire son grand cadeau, la douleur. Mon Dieu, merci ! Qu'il est éloquent ce merci !... Il dit à Dieu que je comprends son amour. Un mot entre amis dit tant de choses !...

11° Et dans mon âme quels effets ! Il me semble

qu'en jaillissant, ce merci a fait dans les profondeurs une ouverture. Mais cela se passe dans des profondeurs telles que jamais auparavant je n'aurais cru à une telle immensité dans mon âme. Les sens ici n'ont plus aucune part. Donc dans ces profondeurs auparavant inconnues pour moi, (c'est ce merci qui me les révèle), je sens par une fissure mystérieuse, (on dirait que ce merci est un coup de lancette, qui a ouvert la fissure), je sens jaillir une source jusqu'alors aussi inconnue, une source qui, parfois d'un seul jet, parfois lentement, remplit les plus intimes profondeurs. L'âme est inondée d'une eau savoureuse, d'une joie si douce, si calme, si pénétrante, que nulle autre joie venant du dehors ne peut lui être comparée. Quiconque boit de cette eau des joies extérieures aura encore soif. Au contraire qui boira de l'eau profonde n'aura jamais soif. Mais l'eau que je lui donnerai deviendra en lui une fontaine d'eau jaillissante jusqu'à la vie éternelle.¹ Et c'est ce merci qui la fait jaillir!... Celui qui croira, ce sont des fleuves d'eau vive qui jailliront de son sein.² Non, rien n'est comparable à cela, et quand on l'a goûté, on commence à comprendre l'enivrement des saints dans la soufrance.³ En eux c'étaient des torrents de cette eau vive ; ils buvaient au torrent, c'est pourquoi ils étaient si

¹ Omnis qui bibit ex aqua hac sitiet iterum ; qui autem hiberit ex aqua quam ego dabo ei non sitiet in æternum ; sed aqua quam ego dabo ei, fiet in eo fons aquæ salientis in vitam æternam (Joann., 4, 13).

² Qui credit in me, sicut dicit Scriptura, flumina de ventre ejus fluent aquæ vivæ (Id., 7, 38).

³ Superabundo gaudio in omni tribulatione nostra (2 Cor., 7, 4).

triomphants. ¹ Sans doute le premier merci ne fera pas bondir ce fleuve de joie, ² mais ce qui au début n'est qu'un imperceptible filet ne tarde pas à devenir ruisseau, torrent et fleuve. Vous tous qui avec soif, venez aux eaux ! ³

12° Un autre résultat de ce merci, c'est de rendre l'âme invulnérable à la douleur ainsi acceptée. Le corps continuera à souffrir, si la douleur est corporelle, mais l'âme ne souffre pas, elle jouit : l'eau qui l'inonde a chassé toute douleur. L'âme a recouvré comme une partie du don primitif de l'impassibilité. Et si la douleur était purement intérieure, telle qu'un affront, une calomnie, une humiliation, etc., le sentiment de la souffrance est comme supprimé. S'il reste une amertume, cette amertume est agréable parce que c'est elle qui porte la joie.

Le merci est comme le bois que Dieu montra à Moïse et qui, jeté dans les eaux amères, les changea en douceur. ⁴ Voici que je suis en paix dans mon amertume la plus amère ⁵ ; toute amertume m'est douceur, dès l'instant qu'elle m'ouvre la fontaine scellée dont les eaux font germer en moi comme un paradis de délices. ⁶ Il se fait ainsi je ne sais quel merveilleux mélange d'amertume et de douceur, de joie et de souffrance, où l'amertume donne naissance à la douceur, et la douceur se conserve dans

¹ De torrente in via bibet, propterea exaltabit caput (Ps. 109, 7).

² Fluminis impetus lætificat civitatem Dei (Ps. 45, 5).

³ Omnes sitientes venite ad aquas (Isai., 55, 1).

⁴ At ille clamavit ad Dominum, qui ostendit ei lignum, quod cum misisset in aquas, versæ sunt in dulcedinem (Exod., 15, 25).

⁵ Ecce in pace amaritudo mea amarissima (Isai., 38, 17).

⁶ Fons signatus, emissiones tuæ paradus (Cantic. 4).

l'amertume. Cette joie est la seule vraie, car toute joie qui ne naît pas et n'est pas conservée dans l'amertume, se corrompt et corrompt vite. Mais celle-ci est forte et vivifiante, elle porte la vie jusqu'à la moëlle de mes os;¹ jamais elle ne se corrompt, jamais elle ne corrompt : c'est la force et c'est la vie de mon âme. De la sorte, ma douleur devient ma joie, et ainsi l'acceptation reconnaissante de la souffrance devient le véritable moyen de ne pas souffrir. Jouir de la souffrance, c'est le grand secret des saints, c'est la fontaine scellée dans le jardin fermé.

13° Rien peut-être n'est aussi puissant que ce merci pour l'avancement spirituel de mon âme; rien ne porte la vie avec tant d'abondance et d'impétuosité jusque dans les dernières profondeurs. C'est que rien n'ouvre si pleinement la voie à Dieu. Cette seule pratique suffirait à sanctifier mon âme en peu de temps; elle serait en moi la garantie de toutes les vertus, et la condition de leur progrès. Oh ! si je savais !.... Mais le démon est si habile à soulever et à révolter ma sensibilité !.... Il sait si bien exagérer les réclamations de la nature !.... Il arrive ainsi à tarir du même coup la source de mes joies les plus profondes et les plus pures, de mes progrès les plus rapides et de mes mérites les plus précieux. Cruel brigand ! sous prétexte de m'épargner les peines de la route, il me dépouille, me roue de coups et me laisse à moitié mort sur le chemin.² C'est tout ce

¹ Gaudebit cor vestrum et ossa vestra quasi herba germinabunt (Is., 66, 14).

² Incidit in latrones, qui etiam despoliaverunt eum, et plagis impositis, abierunt semivivo relicto (Luc., 10, 30).

que je gagne à vouloir fuir la souffrance. Oh ! les trésors d'un bon merci !...

14° Une autre pratique très utile pour bien accepter la souffrance, car la souffrance étant le mode d'action de Dieu le plus fréquent et le plus puissant, il est bon de la considérer de plus près, une autre pratique très utile, c'est d'envisager le côté le plus fâcheux et de l'accepter d'avance. Je m'en tiens, dit M. de Maistre, à mon éternelle maxime de supposer toujours le mal et de me laisser toujours étonner par le bien.¹ Quand je suis menacé de quelque épreuve, je laisse mon imagination se monter, ma sensibilité s'exaspérer dans la crainte, et je me reporte instinctivement à espérer l'issue la plus favorable. Je me laisse ainsi aller aux calculs de ma satisfaction, sans songer à me reposer dans la volonté de Dieu, qui devrait être ma seule règle. Quand mon imagination est ainsi surexcitée et ma sensibilité irritée, si le mal que je redoutais m'arrive, j'en souffre cent fois plus, puisque j'ai pris soin de le centupler par les craintes auxquelles je me suis laissé emporter. Si je savais me reposer dans la volonté de Dieu, l'épreuve me trouverait calme et fort. Or le vrai moyen de me reposer dans la volonté de Dieu, sans que rien puisse troubler mon repos, c'est cette pratique d'accepter d'avance tout ce qui peut être le plus fâcheux, s'il plaît à Dieu de me l'envoyer. Quand en face d'une épreuve, j'ai courageusement mesuré de l'œil le côté le plus noir, quand, sondant mon cœur, j'en arrive à sentir qu'il

¹ Lettre à M^{lle} Constance, 6 sept. 1817.

est prêt à tout avec la grâce de Dieu, quand mon sacrifice est bien fait, pleinement fait, avec toute la largeur que Dieu voudra mettre à son action, quand je constate en moi l'énergique résolution de prendre le calice des mains de Dieu et de le boire en entier, jusqu'à la lie, sans hésitation ni réserve, si surtout je m'affermis dans cette vue du calice jusqu'à ne m'en plus trémousser, alors, vive Dieu ! rien ne me peut plus rien. C'est alors que je sens que l'amour est aussi fort que la mort, et le zèle aussi inflexible que l'enfer.¹ Ni la crainte, ni l'inquiétude, ni le trouble n'ont de prise sur moi. Je suis dans une égalité d'âme et une sérénité de cœur imperturbables.

Un étudiant, jeune homme de quinze ans, à qui les compagnons, mauvais plaisants, avaient fait la niche d'introduire de l'aloës dans sa bouche durant son sommeil, en conçut une telle horreur et une telle fureur qu'il jura de s'en venger. Ne trouvant aucune autre vengeance digne de lui, il achète de l'aloës, et se condamne huit jours durant à en mâcher constamment, jusqu'à ce qu'il n'en sentit plus le goût. Venez maintenant, leur dit-il, ce goût ne me fait plus rien.

Oh ! si je savais mâcher mon aloës !.... c'est-à-dire, envisager une peine jusqu'à ce que le goût ne n'en fasse plus rien !.... C'est le plus rude et le plus doux des remèdes. L'âme qui a mâché son aloës qui a prévu une souffrance, jusqu'à n'en plus sentir le goût, cette âme est prête à tout, dégagée de tout, in-

¹ Fortis est ut mors dilectio, dura sicut infernus æmulatio (Cantic., 8,6).

sensible à tout. Je crois que nul ne sait bien ce que c'est que la paix, tant qu'il n'a pas passé par là. Nul ne sait à ce point quelle force donne à l'âme le repos dans la volonté de Dieu.

15° Cela les saints l'ont pratiqué ; S^t Jean de la Croix le recommande. Cette pratique sans doute suppose dans l'âme une véritable énergie ; mais elle n'est cependant qu'une conclusion logique du principe médité dans toute cette seconde partie : La règle de ma conduite c'est la volonté de Dieu et non mes goûts. Du reste il ne faut point la confondre avec une autre pratique justement blâmée par les auteurs spirituels, et qui consiste à se représenter des maux imaginaires, à se les exagérer, à se demander si on pourrait les supporter, afin de se rendre compte si vraiment on aime Dieu plus que toutes choses. Cela ce sont de dangereuses rêveries de l'imagination. Ici, rien de semblable. Il faut commencer par faire taire l'imagination et la sensibilité, faire appel à la froide raison et à la volonté énergique. Plus de suppositions imaginaires ; c'est une situation actuelle qu'il faut mesurer d'un regard sec, une issue probable qu'il faut accepter d'une volonté calme. C'est la volonté de Dieu qu'il faut étreindre des deux bras de mon intelligence et de ma volonté, sans que rien puisse m'en séparer. Qui donc, s'écrie S^t Paul, qui donc me séparera de l'amour de J.-C. ? sera-ce la tribulation, l'angoisse, la faim, le dénûment, les dangers, les persécutions, ou le glaive ? Selon qu'il est écrit : A cause de vous nous sommes mis à mort tout le jour, et regardés comme brebis de boucherie.

Mais de tout cela nous triomphons pour celui qui nous a aimés. Car je suis sûr qu'il n'y a ni vie, ni mort, ni anges, ni puissances, ni principautés, ni présent, ni avenir, ni force, ni hauteur, ni profondeur, ni aucune créature quelconque qui puisse me séparer de l'amour de mon Dieu.¹ Je suis certain, dit S^t Paul. Comme il avait mesuré toutes ces choses d'un œil froid!... Comme il est calme et assuré de son triomphe!... Il est vrai que le grand Apôtre pouvait parler d'expérience: il avait traversé tous ces obstacles. O mon Dieu! donnez-moi la sagesse de l'imiter.

16° En résumé, la piété passive consiste exclusivement dans la soumission à tout ce qui est du bon plaisir de Dieu. C'est par là surtout que se forme en moi la piété; c'est par là principalement que j'arrive à voir, à aimer, à rechercher Dieu en toutes choses, puisque en toutes choses il y a sa volonté. Si donc j'ai à cœur mon avancement, mon attention doit se porter principalement sur cette habitude de soumission pratique à la volonté du bon plaisir divin en tout. Mes yeux sont sans cesse élevés vers Dieu, dit le Psalmiste.² Très bien, dit S^t Augustin; mais si vos yeux sont ainsi toujours

¹ Quis ergo nos separabit a caritate Christi? tribulatio? an angustiae? an fames? an meditas? an persecutis? an gladius? Sicut scriptum est: Quia propter te mortificamur lota die, aestimati sumus sicut oves occisionis. Sed in his omnibus superamus propter eum qui dilexit nos. Certus sum enim quia neque mors, neque vita, neque angeli, neque principatus, neque potestates, neque instantia, neque futura, neque fortitudo, neque altitudo, neque profundum, neque creatura alia poterit nos separare a caritate Dei (Rom., 8, 35).

² Oculi mei semper ad Dominum, quoniam ipse evellet de laqueo pedes meos (Ps. 24, 15).

élevés en haut du côté de Dieu, que faites-vous de vos pieds, puisque vous ne regardez plus devant vous? — Mes pieds, dit le prophète, Dieu lui-même se charge de leur faire éviter tous les pièges.¹ Moi, je n'ai qu'à fixer les yeux sur Dieu et sur sa volonté; la marche et l'avancement, Dieu s'en charge. O mon Dieu! quand aurai-je cette plénitude et cette perfection de conformité à toute votre volonté?² Quand saurai-je comme un petit enfant me laisser porter entre les bras du bon plaisir divin, ne m'amusant point à souhaiter et vouloir les choses, mais les laissant vouloir et faire à Dieu pour moi, ainsi qu'il lui plaira, jetant en lui toute ma sollicitude, d'autant qu'il a soin de moi, ainsi que dit le saint apôtre.³ Et notez qu'il dit : Toute notre sollicitude, autant celle que nous avons de recevoir les événements, comme celle de vouloir ou de ne vouloir pas..... Non, Seigneur, je ne veux aucun événement, car je vous les laisse vouloir pour moi tout à votre gré; mais au lieu de vouloir les événements, je vous bénirai de quoi vous les aurez voulu. O Théotime, que cette occupation de notre volonté est excellente, quand elle quitte le soin de vouloir et de choisir les effets du bon plaisir divin, pour louer et remercier ce bon plaisir de tels effets!⁴

¹ Et quasi diceretur illi : Quid agis de pedibus tuis eum ante te non attendis? Quoniam ipse evellet, inquit, de laqueo pedes meos (Aug. Enarrat. in Psal. 31, 21).

² Ut sitis pleni et perfecti in omni voluntate Dei (Colos., 4, 12).

³ Omnem sollicitudinem vestram projicientes in eum, quoniam ipsi cura est de vobis (1 Petr. 5, 7).

⁴ St. Franç. de Sales. Théotime, liv. 9, ch. 14).

CHAPITRE IV

Concours des deux volontés.

1° Dieu a son action et il me demande la mienne. L'action de Dieu est la principale, la mienne est secondaire. Toutes deux concourent à la même œuvre ; mais comment, dans quelle proportion, dans quel ordre s'unissent-elles ? Le résultat commun de ces deux actions, c'est la formation en moi de cette disposition unique qui est la piété. Il m'importe souverainement en pratique de savoir comment mon action doit s'unir à celle de Dieu, à quel moment et dans quelle mesure je dois agir, quand et dans quelle étendue je dois laisser agir Dieu. Faute de savoir cela, je cours risque de gêner l'action de Dieu, de lui substituer la mienne, ou en ne lui donnant pas la mienne dans la mesure voulue par lui, d'entraver la sienne. Si mon action ne s'accorde pas avec celle de Dieu, le travail de la piété en souffre nécessairement ; car là où deux actions concourent à un même effort, elles n'ont d'effet utile que dans la mesure de leur accord. Donc comment la piété active s'unit-elle à la piété passive ? dans quels rapports sont-elles ? quelle est leur connexion, quel est leur enchaînement ?

2° Quand on veut pénétrer quelque peu les mystères de la vie intérieure, il faut toujours en revenir à S^t Paul, le grand théologien redescendu du troisième ciel. Quoiqu'il se déclare incapable d'en révéler les secrets, chacune de ses paroles néan-

moins semble résonner comme un écho des profondeurs éternelles. C'est Dieu, dit-il, qui par sa volonté de bon plaisir opère en nous et le vouloir et le faire.¹ C'est Dieu qui opère. Ces paroles de l'apôtre ont une profondeur de sens infinie. Il ne dit pas : C'est Dieu qui nous donne les moyens de vouloir et de faire. Il dit : C'est Dieu qui opère. S^t Paul ne considère pas simplement ici la grâce, qui est le moyen mis à ma disposition par Dieu et le résultat de l'opération de Dieu. Ce moyen je le considérerai plus tard ; je ne suis pas encore aux moyens, j'en suis à la voie. Avec S^t Paul je considère ici l'opération même de Dieu dans sa source essentielle qui est la volonté de bon plaisir. Car, dit S^t Paul, Dieu opère par sa volonté de bon plaisir. S^t Thomas remarque que la volonté se manifeste généralement par cinq signes : la défense, la permission, le conseil, le commandement et l'action. L'action, dit-il, concorde toujours avec la volonté de bon plaisir.² Dieu opère et il opère par sa volonté de bon plaisir. Il s'agit donc bien ici de l'action de Dieu et de sa volonté spéciale sur moi.

Il opère en nous ; c'est donc une opération personnelle à chacun, une action exercée spécialement en chacun.

Cette volonté de bon plaisir qui agit en nous, qu'opère-t-elle ? Deux choses, dit S^t Paul, elle opère le vouloir et le faire. Elle opère le vouloir,

¹ Deus est enim qui operatur in nobis et velle et perficere pro bona voluntate (Philip., 2, 13).

² S^t Thom. 1^a qu. 19, art. 12, p. 101).

c'est son premier résultat. C'est l'action de Dieu qui détermine et met en mouvement mon action. Car le vouloir est le premier commencement de mon action. L'impulsion première déterminant le premier mouvement d'action en moi vient de l'action de Dieu.

Elle opère en second lieu le faire, mais le faire jusqu'à son entier achèvement, car c'est le sens de la parole de S^t Paul. Mon action dans toute son étendue est mesurée par l'action de Dieu, soutenue, vérifiée, entretenue par elle.

Cela, c'est Dieu qui l'opère Lui-même et Lui seul. C'est Lui, dit S^t Paul, Deus est. Il n'y a donc d'opéré que ce qu'il opère. Là où il n'opère pas, il n'y a rien; et là où il opère, il n'y a d'opéré que ce qu'il opère, il ne saurait y en avoir davantage.

3° Par conséquent, mon action dépend doublement de l'action de Dieu : premièrement en ce qu'elle est déterminée et mise en mouvement par elle; secondement en ce qu'elle est mesurée et entretenue par elle. Mon action ne peut ni précéder, ni dépasser, ni quitter celle de Dieu. Mais mon action qu'est-ce que c'est? C'est la piété active. L'action de Dieu qu'est-ce? C'est la piété passive. Par conséquent la piété active dépend de la piété passive, et elle en dépend doublement. C'est la piété passive qui détermine et qui mesure la piété active.

Ceci a une portée considérable et conduit à des conclusions pratiques d'une extrême importance. Il faut donc l'expliquer bien à fond.

4° Voici comment se développe la vie spirituelle.

Le premier mouvement de vie est produit par l'action de Dieu. C'est Dieu qui par sa volonté de bon plaisir opère en moi le vouloir. Cette action de Dieu, que demande-t-elle de moi? Mon acceptation, c'est la piété passive. En me demandant de l'accepter, l'action de Dieu me donne la grâce de le faire, c'est-à-dire la grâce de vouloir, car la volonté de Dieu ne va jamais sans la grâce de Dieu. Si l'action divine rencontre mon acceptation, il se fait une première rencontre et une première union de ma volonté avec la volonté de Dieu : c'est la vie de Dieu qui entre en moi, c'est mon entrée dans le royaume des cieux. Cette entrée de la vie dans l'âme y produit nécessairement une commotion, un ébranlement, un contre-coup. Ce contre-coup est la continuation de l'action de Dieu, qui après avoir opéré en moi le vouloir, y veut opérer le faire. Comme la précédente, cette action de la volonté divine porte avec elle une grâce qui est à la fois lumière pour l'intelligence afin qu'elle puisse voir, impulsion pour la volonté afin qu'elle puisse aimer, force pour toutes les puissances afin qu'elles puissent agir. C'est donc ce mouvement, résultat de mon acceptation, qui me demande mon action, qui me sollicite et me donne les moyens de voir, d'aimer et d'agir. Si cédant à cette sollicitation, je donne à Dieu ma coopération, ma part d'action, l'union de ma volonté avec la volonté divine se consomme dans cette action, et de la consommation de cette union naît la piété active, c'est-à-dire la piété complète.

5° En somme, c'est un véritable mariage entre ma

volonté et la volonté de Dieu, entre mon âme et Dieu. Par une première action de son bon plaisir, Dieu sollicite mon consentement. Le consentement donné, l'union se fait. L'union contractée se consume dans l'action, et de cette action mutuelle des deux volontés unies naissent les enfants qui sont les actes de la piété. C'est ainsi que mon âme devient l'épouse de Dieu.

Mais ce mariage n'est point parfait dès le commencement. Il se renouvelle et en se renouvelant se perfectionne à chaque sollicitation de Dieu et à chaque acceptation de ma part : c'est ainsi que l'homme intérieur se renouvelle chaque jour, jusqu'à ce que ma volonté s'absorbant dans la volonté de Dieu, perde enfin son action dans l'action de Dieu, de même que l'épouse perd son nom et prend le nom de son mari. C'est au moment où la volonté de Dieu est arrivée par des opérations successives à absorber et transformer ma volonté, que se consume définitivement et se célèbre ce que les saints appellent le mariage mystique. C'est l'état d'unité. Dans le mariage humain, ils sont deux dans une même chair ; dans le mariage mystique, nous sommes deux dans un même esprit. ¹ C'est le lieu de rappeler le texte de S^t Jean : Le pouvoir de devenir enfants de Dieu, il l'a donné à tous ceux qui l'ont accepté, qui croient en son nom et cherchent sa gloire, et qui ainsi ne naissent ni du sang, ni de la volonté de la chair, ni de la volonté de l'homme, mais de Dieu. ²

¹ Erunt enim, inquit, duo in carne una. Qui autem adhæret Deo, unus spiritus est (1 Cor. 6, 16).

² Quotquot autem receperunt eum, dedit eis potestatem filios Dei fieri,

6° Dans le psaume 126° David a merveilleusement chanté ce mariage de la volonté humaine avec la volonté divine, leur coopération mutuelle et les enfants de leur union.¹ Si Dieu, dit-il, ne bâtit le temple de sa gloire, le travail de l'homme qui voudra le bâtir sera travail vain. Ce sera un travail, mais ce sera le travail de l'homme, le travail sans Dieu, vide de Dieu, par conséquent un travail vain, demeurant dans la vanité, aboutissant à la vanité, puisque toute créature qui n'est pas pleine de Dieu est vide et vaine.

Si Dieu ne garde la cité de la satisfaction humaine, pour la préserver du désordre, vaine encore sera la vigilance de l'homme qui voudra la garder.

Oui, c'est vanité de vous lever avant la lumière, de faire passer votre volonté avant celle de Dieu, votre action avant la sienne. Vanité vraiment, car l'action humaine passant avant celle de Dieu exclut celle de Dieu.

O vous qui mangez le pain de la douleur, vous en qui travaille le bon plaisir divin, qui travaille ordinairement et le plus puissamment par la douleur, vous que Dieu nourrit de ce pain substantiel, faites attention. Avant de vous lever pour votre action,

his qui credunt in nomine ejus, qui non ex sanguinibus, neque ex voluntate carnis, neque ex voluntate viri, sed ex Deo nati sunt (Joan., 1, 12).

¹ Nisi Dominus ædificaverit domum, in vanum laboraverunt qui ædificant eam. Nisi Dominus custodierit civitatem, frustra vigilat qui custodit eam. Vanum est vobis ante lucem surgere : surgite postquam sederitis qui manducatis panem doloris. Cum dederit dilectis suis somnum, ecce hæreditas Domini, filii, merces, fructus ventris. Sicut sagittæ in manu potentis, ite filii excussorum. Beatus vir qui implevit desiderium suum exipsis, non confundetur cum loquetur inimicis suis in porta.

demeurez assis dans l'acceptation de l'action de Dieu. Après être demeurés assis dans l'acceptation de la piété passive, vous pourrez avec assurance et profit vous lever pour les actions de la piété active.

Ne vous agitez et ne vous pressez donc pas tant. Sachez qu'il faut que Dieu donne à votre volonté, son épouse bien aimée, le sommeil de la mort ; votre volonté doit s'endormir dans la sienne. Quand il lui aura donné ce sommeil, oh alors ! voici naître les héritiers de Dieu et vos fils. Ce sont les actes pleins de vie et de force de la vraie piété vivante et féconde. Ils sont à la fois la récompense de Dieu qui a agi en vous, et le fruit de votre sein, à vous qui avez agi avec lui.

Ces actes de la piété, enfants de votre union, fils de votre dépouillement et de votre mort, ils sont puissants et forts, comme des flèches en la main d'un homme puissant.

Oh ! que bienheureux l'homme qui sait de ces flèches remplir l'unique carquois de son unique désir ! (En parlant du coup d'œil de l'examen dans la troisième partie, je verrai quel est ce carquois unique et comment il se remplit). Quand ce carquois est rempli de ces flèches, les ennemis peuvent se présenter à la porte de la cité humaine, pour troubler la satisfaction de l'homme et arrêter le travail de la gloire de Dieu. Qu'ils viennent, ils trouveront à qui parler. Ces flèches les tiendront en respect, leur empêcheront l'entrée de la cité et leur interdiront les abords du temple.

7° Voici donc quel est le grand mot, le grand secret

de la piété : Acceptation. Acceptation de l'action du bon plaisir divin : Tout part de là, tout commence là, tout dépend de cela. *Surgite postquam sederitis*, il faut demeurer assis avant de se lever. J'ai dit plus haut que le « merci » ouvrait la grande source des grandes joies; en réalité il ouvre toute la voie de la piété. Si en effet je l'accepte pleinement, l'action de Dieu a en moi son plein effet, et mon action peut avoir le sien. Si je ne l'accepte qu'en partie, l'action de Dieu est en partie entravée et la mienne est amoindrie au moins autant, et habituellement plus encore. Car si mon acceptation ne répond pas à toute l'action de Dieu, mon action répondra difficilement à toute mon acceptation. Enfin si je n'accepte pas du tout, l'action de Dieu est paralysée et la mienne tuée, je retombe dans le vide de ma vanité.

8° L'action de Dieu est toujours vraie, pleinement vraie, adéquatement vraie, parce qu'elle est totalement conforme aux idées de Dieu qui sont le vrai. Étant toujours conforme à ces idées, elle est toujours juste, adéquate, elle concorde sur tous les points avec les besoins de mon àme comme avec les conditions extérieures. Dans l'action de Dieu, rien de heurté, d'hésitant, d'incomplet; il n'y a pas d'à peu près, ni de tâtonnements, ni d'incohérences, ni de contradictions. Tout s'enchaîne et s'appelle, tout se suit et se soutient. De plus, les idées de Dieu sont éternelles, et tout ce qui leur est conforme participe à leur éternité. L'action de Dieu est donc éternelle:

ce qu'il fait n'est pas à refaire ni à retoucher, cela demeure pour l'éternité.¹

Mais les idées de l'homme sont fausses. L'homme, en tant qu'homme, ne voit que le créé, l'humain, l'inférieur, l'utilité passagère, l'intérêt mensonger de la créature. Tout l'homme est menteur,² Dieu seul est vrai.³

L'action de l'homme, tant qu'elle demeure conforme aux idées de l'homme, est aussi fautive, mensongère et vaine. Elle n'est jamais complètement juste et adéquate, elle est toujours en défaut par quelque côté et par beaucoup de côtés. Si elle semble s'adapter assez bien en un sens, elle jure souvent dans tous les autres.

Les idées fausses de l'homme sont nécessairement caduques et il arrive inmanquablement un jour où elles périssent toutes.⁴ Avec elles périssent toutes les actions qui leur sont conformes, car les actions empruntent aux idées leur caducité. Par conséquent, tant que je demeure homme, je suis par la fausseté condamné à la caducité ; tout ce qui est de l'homme est condamné à la mort. Idées et actions, tout ce qui est de l'homme doit périr : tout passe, rien ne demeure. Eh quoi ? Je ne dois pas être homme ? Non. S^t Paul reproche aux Corinthiens d'être des hommes. Puisqu'il y a parmi vous, dit-il, jalousie et esprit de contention, n'êtes-vous pas charnels et ne marchez-vous pas selon l'homme ? Puis-

¹ Veritas Domini manet in æternum (Ps. 116, 2).

² Omnis homo mendax (Ps. 115, 2).

³ Ut cognoscant te solum Deum verum (Joan., 17, 3).

In illa die peribunt omnes cogitationes eorum (Ps. 115, 4).

que l'un dit : Moi je suis à Paul, l'autre : Moi je suis à Apollo, n'êtes-vous pas des hommes ?¹ Quoi donc ? dit S^t Augustin. Et que voulait-il en faire de ces hommes à qui il reproche d'être hommes ? Ce qu'il voulait en faire ? Vous désirez le savoir ? Ecoutez le Psalmiste : J'ai dit : vous êtes des dieux, vous êtes tous des fils du Très-Haut.² C'est à cela que Dieu nous appelle, à n'être plus des hommes. Mais nous ne pourrions nous élever à cette condition supérieure où nous ne serions plus des hommes, si nous ne commençons par reconnaître que nous sommes hommes. C'est par l'humilité que nous monterons à cette hauteur : car si nous venions à croire que nous sommes quelque chose alors que nous ne sommes rien,³ non seulement nous ne recevrons pas ce que nous ne sommes pas, mais nous perdrons ce que nous sommes.⁴

Il faut que je cesse d'être homme, il faut que mes idées et mes actions cessent d'être les idées et les actions de l'homme, et pour cela il faut qu'elles s'unissent aux idées et à l'action de Dieu. Et comment s'y s'unissent-elles ? Par l'acceptation de l'action

¹ Cum enim sit inter vos zelus et contentio, nonne carnales estis et secundum hominem ambulatis ? Cum enim quis dicat : Ego quidem sum Pauli, alius autem : Ego Apollo, nonne homines estis ? (1 Cor. 3, 3).

² Ego dixi : Dii estis et filii Excelsi omnes (Ps. 82, 6).

³ Nam si quis existimat se aliquid esse, cum nihil sit, ipse se seducit (Galat., 6, 3).

⁴ Quid volebat eos facere, quibus exprobatat quia homines erant ? Vultis nosse quid eos facere volebat ? Audite in Psalmis : Ego dixi : dii estis et filii Excelsi omnes. Ad hoc ergo vocat nos Deus ne simus homines. Sed tunc in melius non erimus homines, si prius nos homines esse agnoscamus, i. e. ut ad illam celsitudinem ab humilitate assurgamus, ne cum pulamus nos aliquid esse cum nihil sumus, non solum non accipiamus quod non sumus, sed et amittamus quod sumus (Aug. Tract. in Joan. 1, 4).

de Dieu. La piété passive est pour moi la porte de la vie.

9° La fidélité à accepter amène la fidélité à exécuter. Et voici comment. Dès que l'action de Dieu est reçue en moi par l'acceptation, elle y produit un mouvement qui sollicite mon action. Non seulement il la sollicite, mais il m'en fournit les moyens et il la soutient. Il donne en effet à mon esprit la force de voir, à ma volonté la force d'aimer, à toutes mes puissances la force d'agir. Cela c'est la grâce ; ce n'est point le lieu de la considérer ici, je le ferai en étudiant les moyens. Ce qu'il importe seulement de constater déjà, c'est que ce mouvement, consécutif à mon acceptation, me donne la force de voir, d'aimer et d'agir juste dans la mesure où cela est nécessaire et utile à mon âme dans le moment présent. Il me donne la mesure de mon action, toute la mesure de mon action. Il est assez clair, en effet, que je n'ai pas à faire, à un moment quelconque, autre chose que ce que Dieu demande de moi ; or ce que Dieu demande de moi m'est tracé pratiquement par son action.

10° Ce que Dieu demande de moi, ce sont les devoirs de la piété active, c'est-à-dire, l'observation des commandements et des devoirs d'état. Pour le prêtre, c'est l'observation des lois ecclésiastiques ; pour le religieux, c'est la fidélité à sa règle. Dieu me demande cela, tout cela et rien que cela.

Tout cela, non pas tout à la fois : c'est précisément le propre de l'action du bon plaisir divin de faire pour chaque circonstance la part, de donner la

mesure de ce que demande de moi la volonté générale de Dieu. Par sa volonté générale, Dieu ne spécifie pas, ne détermine pas la mesure dans laquelle je dois à tel moment pratiquer ce qu'il me demande. Il me dit en général de faire telle et telle chose. Mais dans quelle mesure ? mais dans quel moment ? de quelle façon ? Cela il me le dit par sa volonté de bon plaisir. Depuis les commencements de la fuite du péché mortel jusqu'à la fin de toute consommation, les degrés de la piété se parcourent par une ascension réglée, douce, modérée. C'est le bon plaisir divin qui règle cette marche.

Il ne me demande que cela. L'observation des devoirs d'état, des lois ecclésiastiques pour le prêtre, de la règle pour le religieux, c'est tout ce que demande l'action de Dieu. Mais quoi ? Dieu ne me demande que l'observation des commandements et de mes devoirs d'état ? Pas autre chose. Son action, au moins dans les voies ordinaires, ne me conduira pas en dehors de là. C'est là précisément le cachet de l'action de Dieu, le caractère auquel on la reconnaît infailliblement. Toute action qui m'entraîne hors des voies de la volonté signifiée est suspecte.

Que s'il plaît à Dieu de m'appeler dans des voies extraordinaires, je n'aurai qu'à me laisser conduire par lui, dès que je serai bien sûr que c'est lui vraiment qui me conduit. Mais il est à remarquer que les voies extraordinaires, celles de Dieu j'entends, ne sont jamais contraires aux voies ordinaires ; elles leur sont supérieures et elles les continuent. Elles sont une expansion plus haute de l'esprit qui est

contenu dans les voies ordinaires. Dieu les révèle surtout, afin de montrer aux âmes que la lettre tue, où se trouve le véritable esprit qui vivifie. Cet esprit, il lui plaît de le dégager des nuages et des entraves de la lettre, il le fait resplendir pur, dilaté, vivifiant, et il le montre ainsi aux âmes qui languissent assises dans les ténèbres et les ombres de la lettre.

11° Voici donc quelle est l'union des deux volontés. La volonté signifiée me trace d'une manière générale la voie à suivre ; la volonté de bon plaisir m'emporte sur cette voie, me met en marche, fait beaucoup sans moi, et par son mouvement m'aide à faire le peu que j'ai à faire et qu'elle me détermine elle-même à chaque fois. Comme je comprends la parole du prophète : C'est vous, mon Dieu, qui faites toutes nos œuvres en nous !¹ Dieu me prend, me porte, me conduit, me trace la route, me mesure la marche, me soutient, me donne la force. Tant que je demeurerai dans son bon plaisir, je suis sûr d'avancer.

12° Un coup d'œil maintenant sur ma vie passée et sur mon état présent. Dans le passé, que de résolutions stériles !... que d'essais ont mal fini, parce qu'ils avaient mal commencé ! Que de fois, emporté par de bons mouvements, je me suis perdu dans le remuement stérile de mon agitation humaine ! Dans une retraite, une fête, une circonstance particulière, quelque touche signalée de Dieu a fait vibrer mon cœur. Ce premier mouvement est bon, il vient de Dieu, c'est l'action de Dieu. Aussitôt me voilà lancé dans des résolutions, des règlements, des pratiques

¹ Omnia enim opera nostra operatus es nobis (Isai., 26, 12).

de prière et de mortification où l'empressement le dispute à la multiplicité. Ces résolutions ont deux torts bien graves. Car au fond elles signifient que je compte sur elles pour déterminer Dieu à agir en moi : si je ne les prends pas, Dieu n'agira pas. Elles indiquent ensuite que je compte sur elles pour mesurer l'action de Dieu ; Dieu n'agira en moi que dans la mesure de mes résolutions. Voilà la double illusion de ces sortes de résolutions. Elles me jettent ainsi dans mon action personnelle, dans mon initiative humaine, dans ce remuement stérile de l'effort humain, qui n'est pas réglé par Dieu. C'est mon action qui prétend devancer, tracer la voie et donner la mesure à l'action de Dieu. Mon Dieu ! que je suis donc sens dessus dessous ! Comment m'étonner de la fragilité et de la stérilité de ces échafaudages ? Cela n'était pas bâti par Dieu et tout mon travail humain est demeuré dans la vanité, *in vanum laboraverunt*.

13° Que je suis donc insensé ! Dès lors que Dieu se réserve de diriger la marche et de me porter, c'est sottise à moi de vouloir agir par moi-même, c'est me jeter hors de ses bras. C'est vouloir lui en remontrer, le devancer et le diriger. Ce fut le fait de S^t Pierre, il voulut en remontrer à Notre-Seigneur, mais le Sauveur le remit bien vite à sa place. Passe derrière moi, Satan, tu m'es un scandale.¹ Ce n'est pas à toi à passer devant moi et à me

¹ Nisi Dominus ædificaverit domum, in vanum laboraverunt qui ædificant eam. Nisi Dominus custodierit civitatem, frustra vigilat qui custodit eam. Vanum est vobis ante lucem surgere (Ps. 126).

² Vade retro me, Satana ; scandalum es mihi (Math., 16, 22).

diriger; quand tu passes devant moi, que tu prétends me conseiller, tu me contraries, tu es Satan, tu m'empêches, tu es un scandale. Réprimande sévère, paroles dures que Dieu adresse de même à toute âme qui veut marcher par elle-même, devancer l'action de Dieu et qui par le fait lui est un obstacle. Combien de fois ai-je mérité ce reproche?...

Je ne connais pas de folie plus grande. Quoi? je sais bien que mon Dieu s'occupe de moi, qu'il est attentif à ma sanctification, que mon Père se charge de me porter dans ses bras, je sais qu'il tempère son action suivant l'état de mon âme, que jamais il ne permettra que je sois tenté au-delà de mes forces, qu'il ne permet la tentation qu'afin de m'apporter par elle le vrai profit de mon âme¹; je sais qu'il est infiniment sage, qu'il voit infiniment mieux que moi mon état intérieur, mes besoins, la manière de me conduire, les moyens propices, les dangers à éviter, le but à atteindre, je sais qu'il désire ma perfection mille fois plus que moi-même, que c'est là le tourment de son amour, je sais tout cela... et je serais assez imprudent, assez insensé pour me secouer de ses bras et vouloir marcher par moi-même!... Et c'est pour aller à Dieu que je me jette hors des bras de Dieu!... Peut-il y avoir folie plus déplorable?... Et c'est pourtant ce que je fais trop souvent. Je vais chercher des pénitences de mon choix, des exercices de piété de mon choix, des occu-

¹ *Fidelis autem Deus est, qui non patietur vos tentari supra id quod potestis, sed faciet etiam cum tentatione proventum ut possitis sustinere* (1 Cor., 10, 13).

pations et des vertus de mon choix, et pendant ce temps j'oublie, je néglige, je refuse de voir et d'accepter les pénitences que Dieu m'impose journellement, je murmure peut-être ; je me plains des sacrifices qu'il m'envoie dans les variations du temps, la méchanceté des hommes, les infirmités corporelles ou les épreuves intérieures. Ce que Dieu m'envoie est fait à la taille de mon âme et répond à ses besoins. Ce que je choisis a le double tort de contrarier l'action de Dieu et de ne pas être conforme aux besoins de mon âme. Ainsi ce que je fais sous couleur de piété est précisément ce qui contrarie en moi la piété.

14° Que sais-je, moi, des vrais besoins de mon âme ? Que sais-je des remèdes qui lui sont nécessaires, des aliments qui lui sont utiles ? Mon âme, ses maladies, ses faiblesses, ses besoins, ses aptitudes, quels mystères pour moi !... Quand je prétends la guérir, la soigner, la fortifier, l'élever, j'accumule les imprudences, les erreurs et les chutes. Mais Dieu la connaît si bien et il l'aime tant !... Et ses soins et son action sont toujours proportionnés à l'état de mon âme. « Incapable, dit S^t Jean de la Croix, ¹ de s'élever par ses seules forces à la hauteur du surnaturel, l'âme y est portée et établie par Dieu seul, lorsqu'elle lui donne son plein consentement. Encore une fois, agir par soi-même c'est mettre obstacle, selon l'étendue de son pouvoir, à la communication de Dieu c'est-à-dire de son Esprit ; c'est s'arrêter à son opération propre bien opposée et bien

¹ Montée du Carmel, liv. 3, ch. 12.

inférieure à l'œuvre du Tout-Puissant, c'est enfin ce que l'on appelle à bon droit éteindre l'Esprit.¹

O mon Dieu ! que la vraie piété est plus simple et plus aisée ! Laisser faire Dieu, tout accepter de sa main... Je ne refuserai rien à Dieu... qu'elle est simple cette résolution !... qu'elle est simple et qu'elle est forte ! Comme on avance quand on se laisse comme un petit enfant porter sur les bras de Dieu !... Mon Dieu ! je suis tout à vous ; faites vous-même mon salut !...²

O vous qui travaillez tant et qui vous surchargez tant, venez donc à moi, et moi je vous reposerai, dit le Sauveur. Laissez le joug de votre travail, prenez le mien sur vous, le mien, dis-je, celui que j'ai fait moi, que j'ai fait pour vous, qui est à votre mesure, et vous verrez combien il est doux. Laissez vos fardeaux, ceux que vous vous imposez, prenez le mien, celui que j'ai composé et préparé pour vous, et vous verrez combien il est léger. Quel repos vous trouverez pour vos âmes !³

15° Mais alors je n'ai plus à prendre de résolutions ? Le fait est que mes résolutions jusqu'ici ont eu pour résultat trop ordinaire de me jeter dans la multiplicité et la division, de m'égarer dans mon action personnelle, et d'entraver l'action de Dieu. Le fait est que bien peu de ces résolutions ont tenu, et que leurs fruits ont été bien nuls. Un fruit cepen-

¹ Spiritum nolite extinguere (1 Thess., 5, 19).

² Tuus sum ego, salvum me fac (Ps. 118, 94).

³ Venite ad me omnes qui laboratis et onerati estis et ego reficiam vos. Tollite jugum meum super vos... et invenietis requiem animabus vestris. Jugum enim meum suave est et onus meum leve (Math., 11, 29).

nant est resté, et celui-là est bien malsain, c'est l'habitude de manquer à la parole donnée à Dieu. Que de promesses faites, et renouvelées, et réitérées, avec protestation de fidélité, avec engagement d'honneur, dans les circonstances les plus solennelles!..... Et de tout cela il reste..... des ruines! ruines de mes promesses, ruines de ma parole, ruines de mon honneur! Rien n'est plus déplorable. Il vaut mieux mille fois ne pas faire de vœu, que d'en faire et de ne pas tenir sa promesse.¹ Ce qui est vrai du vœu, est vrai de toute promesse. Il n'y a rien qui fausse une âme, rien qui lui ôte le respect de Dieu, des choses sacrées et d'elle-même, rien qui émousse en elle tout sentiment élevé et toute énergie soutenue, rien qui détruit la délicatesse de la foi et de toute vertu, rien qui pervertisse la droiture des jugements, des affections et des actions, autant que cette malheureuse habitude de promettre à Dieu et de ne pas tenir. Aussi n'est-il pas rare de trouver dans des âmes totalement éloignées de la religion un fond de droiture, une énergie de résolution, une délicatesse d'honneur où la vérité fait des merveilles, quand elle vient à se manifester. Elle ne produira jamais ces effets dans les âmes habituées à promettre beaucoup et à tenir peu.

16° Donc pas tant de résolutions, ou, plutôt une seule résolution dominante, de laquelle doivent naître successivement, à leur temps, les quelques

¹ Multoque melius est non vovere, quam post votum promissa non reddere (Eccle. 5, 4).

résolutions de détail, qui deviennent nécessaires suivant la marche de la vie intérieure. Suivre Dieu, suivre le mouvement de Dieu, me tenir en la main de Dieu. Et ce mouvement de Dieu me dira ce que j'aurai à faire, au moment où il faudra le faire. Et à ce moment je prendrai la résolution nécessaire ; l'ayant prise sous l'impulsion de Dieu, j'aurai plus de chance de la tenir avec l'aide de Dieu. Il ne faut pas qu'il y ait rien de moi dans mes résolutions, rien de mon mouvement, de mon imagination, de ma volonté. Chez nous rien de l'homme, c'est pour cela que tout est de Dieu, dit la mère Chappuis.¹ Ce qui est de l'homme ne tient pas, ce qui est de Dieu est seul fort et durable.

17° Et maintenant pour l'état présent de mon âme, je vois combien j'ai à corriger deux défauts. Le premier c'est la préoccupation de regarder en avant sur la route, de prendre des dispositions pour l'avenir. L'avenir n'est pas à vous, Sire, l'avenir est à Dieu. Ce n'est pas à moi de régler la marche : c'est en suivant Dieu qu'on ne marche pas dans les ténèbres et qu'on a la lumière de vie.² Je ne dois avoir qu'un seul souci, s'il m'est permis d'en avoir un : ³ celui du moment présent pour me tenir en la main de Dieu et dans sa main faire sa volonté. Toutes mes préoccupations d'avenir sont une injure à Dieu, un manque de foi, un retour sur moi, un embarras sur la voie.

¹ Circulaire des Visitandines de Troyes.

² Qui sequitur me non ambulat in tenebris, sed habebit lumen vite. (Joan., 8, 12).

³ Omnem sollicitudinem vestram projicientes in eum (1 Petr., 5, 7).

18° Le second défaut, c'est l'inquiétude où je suis de n'en pas faire assez. Je crains d'être trop lâche ou trop distrait. Mon Dieu ! que signifient toutes ces inquiétudes ? d'où viennent-elles ? de mon incorrigible manie de croire que Dieu ne fera que suivant que je ferai, qu'il faut que j'agisse pour que Dieu agisse, qu'il faut que je passe le premier pour que Dieu me suive. On en fait toujours assez quand on se tient en la main de Dieu.

Très bien ; mais encore si je ne me tiens pas en sa main ? Si je n'accepte pas son action ? Si je n'accepte pas, c'est une faute, c'est une chute, je tombe des bras de Dieu. Eh bien ! qu'y a-t-il à faire ? M'inquiéter ? Point du tout, ce serait une nouvelle chute, une chute dans la chute. Ce qu'il faut faire, c'est accepter les suites de cette chute. La faute a été permise par Dieu, et les suites sont voulues de Dieu. Dieu permet souvent la faute, comme un moyen nécessaire de guérison ; certains maux ne se guérissent qu'en tombant. Il est nécessaire qu'il arrive des scandales.¹ Les suites de la faute, c'est l'humiliation extérieure devant les autres, l'humiliation intérieure devant moi-même et devant Dieu, les peines en expiation, les contre-coups souvent très profonds dans l'âme, qui est ébranlée, affaiblie, engourdie, les contre-coups très étendus qu'une faute exerce parfois sur les événements extérieurs de ma vie. Car je ne sais jamais jusqu'à quelle distance et à quelle profondeur une faute peut résonner. Ces suites, Dieu les veut, et c'est

¹ Necessè est enim ut veniant scandala (Math., 18, 7).

ainsi qu'il manifeste sa détestation du péché. Il n'a pas voulu la faute, mais il en veut la punition. Sa volonté est donc là. La faute c'est mon action; les suites de ma faute, c'est l'action de Dieu, l'action de son bon plaisir, qui venge aussitôt le désordre de mon action. Pour détruire mon action, je n'ai qu'à m'unir à l'action de Dieu, et je m'y unis en l'acceptant. Dire à Dieu merci pour l'humiliation de mes fautes, c'est le vrai moyen d'apprendre les voies de la justification.¹ Dans les suites de ma faute la volonté de Dieu est tout entière. Si je les accepte toutes, sans même m'inquiéter de ce qu'elles peuvent être, me soumettant à tout ce qui en ce point est du bon plaisir divin, il est impossible que je sois plus pratiquement, plus vraiment et plus intimement uni à Dieu.

19° Il y a dans cette pratique du merci pour l'humiliation d'une faute, un repentir d'une force et d'un calme vraiment divins. Tout ce que je pourrais dire, demander, ou promettre à Dieu, tout ce que je pourrais faire dans des élans de repentir et de regret, n'atteindra jamais à la hauteur de cette acceptation. Tous ces beaux feux, c'est trop souvent mon mouvement humain, ma manière à moi de détester le péché. Et cette manière est rarement bonne, parce que ce que je suis le plus porté à détester et à regretter c'est précisément ce que je devrais accepter, c'est-à-dire l'humiliation.

Il est bien plus commun de détester les suites du

¹ Bonum mihi quia humiliasti me, ut discam justificationes tuas (Ps. 118, 71)

péché que le péché. La détestation humaine est ainsi faite : c'est toujours la satisfaction de l'homme avant la gloire de Dieu.

Mais quand j'accepte les suites de mon péché, alors je fais passer en moi la détestation même de Dieu, toute la détestation de Dieu pour le péché. Je le déteste, non plus comme je puis le détester moi-même, mais comme Dieu le déteste, et non pas simplement comme Dieu déteste le péché en général, mais comme il déteste maintenant cette faute particulière dans laquelle je suis tombé. Donc, lorsque je n'ai pas su accepter l'action de Dieu, toutes mes fautes viennent de là, je n'ai qu'à dire : Merci, mon Dieu, merci de l'humiliation, et soudain je me retrouve dans les bras de Dieu. Cet acte met dans l'âme tant de tranquillité et de force, qu'on est presque tenté de chanter avec l'Eglise : *O felix culpa !...¹*

O merci, divin merci ! que tu es grand, que tu es fécond, que tu es puissant, que tu es saint !... Tu contiens tous les trésors de vie et de force, de calme et de paix. Tu es la mine inépuisable où je trouve Dieu. Je veux te dire et te dire toujours, dans la joie et la douleur, dans mes progrès et dans mes chutes, toujours, partout : merci...

Bonum mihi Domine !... Ainsi, mon Dieu, je demeurerai en vous, et vous en moi et je porterai enfin des fruits, beaucoup de fruits.²

¹ Voir l'*Art d'utiliser ses fautes*, par le P. Tissot. Librairie Oudin, Poitiers et Paris.

² Qui manet in me et ego in eo, hic fert fructum multum (Joan., 15, 5).

TROISIÈME PARTIE

LES MOYENS

CHAPITRE PREMIER

Deux espèces de Moyens.

1° Je connais le but, je connais la voie, j'ai un vrai désir de m'avancer sur cette voie jusqu'à ce but, que me manque-t-il ? Les moyens : Car il faut des moyens pour s'acheminer par cette voie jusqu'à ce but, il faut une nourriture pour soutenir mes forces sur cette route qui est longue et qui s'élève jusqu'à la montagne de Dieu. Ces moyens quels sont-ils ?

2° J'ai vu que la gloire de Dieu est ma seule fin essentielle, sa volonté, ma seule règle première, sa grâce sera de même mon seul moyen vital. Fin, principe et moyen, Dieu est tout pour moi. En lui nous vivons, car il est le moyen, la nourriture de notre vie, en lui nous nous mouvons, car il est le principe et la règle de notre mouvement, en lui nous sommes, car il est la fin où nous nous reposons. ¹ Sa gloire est la fin de mon être, sa volonté est la règle de mon mouvement, sa grâce est le moyen de ma vie.

¹ In ipso enim vivimus, et movemur et sumus (Act., 17, 28).

Il est la fin, il est le commencement, il est le milieu, il est tout. Mon Dieu et mon tout. ¹.

3° Mais, je l'ai vu, en dessous de cette fin principale qui est lui-même, et sa gloire, Dieu m'en a accordé une seconde qui est moi et ma satisfaction ; en dessous de cette règle et de ce principe de mouvement qui est sa volonté, il me demande l'exercice de ma volonté et de mon action ; de même, en dessous de ce moyen essentiel qui est lui-même et sa grâce, il me demande d'employer d'autres moyens, qui sont les moyens de l'homme, les exercices de piété.

Ainsi Dieu est en tout le premier et l'essentiel, moi je ne viens qu'en second lieu et accessoirement.

De plus, j'ai vu qu'en m'approchant davantage de ma fin essentielle, la fin secondaire s'efface progressivement jusqu'à s'anéantir totalement pour être entièrement transformée ; de même, la volonté de Dieu va sans cesse agissant plus pleinement en moi, jusqu'à ce qu'elle absorbe et transforme la mienne ; et dans la même mesure et la même proportion les exercices de piété vont se transformant sous l'action de la grâce. Ces trois choses se tiennent et ont la même marche.

La gloire de Dieu, la volonté de Dieu, la grâce de Dieu absorbent, anéantissent et transforment ma satisfaction, ma volonté, mes moyens d'action. Ces trois nuages se fondent dans la lumière du grand soleil qui s'élève sur mon âme, la multiplicité s'efface devant l'unité, la créature devant le Créateur,

¹ Deus meus et omnia.

et ainsi Dieu qui, au début, était le premier avant tous, finit par tout transformer en lui, il est tout en toutes choses. ¹

4° La grâce, moyen essentiel, divin, pain supersubstantiel de l'âme ; les exercices de piété, moyen accidentel, humain, pain quotidien de l'âme, voilà les deux choses que j'ai maintenant à considérer. Sachant le but, connaissant la voie, ayant les moyens, je posséderai tout.

¹ Et ipse est ante omnes et omnia in ipso constant (Coloss., 1, 17).
Ut sit Deus omnia in omnibus (1 Cor., 15, 28).

CHAPITRE II

La Grâce.

1° Mon tout c'est de m'élever à Dieu. Qui peut m'élever à Lui sinon Lui ? Sans Lui je ne puis aller à Lui. Nulle créature n'est à la hauteur de Dieu, nulle créature ne peut m'élever jusqu'à Lui. Et moi, que puis-je ? Par moi-même je ne puis sortir de moi-même. Quand je m'appuie sur moi, je ne sors pas de moi, je demeure en moi dans la recherche de moi. Et si élevé par Dieu je cesse de m'appuyer sur Lui, et que je m'appuie sur moi, je retombe en moi, c'est la rechute dans la recherche de moi, le désordre. Dieu est seul ma force, mon appui, mon refuge, mon libérateur ; il est mon soutien, mon protecteur, la force de mon salut. ¹ Je suis la vigne, dit N. S., vous les sarments. Celui qui demeure en moi et moi en lui, porte beaucoup de fruit, parce que sans moi vous ne pouvez rien faire. ² Il ne dit pas : sans moi vous pouvez faire bien peu ; mais : sans moi vous ne pouvez rien faire. Sans lui je ne puis ni peu, ni beaucoup, je ne puis rien. ³

2° Si je veux dans le détail me convaincre de mon

¹ Diligam te, Domine, fortitudo mea. Dominus firmamentum meum, et refugium meum et liberator meus. Deus meus adjutor meus et sperabo in eum. Protector meus, et cornu salutis meæ, et susceptor meus (Ps. 47, 2).

² Ego sum vitis, vos palmites. Qui manet in me et ego in eo, hic fert fructum multum, quia sine me nihil potestis facere (Joan., 15, 5).

³ Non ait : quia sine me parum potestis facere, sed : nihil potestis facere. Sive ergo parum, sive multum, sine illo fieri non potest sine quo nihil fieri potest (Aug. Tract. in Joan., 81, 3)

impuissance, je n'ai qu'à me rappeler ce que j'ai à faire : connaître, aimer et rechercher Dieu comme ma fin, sa volonté comme ma voie. Or ces trois choses, vue, amour et recherche, ne sont pas en ma puissance, je l'ai vu déjà : C'est Dieu qui par son bon plaisir opère en nous et le vouloir et le faire. ¹ Je ne puis donc ni vouloir, ni faire, puis-je du moins connaître ? Nous ne nous suffisons pas pour tirer de notre propre fonds même une pensée : en toutes choses nous ne nous suffisons que par Dieu. ² Ainsi non seulement la connaissance m'est impossible, la pensée, l'idée même n'est pas en mon pouvoir.

Que puis-je donc ? Par moi-même rien ; ni voir, ni vouloir, ni faire, rien. Mon impuissance est totale, absolue, radicale. Sur cette route de la piété, ni la volonté humaine, ni l'effort humain n'avancent à rien, seule la miséricorde de Dieu est efficace. ³

3° Je puis par mes facultés naturelles voir, vouloir et agir : mais ce n'est point là cette vue, cet amour et cette recherche qui constituent la piété. La piété est une œuvre essentiellement surnaturelle, qui suppose dans l'âme une vie surnaturelle. Les actes de cette vie surnaturelle s'exercent par mes facultés naturelles, mais uniquement en vertu du principe surnaturel qui les anime. Mes facultés prêtent à la grâce le concours de leur action ; c'est par

¹ Deus est enim qui operatur in vobis et velle et perficere pro bona voluntate (Philip., 2, 13).

² Non quod sufficientes simus cogitare aliquid a vobis quasi ex nobis, sed omnis sufficientia nostra ex Deo est (2 Cor., 2, 5).

³ Igitur non volentis, neque currentis, sed miserentis est Dei (Rom., 9, 16).

elles que la grâce agit, mais c'est elle l'agent principal, le moteur essentiel, la cause vitale. Mon corps n'agit que par la vertu de mon âme, ainsi mon âme n'agit que par la vertu de la grâce. L'âme produit les œuvres naturelles en se servant des facultés du corps, et la grâce produit les œuvres surnaturelles en se servant des puissances de l'âme. Mon âme ne se suffit pas plus à elle-même pour les opérations de la vie surnaturelle, que mon corps pour les opérations de la vie naturelle : l'un et l'autre possèdent les éléments premiers, et comme la matière de cette vie ; il leur manque la forme, ils ne se suffisent pas, c'est la parole profonde de S^t Paul.¹ Dans le corps la moindre opération vitale est impossible sans l'âme, et dans l'âme sans la grâce, parce que la vie du corps c'est l'âme, la vie de l'âme c'est Dieu.²

4° C'est donc une vie nouvelle, supérieure, qu'il me faut, c'est la vie surnaturelle, et je suis créé à cette vie par Dieu, comme je suis créé à la vie du corps, c'est une seconde création. Car c'est la grâce qui me donne le salut par la foi ; et cela ne vient pas de moi, c'est un don de Dieu, ni de mes œuvres, de sorte que nul ne peut se glorifier. Je suis son ouvrage, créé en J.-C. dans les bonnes œuvres que Dieu a préparées afin que j'y marche.³ Pour toute bonne œuvre je suis créé, fait de rien, tiré du néant.

¹ Non quod sufficientes simus.

² Vita carnis tuæ anima tua, vita animæ tuæ Deus tuus (Aug. in Joan. Tract., 47, 7).

³ Gratia enim estis salvati per fidem, et hoc non ex vobis, Dei enim donum est, neque ex operibus, ut ne quis gloriatur. Ipsius enim sumus factura, creati in Christo Jesu in operibus bonis, quæ præparavit Deus, ut in illis ambulemus (Ephes., 2, 8).

Toute bonne œuvre est en moi une création, c'est-à-dire quelque chose que Dieu tire de mon néant, car par moi-même je suis néant. Je suis aussi incapable d'une bonne œuvre surnaturelle que de ma propre création. Une fois créé à la vie naturelle, je puis en faire les actes; une fois créé à la vie surnaturelle, je puis aussi en faire les actes; mais la création vient de Dieu. C'est pourquoi S^t Paul l'appelle la créature nouvelle,¹ la vie nouvelle,² l'homme nouveau, qui a été créé selon Dieu dans la justice et la sainteté de la vérité.³ Ce qu'il appelle ici la justice et la sainteté de la vérité, c'est ce qu'il a appelé ailleurs : faire la vérité dans la charité; ce sont encore les trois termes de la piété. Pour que j'aie cette vie nouvelle, cette vie qui est selon Dieu, semblable à celle de Dieu, cette vie qui est la justice et la sainteté de la vérité, c'est-à-dire la piété, pour que je l'aie, il faut que j'y sois créé; tout vient de la grâce, tout : vérité, sainteté, justice; vue, amour, recherche de Dieu; la grâce crée en moi toute la vie de la piété.

5° Cette vie nouvelle m'est donnée par la vigne dont je suis le sarment; toute ma vie vient de la sève, toute ma sève vient du cep. Sans lui je n'ai rien, je ne suis rien, rien qu'un cadavre. De quoi présumer? de quoi me prévaloir? si je veux présumer de moi, je me sépare du cep, j'arrête la sève, je perds la vie. Le membre que l'âme ne peut

¹ Si qua ergo in Christo nova creatura (2 Cor., 5, 17).

² Ita et nos in novitate vitæ ambulemus (Rom., 6, 4).

³ Induite novum hominem qui secundum Deum creatus est in justitia et sanctitate veritatis (Eph., 4, 24).

pas animer pleinement perd ses forces, languit et meurt. N'est-ce pas ce qui arrive à ma piété? Chaque fois que je veux m'appuyer sur moi, compter sur moi et agir par moi-même, je sens une langueur, une faiblesse, et je tombe, je me sépare de ma vie. Si je savais analyser mon cœur et pénétrer les événements de mon existence, je verrais que toute faiblesse et toute chute a été occasionnée par la confiance en moi; j'ai été faible ou je suis tombé précisément quand j'ai voulu marcher par moi-même et quitter la main de Dieu, et la mesure dans la quelle j'ai quitté sa main est la mesure exacte de ma chute. La mesure et le secret de toute faiblesse sont là. L'âme qui comptera sur elle-même tombera toujours; celle qui ne compterait jamais sur elle-même ne tomberait jamais. La mesure et le secret de toute force est là aussi. Pour moi, dit S^t Paul, je ne veux me glorifier que dans ma faiblesse, car la force de Dieu se fait mieux voir dans la faiblesse de l'homme. Oui, j'aime à me glorifier de ma faiblesse, afin qu'habite en moi la force de J.-C. C'est pourquoi je me plais dans mes faiblesses, dans les affronts, les nécessités, les persécutions et les angoisses pour J.-C.; c'est quand je suis faible, que je suis puissant.¹

6° C'est ma grande force de connaître ma faiblesse, et c'est ma grande faiblesse de me croire fort. Je ne suis rien, je ne puis rien par moi-même: mieux

¹ Pro me autem nihil gloriabor nisi in infirmitatibus meis; nam virtus in infirmitate perficitur. Libenter igitur gloriabor in infirmitatibus meis, ut inhabitet in me virtus Christi. Propter quod placeo mihi in infirmitatibus meis, in contumeliis, in necessitatibus, in persecutionibus, in angustiis pro Christo: cum enim infirmor tunc potens sum (2 Cor., 12, 5-10).

je le comprendrai, mieux je le sentirai, et plus je serai fort. Le plus grand saint est celui qui comprend le mieux son néant. En toute rencontre et en toutes choses je suis fait à tout, dit S^t Paul, parce que je peux tout en celui qui est ma force.¹ C'est l'illusion la plus obstinée de l'homme de vouloir compter sur lui-même. Cette présomptueuse confiance ne se guérit que par des chutes, quand elle peut se guérir. Quel exemple que celui de S^t Pierre ! Il a fallu qu'il touchât le fond de l'apostasie pour toucher le fond de son néant et guérir de sa présomption : il n'en aurait sans doute pas guéri autrement. Les remontrances réitérées du Sauveur furent impuissantes à l'éclairer ; la présomption est si aveugle et si obstinée ! Mon Dieu ! que de chutes j'ai faites jusqu'ici !.... Et combien j'en fais encore !... Sans cesse je me retrouve plongé dans ce fond du désordre, qui est la recherche de ma satisfaction aux dépens de Dieu !.... Je retombe là toujours !.... Pourquoi ? parce que toujours je veux me confier en moi, compter sur moi !.... Présomption ! orgueil !.... Tant de chutes m'ont-elles ouvert les yeux ?.... les ouvrirai-je enfin ?.... Faudra-t-il que je tombe plus bas encore, pour mieux voir mon néant ? Mon Dieu ! guérissez-moi et gardez-moi de la présomption.

7° Pour bien connaître ma faiblesse, il faut que je voie jusqu'à quel point je m'appuie sur moi pour mes connaissances, mes affections et mes actions. Pour mes connaissances n'est-il pas vrai que je

¹ Ubique et in omnibus institutus sum... omnia possum in eo qui me confortat. (Philip., 4, 12).

compte surtout, souvent même exclusivement sur les ressources de mon intelligence ? Quel recours ai-je à Dieu dans mes travaux d'esprit, dans mes réflexions, dans mes calculs et mes prévisions ? Si je prépare quelque projet, si j'étudie quelque science, même sacrée, si je creuse quelque considération, ai-je confiance en la grâce plus qu'en moi-même ? ai-je recours à elle plus qu'à moi ? Est-elle vraiment la lumière inspiratrice et directrice de mes jugements, de mes connaissances ? Est-elle la maîtresse de mon intelligence ? Est-ce en elle et par elle que vit mon esprit ? En somme, la grâce occupe une place bien étroite dans la vie de mon esprit. Il se meut trop par lui-même, il agit par lui-même, il s'appuie sur lui-même plus que sur Dieu, sur ses lumières plus que sur les lumières de la grâce. Comment m'étonner alors de mes ténèbres, de mon ignorance, de mes erreurs, de mes illusions ? Celui qui me suit ne marche pas dans les ténèbres, mais il aura la lumière de la vie, a dit l'auteur de la grâce.

8° Mon cœur n'est guère mieux sous l'action pratique de la grâce. Les touches de la grâce ne sont pas le principe habituel de ses mouvements. Ses affections, ses élans, ses résolutions, sont trop ordinairement naturels. Je compte sur moi pour vouloir, pour décider ; je m'attache à beaucoup de choses par une impulsion purement humaine, en sorte que l'influence de la grâce est rarement dominante. Comment m'étonner alors de mes inconsistances, de mes lâchetés, de mes défaillances, de mes découragements ? Oh ! si la grâce une fois péné-

trait profondément mon cœur, le dominait et le dirigeait, comme je serais fort, constant, inébranlable ! Mais qu'il est difficile de chasser des derniers replis du cœur cette confiance en moi, qui vient de l'amour de moi et qui y aboutit sans cesse !....

9° Mes actions sont-elles plus imprégnées de l'action de la grâce ? Je vais, je viens, je m'agite beaucoup, je me remue sans cesse pour ne pas avancer. C'est la maladie universelle : on dirait que le monde est en fièvre. C'est le signe le plus évident de la matérialisation universelle. La matière n'agit que dans le bruit et l'agitation ; l'action de l'esprit est toujours douce, calme et silencieuse. La matière c'est le bruit, l'esprit c'est le silence. Que de bruit, que de fracas, que d'agitation partout autour de moi !.... Et en moi y a-t-il plus de calme ?.... La grâce, elle, est si douce, si paisible, si pleine de calme et de silence, et partant elle si puissante et si efficace !.... L'agitation humaine n'est qu'impuissance et stérilité ; l'action de Dieu est douceur et force. Elle a une force invincible pour atteindre au but, et une douceur inaltérable pour disposer les moyens utiles à son but.¹ Force et douceur, rien ne l'arrête et rien ne l'irrite : rien ne l'arrête dans sa marche vers le but, rien ne l'irrite dans l'emploi des moyens. C'est le caractère de la sagesse, c'est-à-dire de la grâce. Quand elle me pénètre, je m'agite moins et je fais quelque chose ; quand j'agis en dehors d'elle, je me démène beaucoup et je ne réussis à rien. Que de

¹ *Attingit a fine usque ad finem fortiter, et disponit omnia suaviter* (Sap., 8, 1).

calme dans les saints et que de force !.... En moi que d'agitation et d'impuissance !.... Quand donc saurai-je laisser la grâce faire la paix et me donner la force ? Jusqu'à quand serai-je semblable au malade que dévore la fièvre ? Il s'agite et en s'agitant il s'épuise et se tue. Juste châtement ! celui qui s'appuie sur lui-même se fatigue beaucoup et recule toujours ; celui qui s'appuie sur Dieu a peu de peine et avance rapidement. Qu'enfin je m'endorme et me repose dans la paix sans trouble, par la confiance exceptionnelle dans laquelle vous m'établirez, ô mon Dieu !¹

10° Désormais je veillerai à ne rien appuyer sur moi. Mais comment arriver à ne rien voir, à ne rien vouloir, à ne rien faire que sous l'influence de la grâce ? Certes ce n'est point l'ouvrage d'un jour : en arriver là c'est toucher au terme de la sainteté, car là où la grâce agit seule la gloire de Dieu demeure seule.

Par le fait de mes habitudes, par le fait surtout de mon amour-propre, je serai encore amené à m'appuyer sur moi, à agir en dehors de la grâce et je tomberai : la recherche de ma satisfaction m'entraînera dans le désordre plus ou moins loin, suivant que j'aurai plus ou moins oublié la grâce. Du moins je ne m'étonnerai plus, je ne me troublerai plus, je ne me découragerai plus. Etonnement, trouble, découragement après une faute, tout cela est fruit de l'orgueil. Il se croyait bon et il se voit

¹ In pace, in idipsum, dormiam et requiescam, quoniam tu, Domine, singulariter in spe constituisti me (Ps. 4, 9).

mauvais, et il en est étonné. Il se croyait beau et il se voit affreux, et il en est tout dépité et troublé. Il se croyait fort et il se sent faible, et il en est tout découragé. Et il s'obstine à ne pas vouloir aller à la source qui seule donne la bonté, la beauté et la force : si je l'écoute, c'est un mal plus grand que la chute elle-même, parce que c'est une descente dans la chute et cela empêche l'humilité de retirer de la chute les fruits de salut qu'elle sait retirer de tout, même du péché. Je suis tombé, je sais que c'est pour m'être appuyé sur ce roseau cassé qui est moi, je m'y suis appuyé et il m'est entré dans la main et il l'a percée. ¹ Au lieu de m'en étonner, de m'en irriter, de m'en décourager, suivant que l'orgueil m'y pousse, je me dirai : C'est bien fait, cela tuera bien mon orgueil. Et vite, je me jette entre les bras de Dieu, qui tout aussitôt guérit ma blessure et me rend par sa grâce la bonté, la beauté et la force. Je parlerai à mon âme tombée et je lui dirai : Mon âme, pourquoi es-tu triste ? pourquoi me troubles-tu ? Allons, confiance en Dieu, nous le louerons encore, parce que je le regarde comme mon salut ; il est mon Dieu !² De la sorte mes défaillances tueront mon orgueil et me serviront pour m'approcher de Dieu.

11° C'est encore une ruse et une illusion de l'orgueil de persuader, au sortir d'une retraite, par

¹ *Ecce confidis super baculum arundineum contractum istum... cui si innixus fuerit homo, intrabit in manum ejus et perforabit eam* (Isai., 36, 6).

² *Quare tristis es anima mea et quare conturbas me ? Spera in Deo, quoniam adhuc confitebor illi, salutare vultus mei et Deus meus* (Ps. 42, 5).

exemple, que désormais, grâce aux résolutions prises, il n'y aura plus de rechutes. J'ai fait de si bonnes promesses ! J'ai pris de si fortes résolutions ! Je me sens si décidé, si fortifié !... Je vais maintenant poursuivre mes ennemis, les saisir, et je ne m'arrêterai pas que je ne les aie anéantis. Je les broierai, ils ne pourront pas se tenir debout, je les broierai sous mes pieds. ¹ Ce beau feu serait superbe s'il n'était pas activé par le souffle de l'orgueil. Que de confiance en moi et en mes résolutions !... Des rechutes, il y en aura encore, puisqu'il y a encore de la confiance en moi. Je serai encore blessé dans la lutte, terrassé peut-être ; je dois m'y attendre, je dois le prévoir. Les chemins des caravanes d'esclaves dans les grands déserts africains sont tracés par des lignes d'ossements humains, débris des cadavres de pauvres esclaves tombés sur la route. Au chemin de la perfection, ma route est jonchée des débris de mon orgueil tombés à chaque endroit où j'ai fait une chute. Ce sont mes chutes qui m'instruisent. Souvent je ne m'aperçois de ma confiance en moi qu'au moment où je tombe. Du moins en tombant je puis bien voir ma confiance en moi et ma faiblesse. Il faut que j'en profite : c'est pour moi un grand moyen d'avancer.

12° C'est ainsi que se perfectionne cette grande vertu sur laquelle tout repose et par laquelle tout commence, l'humilité. Rien pour moi, rien selon moi,

¹ Persequar inimicos meos et comprehendam illos, et non convertar donec deficiant. Confringam illos nec poterunt stare, cadent subtus pedes meos (Ps. 17, 38).

rien par moi, tout pour Dieu, tout selon Dieu, tout pour Dieu. A mesure que je sors de moi, Dieu entre en moi et me transforme en lui, à mesure que je me dépouille de moi, je me revêts de Dieu. A mesure que Dieu me devient davantage tout en toutes choses, moi je deviens plus rien en toutes choses. Ainsi mon humilité s'accroît dans la mesure même des dons de Dieu. Je disparaissais pour laisser la place à Dieu; il faut que lui croisse et que moi je diminue¹ jusqu'au jour où l'humilité et le dépouillement étant complets, n'y ayant plus rien de moi en moi, tout étant de Dieu et pour Dieu, je sois consommé avec lui dans cette bienheureuse unité que J.-C. dans sa prière a demandée pour moi à son Père,² et qui est le souverain couronnement de l'humilité et le but suprême de toute vie humaine.

Comme il est donc vrai que l'humilité est ma seule grandeur, l'orgueil, ma seule petitesse ! L'humilité transfère tout l'homme en Dieu ; ne devrais-je pas dire : tout Dieu en l'homme ? Elle dilate mon pauvre cœur humain et le rend capable de tous les dons de Dieu, que dis-je ? de Dieu lui-même. Elle me fait participant de la nature divine,³ comme elle a fait Dieu participant de la nature humaine : *exinanivit semetipsum*.⁴

L'orgueil ravale l'homme sur lui-même, l'isole en lui-même, ferme son cœur à tout ce qui n'est pas lui et écarte tous les dons qui pourraient l'agrandir.

¹ *Illum oportet crescere, me autem minui* (Joan., 3, 30).

² *Ut sint consummati in unum* (Ibid., 17, 23).

³ *Divinæ consortes naturæ* (2 Petr., 1, 4).

⁴ Il s'est anéanti (Philip., 2, 7).

Tant est vraie cette parole du Sauveur : L'humilité exalte et l'orgueil abaisse. ¹

13° Celui qui ne comprend pas la sainteté se demande comment le saint tout enrichi des dons de Dieu, tout resplendissant des joyaux de la sainteté, peut être humble. La vérité c'est que lui seul peut être parfaitement humble et que la plus grande, la plus incomparable de toutes les créatures a été la plus humble. Qu'est-ce en effet que l'orgueil, sinon vivre par moi et pour moi ? Et qu'est-ce que l'humilité, sinon vivre par Dieu et pour Dieu ? L'orgueil prétend tout tenir de soi et tout rapporter à soi ; l'humilité reçoit tout de Dieu et rapporte tout à Dieu. Par conséquent, plus elle reçoit, plus elle est grande, puisqu'elle peut rapporter davantage. Moi, j'ai peur des dons de Dieu, parce que mon orgueil m'empêche de les recevoir. Je crois trop avoir par moi-même et je ne sais pas recevoir. Ensuite le peu que j'ai, je ne sais pas le rapporter à Dieu : j'en garde une large part pour moi, je le rapporte à ma satisfaction et c'est en cela que je suis le plus orgueilleux. Le propre de la sainteté c'est de tout recevoir de Dieu, rien de soi-même et de tout lui rapporter sans rien garder pour soi. C'est celui qui reçoit le plus qui rapporte le plus, et voilà comment le plus grand saint est nécessairement le plus humble des hommes. Il n'a rien à lui et rien pour lui. Tout ce qu'il a, c'est de Dieu et pour Dieu. Il a tout reçu, comment pourrait-il s'en glorifier comme s'il ne

¹ Quia omnis qui se exaltat humiliabitur, et qui se humiliat exaltabitur (Luc, 14, 14).

l'avait pas reçu? ¹ Il ne nie aucun des dons de Dieu, il n'en méconnaît aucun ; il sait bien ce qu'il a reçu, il sait toute la grandeur des trésors qui sont en lui, mais aussi il sait qu'ils ne sont pas pour lui, et il tremble d'en détourner un seul de sa fin.

14° L'humilité se consomme donc dans la sainteté. La sainteté! voici en résumé sa progression. Au début, ma satisfaction, ma volonté, mes moyens d'action prédominent. Sous l'action divine qui me fait monter les échelons de la sainteté, la gloire de Dieu prend la place de ma satisfaction et la transforme, sa volonté se substitue à ma volonté et l'absorbe en elle, sa grâce remplace mes moyens d'action et les simplifie tous dans l'unité de son action. Et ce chemin de la justice va comme le soleil croissant jusqu'au jour parfait, ² jusqu'au jour du Christ-Jésus, ³ où je n'ai plus de satisfaction que dans sa gloire, plus de volonté que dans sa volonté, plus de mouvement que dans sa grâce. Il est mon Dieu et mon tout. ⁴ Je vis, ce n'est plus moi, c'est Jésus qui vit en moi. ⁵ O humilité! O sainteté!... O unité!... Qu'il est donc beau de s'immoler ainsi à la gloire de Dieu, de s'abandonner à la volonté de Dieu, de se livrer à la grâce de Dieu!... Qu'il est beau d'être ainsi trois fois anéanti, sacrifié à la gloire de Dieu, dans la volonté de Dieu, par la grâce de Dieu!...

¹ Quid autem habes quod non accepisti? Si autem accepisti, quid gloriaris quasi non acceperis? (1 Cor., 4, 7).

² Justorum semita quasi lux splendens procedit et creseit usque ad perfectam diem (Prov., 4, 18).

³ Perficiet usque in diem Christi Jesu (Philip., 1, 6).

⁴ Deus meus et omnia.

⁵ Vivo ego, jam non ego, vivit vero in me Christus (Galat., 2, 20).

CHAPITRE III

Les exercices de Piété : leur but.

1° La grâce est le moyen de l'action de Dieu en moi : les exercices de piété sont le moyen de mon action. Moyen secondaire, si je le compare à la grâce ; moyen humain, puisque c'est moi qui l'emploie.

Par exercices de piété, j'entends toutes les pratiques de culte, qui, me mettant en relation directe avec Dieu, sont pour moi le canal de sa grâce et la nourriture de mon âme. Pratiques publiques et privées, obligatoires et facultatives, prière et sacrements, etc., tout est compris sous cette dénomination générique d'exercices de piété. Ils ont à mon égard une double fonction : celle premièrement de disposer mon âme, de la tourner vers Dieu, et d'y établir les dispositions nécessaires à l'entrée de la grâce ; celle, en second lieu, de m'apporter la grâce dont ils sont les canaux. C'est en ce double sens qu'ils sont la nourriture de l'âme ; non pas qu'ils soient eux-mêmes la lumière et la force qui me donnent la vie ; comme Jean, ils ne sont pas la lumière, mais ils sont pour rendre témoignage à la lumière. ¹ Et ils lui rendent un double témoignage parce qu'ils me disposent à recevoir et parce qu'ils versent en moi la grâce divine qui seule est ma lumière et ma force. Je ne les veux point considérer ici comme canaux de la grâce, ² mais seulement comme moyens

¹ Non erat ille lux, sed ut testimonium perhiberet de lumine (Joan., 1, 8).

² Encore une fois, ceci n'est pas un traité de vie spirituelle : je ne poursuis qu'une seule idée, et cherche à ne toucher qu'aux questions qui l'éclairent.

d'établir en moi les dispositions requises aux opérations de la grâce.

2° La disposition fondamentale, unique, qui doit dominer ma vie, c'est la piété, c'est-à-dire la vue, l'amour et la recherche de Dieu. Les exercices de piété ont pour but de former, de développer et de perfectionner en moi cette disposition. C'est pourquoi ils sont appelés exercices de piété, exercices propres à former la piété. Ils sont des moyens adaptés à cela. S'ils sont des moyens, ils ne sont pas la fin ; s'ils ne sont pas la fin, ils ne sont pas la piété ; car la piété, je l'ai vu, consiste essentiellement dans la fin vue, aimée et recherchée. Ils sont les instruments de la piété, les instruments destinés à la former.

S'ils sont moyens, ils n'ont de valeur que comme moyens. Par conséquent si je les emploie à une autre fin, ou si je les emploie mal à propos, ils perdent leur valeur. Si je ne les utilise pas à la fin pour laquelle ils sont faits, loin de m'être un bien, ils me sont un mal. Ils ne sont un bien pour moi que dans la mesure où ils me servent à atteindre mon but suprême. Je ne les dois aimer et employer ni pour moi-même ni pour eux-mêmes, mais en vue de la gloire de Dieu dont ils sont pour moi les instruments.

3° Quand je place toute ma piété dans les exercices spirituels, et que je m'imagine qu'ils sont la piété, je prends les moyens pour la fin, je m'arrête en chemin. Je nourris là ma petite vanité, mon besoin de satisfaction, mon sentimentalisme, et, hélas ! toutes mes petites ou grandes passions d'orgueil et de sensualité. C'est moi et mon plaisir que je cherche en

dernière analyse, et ce que j'y cherche de Dieu c'est souvent en vue de ma satisfaction. Dieu devient pour moi un moyen de satisfaction. L'ordre est bien pleinement renversé, et ce que je pratique sous le nom de piété, en est le contre-pied. On appelle cela la fausse piété, la fausse dévotion; très fausse en vérité, puisqu'elle en est tout juste le contraire.

Ainsi je nourris mes défauts avec ce qui devrait les détruire; je fais servir à ma recherche personnelle ce qui ne devrait servir qu'à la recherche de Dieu. D'où vient ce désordre? De l'oubli du but. J'oublie que les exercices de piété ne sont que des moyens, je ne les emploie plus comme instruments utiles à ma fin, et dès lors ils deviennent la pâture de mon orgueil: chose souverainement déplorable, car il n'y a pire orgueil que celui qui se nourrit d'aliments spirituels. Il est donc pour moi de la plus haute importance de ne voir dans les exercices de piété que ce qui y est en réalité, et de ne les employer qu'à l'ouvrage auquel ils sont adaptés, c'est-à-dire à la gloire de Dieu. Ils doivent former en moi la disposition unique et fondamentale tant méditée jusqu'ici, ils doivent la maintenir, la développer et la perfectionner. C'est leur unique but.

4° Donc mon attention et mes soins doivent se porter premièrement sur cette disposition intérieure; elle est comme l'appétit que la nourriture des exercices doit à la fois apaiser et exciter. C'est cet appétit, ce besoin de Dieu, ce désir de nourriture divine qu'il faut surveiller avant tout; car la vraie marque de santé spirituelle c'est de sentir en son intérieur l'ap-

pétit surnaturel de Dieu, de même qu'un robuste appétit est le plus sûr indice de santé corporelle. Si je sens en moi cet appétit divin, si c'est lui que je satisfais en prenant la réfection des exercices, si je le sens s'agrandir et se fortifier par cette nourriture, Dieu soit béni ! la santé de mon âme est parfaite, je n'ai qu'à poursuivre ma voie, et mon appétit sans cesse apaisé et excité par mes exercices, ira grandissant jusqu'au jour où il ne pourra plus être rassasié que par l'apparition de la gloire de Dieu. ¹ Mais s'il s'affaiblit, c'est mauvais signe ; à tout prix il faut le réveiller, l'exciter, l'aiguiser. Si enfin il est nul, je suis mort ou bien près de l'être, et les aliments des exercices ne me profiteront non plus qu'à un mourant ou à un cadavre. A moins toutefois qu'animé du désir de retrouver cette vie surnaturelle, je ne les emploie sincèrement à l'œuvre de ma résurrection spirituelle ; car ainsi employés, ils ont même le pouvoir de ressusciter les morts. Je suis la résurrection et la vie, dit le Sauveur. Celui qui croit en moi, s'il est mort, reviendra à la vie ; et s'il est vivant et croyant en moi, il vivra éternellement. ² Les exercices de piété participent de ce pouvoir de résurrection et de vie, que N.-S. leur communique. Quand ils sont bien pratiqués, ils peuvent rendre la vie aux morts et conserver les vivants jusqu'à la vie éternelle.

¹ Satiabor cum apparuerit gloria tua (Ps. 46, 15).

² Ego sum resurrectio et vita. Qui credit in me, etiamsi mortuus fuerit, vivet : et omnis qui vivit et credit in me, non morietur in æternum (Joan., 11, 25).

CHAPITRE IV

Défauts à éviter.

1° Si j'ai l'idée bien nette de ce que sont les exercices de piété, je m'affranchis de trois défauts trop communs et trop funestes : la fidélité pharisaïque, l'inconstance et l'isolement.

Quand je regarde les exercices de piété comme le tout de la piété, je place le haut point de ma perfection dans la fidélité mécanique aux pratiques extérieures, je m'emprisonne dans un formalisme étroit. C'est une grande et belle et sainte chose que la fidélité à ses exercices ; mais quand elle devient le but même de la piété, elle n'est plus qu'une prison étroite où l'âme végète sans air, sans expansion et sans vie. Cela devient le pharisaïsme qui filtre le moucheron et avale le chameau. ¹ On se fait un scrupule des petits manquements aux petites pratiques, et on n'accorde qu'une attention fort secondaire à l'intérieur.

Tout ce qui est le côté extérieur et mécanique des exercices est un accessoire utile, comme l'ordonnance d'un bon repas. L'ordonnance des repas peut varier sans nuire à la santé, si l'appétit est bon ; de même ce qui est de méthodes, d'heures, de formules, de pratiques extérieures peut varier sans nuire à la vie intérieure si l'on a faim de Dieu.

2° Si j'emploie les exercices à leur vrai but, je

¹ Excolantes culicem, camelum autem glutientes (Math., 23, 24).

m'affranchis d'abord des pratiques inutiles. Au lieu de me surcharger de détails fatigants, je ne prends que ceux qui sont véritablement utiles à mon avancement. Il y a dans l'Eglise, jardin fermé de l'Epoux céleste, une variété presque infinie de fleurs, je veux dire, de pratiques pieuses, répondant aux mille besoins variés des âmes. Toutes ces fleurs, quand elles appartiennent vraiment au jardin de l'Epoux, je veux dire, quand ces pratiques sont approuvées par l'Eglise, sont très belles et très bonnes. Emanations de l'Esprit de Dieu, ou fructifications de l'âme de l'Eglise, ou efflorescences embaumées de l'âme des Saints, elles répandent la bonne odeur de J.-C. et parfument les âmes de sainteté. Oh ! il fait bon les cueillir !

Mais toutes ne conviennent pas à tous. Pourquoi y en a-t-il une si riche variété, sinon pour satisfaire aux besoins infiniment variés des âmes ? Dans cette multitude de fleurs, chacun peut choisir suivant ses nécessités et ses goûts ; il est toujours assuré de trouver pleine satisfaction à ses désirs. Il faut choisir : car de vouloir tout prendre, ce serait s'écraser et ce serait chose impossible ; de vouloir tout rejeter, ce serait déflorer la piété. C'est un bouquet à faire, et chacun doit se composer le sien. Le choix des fleurs et leur agencement dépend de l'état de l'âme. Car tel exercice peut être utile à l'un et ne l'être pas à l'autre ; tel ensemble d'exercices qui est fort bien conçu pour tel état, deviendrait ridicule dans un état différent. Mais comment faire ce bouquet ? Quelles fleurs choisirai-je ? comment les disposerai-

je ? Pour y réussir, je dois premièrement fixer mes yeux sur le but suprême et ne pas le perdre de vue, puisque chaque fleur n'a d'utilité que pour ce but ; en second lieu interroger les besoins de mon âme, ses faiblesses, ses aptitudes, son état actuel, afin que je fasse bien le choix et l'agencement qu'il lui faut ; troisièmement, consulter mon directeur : sans lui je ferais souvent un assez mauvais bouquet. Si j'observe ces trois conditions, je suis tout à fait sûr de faire un bon choix d'exercices, un bon arrangement de vie, mon bouquet de fleurs spirituelles me sera profitable, il m'attirera et je courrai à l'odeur de ses parfums. ¹

3° Mais dans mon bouquet toutes les fleurs n'auront pas la même importance : les unes ont plus d'éclat et de parfum que d'autres. Dans les exercices les uns sont plus importants que d'autres. Ainsi les uns sont obligatoires, les autres facultatifs. Ceux qui sont obligatoires, tels que les sacrements, la messe, l'office pour le prêtre, les points essentiels de la règle pour le religieux, passent avant tout. Pour ceux-là, fidélité absolue et amour invariable. A ceux-là je m'attache de toutes les puissances de mon âme. Ils me sont imposés : ils sont donc l'aliment nécessaire de ma piété ; sans cette nourriture, je tomberais d'inanition et je ne pourrais jamais avancer sur la route que j'ai à parcourir. Rien dans mon estime ne passe avant ces exercices, ils tiennent la place essentielle dans l'ordonnance de ma journée.

¹ Trahe me : post te curremus in odorem unguentorum tuorum (Cantic., 1, 3).

Si je suis prêtre, la messe et l'office ont mes meilleurs et mes premiers soins ; c'est là que je vais chercher mon alimentation substantielle. Mon oraison même leur cède le pas, et se fait leur précurseur, leur préparateur ; du reste, l'oraison du prêtre double sa valeur, quand elle la puise surtout dans la messe et l'office.

Parmi les pratiques facultatives, les unes sont de conseil, les autres sont totalement libres. Celles qui sont de conseil, tels que les petits détails de la règle pour le religieux, je travaille à y être aussi fidèle que me le permettent les défaillances de ma nature. Après les exercices d'obligation, je n'ai rien tant à cœur que les pratiques de conseil, et je me garde bien de m'amuser à des pratiques de mon choix au préjudice de celles-là. Je sais qu'elles sont très riches encore pour l'alimentation de mon âme. Dans les repas spirituels, les exercices d'obligation sont les plats de résistance, les pratiques de conseil sont les entremets d'accompagnement. Enfin viennent les hors-d'œuvres et les petites sauces ; ce sont les pratiques entièrement facultatives. Quelques-unes peuvent être utiles ; mais il en faut fort peu et de bon goût. Un repas sérieux ne doit pas être noyé dans ces bagatelles. Celui qui ne se nourrit que de petits plats et de petites sauces, montre que sa santé est altérée. Je ne prendrai donc de pratiques facultatives qu'autant que cela pourra m'être utile pour soutenir et encourager ma fidélité aux pratiques plus sérieuses.

De plus, dans tout ce qui est facultatif je saurai conserver assez de liberté pour ne me lier irrévoca-

blement à rien. Car les besoins de l'âme varient à mesure de ses ascensions dans la vertu, les pratiques utiles à un moment, peuvent être nuisibles plus tard, et des pratiques qui ne conviennent pas au début, deviennent nécessaires dans la suite.

4° Le deuxième défaut c'est l'inconstance. Si dans mes exercices je cherche ma satisfaction, il est assez ordinaire qu'ils varient suivant la variété de mes caprices. Un jour fidèle parce que cela me plaira, demain négligent, parce que la chose me sera pénible. Si je suis consolé, je me prends d'enthousiasme : suis-je dans la sécheresse, je lâche tout. C'est la girouette tournant au gré du vent.

Ou bien encore je papillonnerai d'un exercice à l'autre, les effleurant successivement sans me reposer sur aucun. Suivant la comparaison de S^t François de Sales, j'imiterai les guêpes, qui en se donnant à elles-mêmes une perpétuelle inquiétude et inutile empressement, vont partout furetant, suçant et picorant, et se trouvent enfin sans retraite, sans munitions et sans vie.¹ Si au contraire je cherche dans les fleurs de mes exercices le vrai miel de la vraie dévotion, « j'imite les abeilles qui ne sortent de leur ruche que pour la cueillette du miel, et ne sont associées que pour le composer, et n'ont point d'empressement que pour cela, et dont l'empressement est ordonné, et qui ne font dans leurs maisons et monastères sinon le ménage odorant du miel et de la cire. Elles n'ont pour objet de leur vue, de leur odorat, de leur goût que la beauté, la suavité et la

¹ Saint François de Sales. Lettres, liv. 6, let. 26. Edit. Léonard.

douceur des fleurs rangées à leur dessein, et outre la noblesse de leur exercice, ont une fort aimable retraite, une munition fort agréable, et une vie fort contente parmi l'amas de leur travail passé. »¹

Oh ! si je savais me reposer sur les fleurs rangées à mon dessein, y chercher uniquement de quoi faire le ménage odorant du miel de la gloire divine et de la cire de ma sanctification, j'aurais aussi une fort aimable retraite en mon âme, une munition fort agréable et une vie fort contente !...

Quand je me conduis dans les exercices spirituels à la façon des guêpes, sans y chercher le miel de la gloire divine, il suffit souvent de bien peu pour interrompre tout mon travail. En effet, comme je ne tiens à ces exercices que par le côté extérieur, une interruption, une infidélité brisent la chaîne et je ne tiens plus rien. Ainsi je me décourage vite, je suis facilement dérouté, ma vie spirituelle est souvent en désarroi. Si au contraire je vise surtout à l'intérieur, celui-ci étant une habitude, ne disparaît pas par un ou plusieurs actes ; malgré certaines lâchetés ou infidélités extérieures, je sens que je tiens toujours la chaîne, rien d'essentiel n'est interrompu, et je ne me décourage pas. J'ai une fixité plus grande. Mes infidélités peuvent retarder ma marche, elles ne me jettent pas hors de la voie.

5° Le troisième défaut c'est l'isolement. J'appelle ainsi l'habitude de diviser sa journée en parties déterminées, décousues, isolées, séparément affectées chacune à une occupation distincte. La vie est

¹ Saint François de Sales. Ibid.

un meuble à compartiments. A telle heure j'ouvre un tiroir, c'est la méditation : demi-heure, je ferme le tiroir, c'est fait pour la journée. J'ouvre un autre tiroir, c'est l'office : trois quarts d'heure et c'est fermé. Ainsi des autres exercices et des autres occupations : chacun a son tiroir. Les exercices de piété sont de la sorte cantonnés dans un coin de la journée, ils sont séparés du courant de la vie, ils n'ont sur l'âme que l'influence du moment. L'ensemble de ma vie est décousu, sans unité. La pensée de Dieu est renfermée dans quelques tiroirs d'exercices, et elle n'en sort guère qu'aux intervalles fixés. Si parfois elle apparaît, ce n'est point comme habitude d'âme, c'est comme acte transitoire. Elle est un souvenir et non un principe de vie. Elle ne compénètre pas mon être, elle n'inspire pas mes pensées, elle ne forme pas mon amour, elle ne dirige pas mes actions. Elle devrait être la vie de ma vie, elle n'en est qu'un accident. Elle devrait unifier mon âme, unifier mes actions, mes affections et mes idées, unifier ma vie entière, en faire un tout compact, cohérent. Mais je vis trop en dehors d'elle et de la sorte ma vie comme mes exercices sont une succession assez désordonnée de détails souvent en lutte les uns contre les autres.

6° De ce fait les exercices sont fort mal accomplis. Ne donnant pas à ma vie sa direction, n'en étant pas l'âme, ils me sont à charge. Ils détonnent trop sur l'ensemble de mes occupations et de mes préoccupations, et mon âme étant obligée de se faire violence pour arrêter le cours de ses disposi-

tions habituelles et se hausser jusqu'aux sentiments requis pour ces exercices, a hâte de se débarrasser de cette contrainte et d'en finir avec eux. Ils sont une charge que je prends avec peine, que je quitte avec plaisir, et dont je m'exempte autant qu'il est possible. C'est ainsi que je succombe à la précipitation et au dégoût, conclusion toute naturelle de cette triste manière d'isoler les exercices de piété. Et si je ne vais pas toujours jusque-là, mes exercices cependant n'ont aucune expansion, je leur accorde juste le temps requis, je les fais à peu près, mais je ne progresse pas. C'est en cantonnant la méditation dans une demi-heure réglementaire qu'on est parvenu à tuer la contemplation. Autrefois, les règles des ordres antiques en font foi, il n'y avait pas de temps spécialement affecté. On récitait l'office aux diverses heures de la journée ; comme dévotion privée on récitait des psaumes, et sans doute avec plus d'attention et d'intelligence du texte sacré qu'on ne le fait communément aujourd'hui, et dans cette récitation souvent réitérée au cours de la journée l'âme puisait de quoi s'alimenter tout le jour. C'est par là qu'elle allait à Dieu. La vie sous cette influence se pénétrait de l'Esprit de Dieu, les pensées, si souvent puisées à cette source centrale de l'office, devenaient les pensées habituelles, dominantes, directrices de la vie, l'âme en vivait, la vie se transformait progressivement en un état méditatif permanent et finalement atteignait à la contemplation. Il n'y a plus guère aujourd'hui de contemplatives que quelques bonnes âmes qui sans

avoir jamais beaucoup su méditer, ont cherché Dieu dans la simplicité de leur cœur, et sont parvenues sous la direction intérieure de l'Esprit divin à s'entretenir avec lui sans effort et comme par un écoulement naturel de leur être.

Si aujourd'hui la demi-heure d'oraison, qui est dans les habitudes de toute âme un peu soucieuse de son avancement, s'isolait moins dans une conception souvent trop formaliste, si au lieu d'être une pièce comme les autres et juxtaposée aux autres dans le cours de la journée, elle visait davantage à être comme le résumé et le cœur de la journée, si tout le sang des autres exercices et des actes de la journée venait s'y vivifier, si au lieu de chercher à la faire jaillir d'une méthode parfois trop conventionnelle, je cherchais davantage à la faire jaillir des entrailles de l'âme et de la vie ordinaire, si elle mettait en œuvre l'office, la messe, les prières et les occupations de la vie, portant tout cela à Dieu, traitant de tout cela avec Dieu, si elle se confinait moins dans sa demi-heure et tendait davantage à envahir les autres moments de la journée, créant au cœur comme un besoin de me replonger de temps en temps quelques minutes dans un entretien avec Dieu, alors elle serait à la fois plus puissante et plus facile. Elle me coûterait beaucoup moins et me produirait beaucoup plus. L'isolement tue tout, mais il ne tue rien tant que l'oraison.

7° En isolant mes exercices, je les stérilise et les anéantis. La religion véritable et vivante, dit Solowiew, n'est pas une spécialité, un domaine séparé,

un coin à part dans l'existence humaine. Révélation directe de l'absolu, la religion ne peut pas être quelque chose, elle est tout ou rien.¹ Ce que Solowiew dit de la religion, je le dis des exercices de piété, qui en sont l'application à la vie pratique. S'ils ne sont pas tout dans ma vie, s'ils ne la pénètrent pas toute, ils ne sont rien. Et je sens bien tristement la vérité de cela. Pourquoi mes exercices se traînent-ils péniblement comme des mourants ? Parce que n'étant pas tout dans ma vie, n'étant qu'un coin à part, ils ne sont plus rien, rien que des agonisants toujours prêts à rendre le dernier soupir, et à qui j'ai peine à maintenir un souffle de vie. Tout les tue, et ils se tuent eux-mêmes les uns les autres, parce que, découpus, détachés, ils se heurtent à tout et se heurtent entre eux. Tous ces heurts sont mortels. Je verrai plus loin comment ils peuvent être évités, et comment les exercices peuvent redevenir vivants en redevenant le tout de ma vie.

8° Enfin c'est l'isolement qui entretient les distractions. L'habitude où je suis de ne penser guère qu'à moi dans mes occupations, d'agir par moi-même sans mettre Dieu de partie dans toute ma vie, ou plutôt sans le mettre au sommet de tout, car c'est là sa place dans ma vie, cette habitude m'a conduit à cette idée tout aussi fausse, que dans la prière je ne dois penser qu'à Dieu. Je fais ainsi en moi deux parts bien distinctes, l'une où je voudrais vivre au ciel tout en Dieu, et l'autre où je prétends vivre sur la terre tout à moi. Et je me flatte, du

¹ Solowiew : La Russie et l'Eglise universelle, 3^e partie, ch. xi.

moins j'essaye, de faire passer mon âme de l'un à l'autre, de façon qu'étant d'un côté elle perde le souvenir de l'autre. J'avoue que quand je suis à mes occupations je perds trop facilement le souvenir de Dieu : c'est que mes occupations tiennent la grande place dans ma vie. Mais quand je suis dans la prière !..... Y suis-je jamais, mon Dieu ?..... Les distractions fourmillent..... m'assaillent..... m'accablent..... Sans cesse mon esprit y retombe,¹ et mes meilleurs efforts ne parviennent pas à m'interner tout en Dieu. C'est qu'en effet c'est chose contre nature. L'âme ne change point d'habitudes comme le corps d'habits. S'il n'y avait qu'à quitter les vêtements de travail pour prendre les habits de dimanche, la prière serait chose aisée. Mais il n'en est pas ainsi dans l'âme, fort heureusement. Les habitudes sont permanentes, et l'âme les porte partout avec elle. Si j'ai l'habitude de penser à moi sans penser à Dieu, de penser à mon travail et à toutes les choses de la vie en dehors de Dieu, je porterai cette habitude dans la prière, et l'unique remède pour ne pas l'y porter, c'est de la changer.

9° Mais comment la changer ? En unifiant ma vie, en supprimant cette sottise division en compartiments, qui brise tout et gâte tout. Je n'ai qu'à me rappeler le grand principe : Tout dans ma vie doit être dirigé à la gloire de Dieu. Je devrais m'habi-

¹ Ce n'est pas au moment de la prière que je commence à être distrait ; je le suis tout le temps où j'agis par moi et pour moi en dehors de Dieu. Au moment où dans la prière je cherche à revenir à Dieu, je ne fais que constater que je suis distrait depuis longtemps.

tuer à voir et à consulter Dieu dans mon travail comme dans mes exercices de piété, à traiter mes affaires avec lui en les faisant comme en priant, à vivre avec lui dans le travail comme dans la prière. Quand je réfléchis à ces psaumes que l'Eglise chaque jour met dans la bouche de ses prêtres, comme la forme la plus parfaite de leurs entretiens avec Dieu, je suis frappé de ceci. David, tour à tour, presque sans transition et avec un mélange admirable, s'occupe de la gloire de Dieu et de ses intérêts personnels. Il chante les louanges de Dieu, et pousse les cris de sa misère : tout cela se mêle, s'interrompt, se lie et ne fait qu'une seule prière. L'âme bondit de la terre au ciel, revient du ciel à la terre, et toujours elle parle à Dieu. Au milieu des plus beaux élans d'amour et de louange, le prophète mêle le récit de ses misères, de ses angoisses, de ses périls, et il n'estime pas qu'une chose soit plus que l'autre indigne des oreilles de Dieu. Voilà la prière du prophète; on sent que sa conduite était toute semblable. Ainsi Dieu et lui ne faisaient plus qu'un, les intérêts de l'homme étaient mêlés aux intérêts de Dieu, sa vie était une. Pourquoi l'Eglise me fait-elle chaque jour réciter ces psaumes, sinon pour me dire : Voilà ton modèle; unifie ainsi ta vie et ta prière? Oh! si enfin je savais le faire!..... Si je savais être avec Dieu dans mon travail comme dans ma prière!..... Si je savais traiter tout avec lui, tout lui confier, lui donner la direction de tout; je verrais toutes choses dans la lumière de Dieu, et les choses vues dans ce jour ne me donneraient

pas de distractions, puisqu'elles ne me détourneraient pas de Dieu. Ainsi mes actions et mes prières constitueraient un seul et même courant, un seul et même état surnaturel, ce serait la piété, la vraie piété. Fiat ! Fiat !.....

CHAPITRE V

Unité des exercices de Piété.

1° Mon âme est substantiellement une, une et tout entière dans le corps, une et tout entière dans chaque partie du corps. Elle est dans le corps partout sans étendue, elle agit partout sans division dans sa substance. Une dans sa substance, elle doit devenir une dans l'action de ses puissances : c'est le but de sa vie et le terme de son mouvement. Les exercices spirituels, qui sont l'aliment de cette vie et le moyen de ce mouvement, doivent le conduire à cette unité ; ils doivent y établir la grande et unique disposition, qui est l'unique recherche de l'unique nécessaire. Ils doivent unir toutes ses forces en les dirigeant toutes à la gloire de Dieu, détruire la multiplicité et la division qui existe toujours quand on perd de vue la fin qui unit tout.

Mais comment pourraient-ils produire l'unité, si eux-mêmes ne sont pas unis ? Comment détruire la multiplicité et la division, si la multiplicité et l'incohérence les divisent ? La multiplicité ne crée pas l'unité, la division ne fait pas l'union. Il est par conséquent de toute rigueur qu'ils soient unis entre eux ; il leur faut un centre et un lien commun. Il est de toute nécessité qu'ils soient dirigés à leur vrai but, autrement de moyens il deviennent obstacles. C'est pourquoi il faut un exercice directeur et régulateur.

2° Cet exercice à la fois central et directeur, quel est-il ? Quelle est dans la multiple variété des pratiques pieuses celle de laquelle dépendent toutes les autres et dont elles reçoivent leur direction et leur union ? Un caractère distinctif me le fera connaître. L'exercice directeur doit être celui dans lequel il puisse le moins se glisser du mal général, qui est la recherche de moi-même. Il ne peut même être complètement et sûrement directeur, que si ce mal en est absolument exclu par la nature même de l'exercice. Si, en effet, il s'y pouvait glisser de la recherche de moi-même, je serais jeté hors de la voie et éloigné de mon but par l'exercice destiné à m'y conduire. Mais y a-t-il un exercice dans lequel je ne puis pas nourrir ma vaine satisfaction ? Dans la prière, dans la méditation, à la messe, à la communion, etc, je puis trop facilement chercher les douceurs et les consolations ; aucun de ceux-là par conséquent n'est l'exercice directeur. Mais quelle satisfaction trouverai-je dans l'examen de conscience ?....

D'autre part le but des exercices étant de me conduire à Dieu, la condition première c'est que je voie où j'en suis, où je marche, quelle direction je suis, quels obstacles, quels dangers se rencontrent, quels moyens me sont nécessaires. Impossible d'avancer avec sécurité sans cela. Or cela c'est l'examen qui me le montre. Il est donc l'exercice central et régulateur.

3° C'est la pensée de S^t Ignace qui pendant longtemps n'employa à la conduite spirituelle de ses compagnons que l'exercice de l'examen et le fré-

quent usage des sacrements. Dans les constitutions de son ordre, l'examen est regardé comme ayant une telle importance que rien n'en dispense jamais. La maladie ou d'autres nécessités graves peuvent exempter de l'oraison et des autres exercices, de l'examen jamais. La raison en avait déjà démontré l'importance à Pythagore, qui le recommandait à ses disciples, comme le vrai moyen d'acquérir la sagesse. S^t Jean Chrysostome l'estimait si fort que, disait-il, si pendant un mois seulement nous le faisons bien, nous nous établirions dans une parfaite habitude de vertu.¹ S^t Basile, dans ses constitutions, dit qu'avant tout pour se préserver du mal et faire quelque progrès dans le bien, il faut établir cet exercice comme une sentinelle en tête de toutes nos pensées, afin que l'œil de cette sentinelle les contienne et les dirige.² Tous les saints docteurs sont d'accord pour attribuer à l'examen cette importance capitale.

4° Mais encore faut-il savoir le faire. Souvent en se perdant dans les détails, on se donne beaucoup de mal pour avancer bien peu. Ainsi on se décourage facilement et on arrive à négliger ou même à abandonner cet exercice important entre tous. Si je veux parvenir à le bien faire, c'est-à-dire à le faire simplement, il est bon de me rappeler quelques principes théologiques.

¹ Ex ea re tantum erit emolumentum ut si id uno mense solo fecerimus, in perfecto virtutis habitu nos constituemus (Homil. in Ps. 4, 8).

² Primum quidem omnibus modis cogitationem continere debemus, ei pervigiliis mentis inspectionem præficientes (De const. monas. c. 2).

La théologie, d'accord avec la philosophie, m'enseigne que de sa nature l'acte est transitoire et l'habitude permanente : l'acte passe, l'habitude demeure. S'il s'agit d'actes véniels, je sais que dans l'état de grâce ils sont effacés par un acte de vertu surnaturelle qui les suit. Ces actes ne laissent donc pas de traces dans une âme, qui au cours d'une journée, produit nécessairement un assez grand nombre d'actes surnaturellement bons, puisque je la suppose en état de grâce. Quelle utilité y a-t-il dès lors à revenir dans l'examen sur des actes dont il ne reste rien ? Quelles connaissances sur mon âme pourra me donner la révision de ces détails ? L'Eglise m'enseigne que je ne suis pas obligé de les confesser ; j'en comprends fort bien la raison, il n'en subsiste plus rien. S'il n'en subsiste rien, pourquoi les examiner ?

Ceci s'applique aux actes complètement transitoires, qui n'ont aucune liaison intime et essentielle avec une habitude intérieure. Car pour ceux qui dépendent d'une habitude, ils ne peuvent être effacés que par un acte venant interrompre l'habitude, et intercepter l'influence exercée par l'habitude sur l'acte. Je verrai bientôt la manière de les examiner.

S'il s'agit de fautes mortelles, l'acte n'est plus effacé par une vertu quelconque ; seule la charité parfaite a ce pouvoir, mais encore le péché est-il effacé par elle. Sans doute cet acte même effacé par la charité, demeure soumis au pouvoir des clefs, il faut par conséquent l'examiner ; mais les actes mortels ne foisonnent pas, grâce à Dieu, dans une âme

qui songe à sa perfection, et leur trace est assez saillante pour n'offrir aucune difficulté à l'examen.

5° La connaissance des actes seule ne me conduira jamais à une connaissance profonde de mon âme : jamais par eux je n'arriverai à faire, au sens profond du mot, un véritable examen de conscience. La conscience est ce qu'il y a de plus intime en moi et de plus secret, c'est le sanctuaire du temple. Si vraiment je veux faire l'examen de ma conscience, c'est ce secret intérieur qu'il faut pénétrer, c'est ce sanctuaire qu'il faut visiter. Or dans ce sanctuaire, ce qui y demeure ce sont les habitudes, les dispositions de l'âme. Quand je les connaîtrai, je connaîtrai l'état de mon âme, autrement non. Pour celui qui veut avancer, c'est là qu'il lui faut porter les investigations de son examen.

Il faut, dit S^t François de Sales, réduire l'examen à la recherche de nos passions. Car quant à l'examen des péchés, cela est pour la confession de ceux qui ne cherchent point à s'avancer. Quelles affections tiennent notre cœur empêché, quelles passions le possèdent, en quoi s'est-il principalement détraqué ? Car par les passions de l'âme on connaît son état, en les tâtant l'une après l'autre. D'autant que comme un joueur de luth pinçant toutes les cordes, celles qu'il trouve dissonnantes il les accorde ou les tirant ou les lâchant ; ainsi après avoir tâté la haine, l'amour, le désir, la crainte, l'espérance, la tristesse et la joie de notre âme, si nous les trouvons mal accordantes à l'air que nous voulons sonner qui est la gloire de Dieu, nous pouvons les

accorder moyennant sa grâce et le secours de notre père spirituel. ¹

L'important en effet c'est que les cordes de mon cœur soient accordantes à l'air que je veux sonner et qui est la gloire de Dieu, et l'examen a pour fin essentielle de me montrer si ces cordes sonnent bien cet air. Or les cordes de mon cœur ce sont mes dispositions intérieures ; ce sont celles-là qu'il faut pincer pour savoir quel son elles rendent. Chantent-elles la gloire de Dieu ou chantent-elles ma satisfaction ? Quand je connaîtrai leur son, j'aurai véritablement fait mon examen de conscience.

6° Mais comment saisir cet état vrai de mon âme ? Comment prendre ce que j'appellerai la physiologie de mon cœur ? La chose est des plus faciles. A un moment quelconque, lorsque je veux savoir où j'en suis, quel est l'état de mon âme, quel air résonne dans son intérieur, je me demande simplement : Où en est mon cœur ? Par cette question je cherche uniquement à connaître quelle est la disposition dominante de mon cœur, celle qui l'inspire, qui le dirige, qui le tient pour ainsi dire en sa possession. Bien des impressions, bien des aspirations, bien des sentiments se pressent au cœur ; c'est un réservoir insondable ; mais quels que soient le nombre et la nature de ces dispositions, il y en a toujours une qui domine. Ce n'est point toujours la même, un cœur humain a tant de fluctuations ! un sentiment supprime un sentiment, une impression chasse l'autre ; mais il y en a toujours une qui occupant la

¹ Philothée, V^e part. ch. 7.

première place donne au cœur sa direction et détermine son mouvement. C'est celle-là en somme qui donne la note vraie de l'âme. C'est celle-là qu'il faut que je saisisse avant tout, si je veux avoir la physiologie de mon cœur.

La chose est-elle difficile ? Nullement. Pour la saisir je me pose cette simple question : où en est mon cœur ? Or à l'instant même où je me demande cela, la réponse fait au dedans de moi. Cette demande me fait jeter un coup d'œil rapide sur le centre de mon cœur, et tout aussitôt je vois le point saillant ; je prête l'oreille au son que rend mon âme, et immédiatement je saisis la note dominante. C'est un procédé intuitif, instantané. Point n'est besoin de recherches de l'intelligence, d'efforts de la volonté, de courses de la mémoire : je vois, j'entends. C'est un coup d'œil, *in ictu oculi*. C'est simple et rapide. Il faudrait qu'une âme n'ait aucune idée de son intérieur, aucune habitude de rentrer en elle-même, pour ne pas constater cela.

7° Parfois je verrai que la disposition qui me domine c'est le besoin d'approbation ou de louange, ou la crainte d'un blâme ; parfois l'aigreur née d'une contrariété, d'un propos ou d'un procédé blessants, ou bien le ressentiment provenant d'une remontrance ; parfois l'amertume produite par le soupçon, ou le malaise entretenu par une aversion ; ce sera encore la lâcheté inspirée par la sensualité ou le découragement causé par la difficulté ou l'insuccès ; d'autres fois la routine, fruit de l'insouciance, ou la dissipation, fruit de la curiosité et de la vaine joie

etc., etc. Ou bien par contre, ce sera l'amour de Dieu, le besoin du sacrifice, la ferveur allumée par une touche signalée de la grâce, la pleine soumission à Dieu, la joie de l'humilité, etc., etc. Bonne ou mauvaise, c'est la disposition principale, dominante qu'il faut constater ; car il faut voir le bien comme le mal, puisque c'est l'état du cœur qu'il s'agit de connaître. Il faut que j'aille directement au grand ressort qui fait mouvoir toutes les pièces de l'horloge. Il arrive parfois que ce grand ressort est une disposition persistante, longtemps prolongée, telle, par exemple, qu'une amertume ou une aversion. Mais d'autres fois c'est une impression qui n'a été que momentanée, mais dont la puissance a suffi pour imprimer pendant un temps assez long un mouvement caractéristique à mon cœur ; telle, par exemple, l'acceptation généreuse d'une souffrance, elle a été le fait d'un moment et cependant elle met au cœur quelque chose qui le fera agir pendant un ou plusieurs jours.

8° Quand j'ai constaté cette disposition dominante, bonne ou mauvaise, mon examen de conscience est substantiellement fait, j'en tiens l'essentiel, le centre. La disposition dominante, en effet, en déterminant finalement les mouvements de mon cœur, est comme la résultante des forces des autres sentiments qui viennent, pour ainsi dire, se condenser et se résumer pratiquement en celui-là. Je pourrais donc à la rigueur me contenter de ce coup d'œil essentiel et par lui consolider ce qui est faible, guérir ce qui est malade, rattacher ce qui est brisé,

ramener ce qui s'est écarté, retrouver ce qui est perdu.¹

En fait, quand, dans le cours de ma journée, je veux constater l'état de mon âme, c'est-à-dire faire mon examen, je me contente de cet unique coup d'œil, plongeant bien au centre du cœur : Où en suis-je ? Et c'est fait, je vois ; je corrige et redresse s'il y a lieu ; je m'humilie et je remercie si tout va bien. Et cela je puis le faire à tout instant, des milliers de fois, c'est si simple, un retour du cœur, un coup d'œil !...

Et ce simple coup d'œil a des effets profonds, puisqu'il maintient ou rétablit dans l'unique voie et dirige à l'unique fin la résultante des forces du cœur. En fait rien ne lui échappe, puisqu'il saisit le centre de tout. Qu'est-il nécessaire de m'inquiéter des autres détails ? Je n'ai pas à abattre les branches de l'arbre quand l'arbre est coupé, ni à courir après les ruisseaux quand je suis à la source. Quand par les cent petits trous d'une pomme d'arrosoir, l'eau jaillit en gerbe puissante, ne serait-ce pas un travail long et pénible de fermer l'un après l'autre chaque petit trou pour arriver à supprimer le jet ? Et si plus bas se trouvait un robinet qu'il suffirait de fermer pour supprimer d'un seul coup le jet entier, ne serait-ce pas insensé d'aller se fatiguer aux petits trous ? d'autant qu'on s'expose à les voir se rouvrir à mesure. Celui qui dans son examen s'arrête aux détails et à l'extérieur, s'amuse aux petits

¹ Quod infirmum fuit non consolidastis, et quod ægrotum non sanastis, quod con fractum est non alligastis, et quod abjectum est non reduxistis, et quod perierat non quaesistis (Ezech., 34, 4).

trous... le coup d'œil intérieur ferme le robinet... S'arrêter aux détails et à l'extérieur, c'est demeurer sur la circonférence et faire le manège à la surface de l'âme. Je vais au centre et je possède mon âme entière quand je jette ce coup d'œil profond sur la disposition dominante.

9° Mais est-ce que la préoccupation exclusive de cette disposition principale ne me fera pas perdre de vue les autres dispositions du cœur, qui grandiront ainsi à l'ombre sans que je m'en aperçoive ? Il n'y a aucun danger de cela. Par où passeraient ces dispositions pour se faire jour, puisque le robinet est fermé ; je veux dire que la disposition principale du cœur, et par elle tout le cœur, se trouve tournée vers Dieu par le résultat de l'examen ? Toutes les dispositions secondaires sont comprimées par le fait. Du reste, je l'ai fait observer déjà, la disposition dominante est loin d'être toujours la même, les défauts se font jour chacun à leur tour, selon les circonstances, et dès qu'ils arrivent à dominer par une saillie quelconque, l'examen les saisit et les réprime.

D'autre part, à mesure que les défauts vont diminuant et disparaissant sous l'influence de l'examen comme la glace sous les rayons du soleil, ceux qui au début demeuraient inaperçus dans les profondeurs, recouverts qu'ils étaient par les couches supérieures de défauts plus saillants, apparaissent et se trouvent à la surface, dès que ceux qui étaient au-dessus ont disparu. Il y a, en effet, dans l'âme comme des couches superposées de dispositions, cha-

cune devenant plus fine, plus ténue à mesure qu'on descend dans les profondeurs de l'âme. De ces couches mon œil n'aperçoit, comme en toutes choses, que ce qui est à la surface. Il faut savoir me contenter de ce regard.

10° La nature ne procède jamais par le détail, mais elle va toujours du simple au composé. Elle prend une semence, et elle concentre son action sur le principe vital caché dans l'unité et la simplicité de ce premier élément. Les débuts de cette action sont assez informes : souvent ce sont des ébauches qui paraissent même grossières. Mais par l'expansion du principe vital, les contours bientôt se dessinent, les formes se perfectionnent, les détails s'achèvent, et la progression naturelle du travail atteint enfin à la parfaite finesse de chaque détail, à la proportion harmonieuse des parties, et à l'unité vivante de l'ensemble. Voilà le travail de la nature. Qui jamais a vu un arbre commencer par l'extrémité des feuilles ?

La grâce ne suit pas un autre procédé. Elle est déposée en moi comme une semence. Le royaume des cieux est semblable à un grain de sénevé. ¹ Cette semence commence son travail par des ébauches élémentaires ; ce sont les commencements de la vie spirituelle, la lutte contre les péchés et les gros défauts. A mesure que l'action se poursuit, le travail se perfectionne, les vertus grandissent, l'envahissement de la vie atteint les détails, jusqu'au moment où tout se finit et s'achève dans la sainteté.

¹ Simile est regnum cœlorum grano sinapis (Math., 13, 31).

11° Mon examen doit nécessairement suivre cette progression, puisque son but est à la fois de constater et de seconder ce travail. Or je suis cette progression, si mon examen s'applique avant tout à saisir la disposition dominante de l'âme. Que m'indique en effet cette disposition, sinon l'état actuel du travail de la grâce en moi ? En la constatant, je vois donc où en est réellement le travail de fructification de la grâce dans mon cœur, je vois l'état réel et actuel de mon âme. Et comme au début ce travail est rudimentaire et ne s'accuse que par les grosses lignes, je ne pourrai dans mon examen constater de mes dispositions que les plus gros linéaments, les seuls qui apparaissent à ce moment. Quand le germe en est à pousser sa première tige, vais-je chercher à y voir le fini des feuilles et des fleurs ?

Mais à mesure que le travail s'avance, je n'ai qu'à regarder et mon regard suit le travail et il en perçoit les détails à mesure qu'ils apparaissent. Je plonge plus avant dans mes dispositions intérieures suivant la progression du travail de la grâce. De cette façon le saint en arrive à saisir jusque dans leurs nuances les plus délicates les mouvements les plus subtils de son cœur. Le saint le peut, parce que le travail de la grâce est arrivé à ce point. Le but de l'examen est donc de constater l'état de travail de la grâce et de le suivre.

Mais son but est aussi de le seconder. Je veux voir en effet, afin de faciliter la marche de la grâce, afin d'ôter les obstacles, afin d'empêcher les déviations. La constatation ne serait qu'une stérile cu-

riosité, si elle n'avait pour but d'assurer le développement du principe vital dont je surveille les mouvements. Ce double résultat de constatation et de facilitation est merveilleusement atteint par le coup d'œil de l'examen intérieur.

12° Le serait-il de même par l'examen des détails ? Nullement. Je suppose, par exemple, que dans mon examen je sois arrivé à compter au plus juste le nombre de mes distractions. Ce nombre parfaitement exact me révélera-t-il la cause du mal ? Et s'il ne me la révèle pas, à quoi me serviront mes chiffres ? Au contraire, si tout d'abord, par ce regard plongé dans les profondeurs, j'ai saisi la vraie source du mal, que m'importe-t-il pour ses saillies extérieures de savoir s'il y en a eu 10 ou 20 ? Cela a une importance capitale pour les péchés mortels, dont je dois connaître le nombre pour les accuser. Mais dans tout ce qui est véniel, la question de nombre est toujours la question accessoire. Je ne puis pas la négliger totalement, jusqu'à ne me soucier nullement des faits extérieurs, car souvent ce sont les actes extérieurs qui révèlent une situation intérieure. Mais sans négliger la question de nombre, je n'en dois jamais faire la question capitale de l'examen. C'est l'état du cœur qu'il faut connaître plutôt que le nombre des faits ; c'est une situation à analyser et non une statistique à dresser.

13° Je ne serai jamais assez persuadé de la nécessité, de la simplicité et de l'efficacité de ce coup d'œil intérieur qui constitue l'essentiel de l'examen. Mon Dieu ! qu'est-ce qui tant de fois m'a découragé

dans cet exercice et m'a conduit à l'abandonner ? Qu'est-ce, sinon la fatigue et l'inutilité de ma course à travers les détails, de mon manège sur la circonférence ? Oh ! la course aux détails !... c'est long, c'est pénible, c'est stérile : il n'en faut pas tant pour déguster. Comme cette simplicité du coup d'œil est plus encourageante ! Sans doute elle suppose une bonne volonté efficace, un désir sincère de me connaître et d'avancer. Si j'ai peur de regarder en moi, si par cet instinct de l'âme attachée à un défaut qu'elle ne veut pas quitter, je détourne les yeux de crainte de trop voir, je ne ferai jamais mon examen de conscience. Mais cette peur même de trop voir, n'est-elle pas déjà un coup d'œil dont la terrible nécessité s'impose à moi comme un examen violent qui est la source de mes malaises intérieurs ou de mes remords ? Si je savais résolument me déterminer à jeter dans mon intérieur ce coup d'œil vérificateur et purificateur, je sentirais combien il est moins pénible de faire cet examen que de subir l'autre.

14° Mais puis-je me contenter de ce coup d'œil ? Est-ce tout de voir ? Non, ce n'est pas tout, mais c'est le commencement de tout. Je veux voir, pourquoi ? Je l'ai dit : afin de seconder le mouvement de la grâce, le mouvement d'ascension vers Dieu. Il faut redresser les écarts s'il s'en produit ; affermir et développer le bon mouvement quand il existe. La vue doit donc amener la contrition et la résolution, la contrition qui redresse le mal, la résolution qui affermit le bien ; la contrition qui regarde la route parcourue, la résolution qui regarde la route à parcourir.

La contrition doit toujours arriver à s'inspirer comme motif essentiel de l'amour parfait, de l'amour de Dieu pour lui-même et pour sa gloire. L'unique tout de ma vie c'est d'arriver à rechercher la gloire de Dieu en tout ; sans cesse je dois m'approcher de ce but. La contrition est précisément le mouvement qui en rapproche mon cœur. Ce mouvement serait incomplet s'il ne tendait pas directement à ce but.

Du reste la gloire de Dieu étant le centre et le sommet de tout, tout y ramène, pourvu qu'on veuille y arriver. Par conséquent, tous les motifs de contrition et d'amour, tous les moyens propres à les développer, conduisent à ce but, si je veux les y diriger. L'essentiel c'est de ne pas m'arrêter en chemin, de viser là, et de monter jusqu'à ces hauteurs. Je puis utiliser, suivant que cela me sera favorable, les industries suggérées par les saints, les pratiques recommandées à cet effet par les auteurs spirituels, mais toujours afin d'élever mon âme jusqu'à cette vue, cet amour et cette recherche de Dieu qui est le sommet de ma vie.

15° La contrition doit venir se condenser dans une résolution. J'ai dit : une résolution ; car ici encore il faut se réduire à l'unité. Cette résolution, sur quelque point particulier qu'elle porte, doit sans cesse me ramener à l'unique essentiel, c'est-à-dire à la vue de Dieu, à la soumission, à sa volonté, et à la conformité au mouvement de sa grâce. Cette résolution, je puis, je dois même la particulariser, en la faisant porter sur le point spécial qui est saillant dans mon cœur ; elle doit redresser la tendance qui

s'est le plus écartée, ou bien affermir celle qui s'en est le plus approchée, et ainsi mettre pleinement mon cœur en face de la gloire de Dieu, sous la volonté de Dieu, dans la grâce de Dieu. C'est là qu'il en faut toujours revenir.

16° Tels sont les trois éléments constitutifs de l'examen de conscience : le coup d'œil, la contrition, la résolution. Mais ces trois éléments que sont-ils autre chose sinon les trois éléments constitutifs de la piété : vue, amour, recherche? L'union de ces trois derniers éléments en un seul mouvement du cœur constitue la piété; de même l'union de ces trois éléments : coup d'œil, contrition, résolution, en un seul mouvement du cœur, constitue l'examen complet.

De fait, dans l'examen rapide, que je répète au cours de la journée, ces trois mouvements ne sont point distincts : c'est un seul mouvement instantané, c'est le coup d'œil, *in ictu oculi*, et ce coup d'œil est à la fois vue, amour et recherche, regard, contrition et résolution. Ces trois choses ne deviennent distinctes que dans l'examen plus prolongé, celui du soir par exemple, où l'infirmité de ma nature m'oblige à séparer les pièces de ce mouvement, à les analyser une à une, à les parcourir l'une après l'autre, afin qu'ainsi chacune soit plus parfaite et le tout plus achevé.

Au fond, quelle différence y a-t-il entre l'examen et la piété, sinon que celle-ci est un état et l'examen un acte? C'est l'acte vivificateur, l'acte directeur qui imprime le mouvement et la direction du mouve-

ment. Et ainsi la connaissance intime de la piété et de l'examen de conscience me fait voir que l'examen est vraiment l'œil de la piété.

17° Il est temps de parler des différentes espèces d'examens, si toutefois il y en a plusieurs espèces. On distingue habituellement l'examen général, l'examen particulier et l'examen de prévoyance. Avant ceux-là il faudrait mettre ce que j'appellerai l'examen habituel. Cet examen habituel n'est autre chose que le simple coup d'œil rapide, qui dans la simplicité d'un seul mouvement résume les trois mouvements constitutifs de l'examen de conscience. Il me semble que j'en ai assez compris la nature et la pratique, pour qu'il ne soit plus besoin d'y insister. Si je veux faire quelque progrès dans la piété, il faut que je m'habitue à le répéter souvent. C'est la répétition de cet acte qui établira en moi l'habitude de la piété. Plus j'en contracterai la facilité, plus ma piété s'avancera vers le plein épanouissement de son midi. Dans le saint qui touche au sommet, cet acte devient le mouvement unique de sa vie, l'acte se confond avec l'habitude ; on ne sait plus si c'est un acte habituel ou une habitude actuelle. Il se rapproche ainsi de Dieu qui est un acte pur. Mon Dieu ! quand vous ressemblerai-je ?.....

18° Pour l'examen général, j'ai dit déjà qu'il fallait démonter les pièces du mouvement, ou, comme dit S^t François de Sales, tâter les cordes l'une après l'autre. Je passe donc successivement de la vue à l'amour et à la recherche, autrement dit, du coup

d'œil à la contrition et à la résolution, et je m'arrête séparément sur chaque partie.

Pour le coup d'œil, je l'étends à toute la journée, et je cherche immédiatement à voir quelle a été la disposition dominante de la journée. Il y a, en effet, dans une journée une disposition, un sentiment, un mouvement du cœur, qui caractérise dans l'ensemble l'état de l'âme et qui donne la physionomie de la journée. Je vois bien vite si en général ma journée a été bonne ou mauvaise, et pour quelle raison surtout elle a été bonne ou mauvaise. Cela me saute aux yeux, c'est la même rapidité du coup d'œil. Une fois cela saisi, je suis au centre de mon cœur. Du centre, on voit aisément et à peu près, simultanément tous les points de la circonférence. Ainsi prolongeant mon regard du centre vers la circonférence, je cherche à voir, selon la force actuelle de ma vue intérieure, sur une première circonférence les sentiments secondaires de l'âme, ceux qui ont pu l'occuper un instant sans toutefois la dominer tout à fait ; ils sont en dessous du sentiment dominant. C'est là que je vois les touches particulières de la grâce, les tentations du démon, et les diverses agitations du cœur. Puis sur une seconde circonférence les faits principaux, paroles ou actions, qui sont nés de ces dispositions. L'examen tout à fait complet comme coup d'œil, se décompose de la sorte en trois parties : au centre le sentiment dominant, que je vois le premier ; de là, sur une première circonférence, les sentiments secondaires ; enfin, sur une seconde circonférence, les actes principaux nés de ces dispositions.

19° Pour bien mesurer cela, je dois me mettre en regard de mes obligations : piété active, piété passive. Pour la piété active : Quels ont été mes sentiments et quelles ont été mes actions vis-à-vis de mes devoirs d'état? Pour la piété passive : Qu'ai-je refusé à Dieu aujourd'hui? Ces deux questions sont vitales, elles me font voir la manière dont j'ai marché sur la voie qui conduit à Dieu ; je vois de la sorte les principaux incidents de la route en bien comme en mal. Je dis : les principaux incidents ; car il importe de ne pas se noyer dans les détails, ce qui est la tentation commune à toutes les bonnes volontés qui débutent. Il ne faut s'arrêter qu'à ce qui est caractéristique, à ce qui fait connaître l'état de l'âme. Mieux vaut mille fois ne pas ramasser toutes les plantes que de se perdre dans la forêt.

Ainsi comprise, la réponse à ces deux questions est rapidement faite, et j'ai en quelques instants la vue profonde de ma journée dans l'ensemble et dans le détail. J'en connais la physionomie, j'en connais l'enchaînement. Oh ! quand on veut voir !..... Le difficile n'est pas de voir, c'est d'ouvrir les yeux et de les tourner du bon côté. Oh ! si je voulais voir !... Mon Dieu ! donnez-moi la volonté de voir !...

20° Pour l'examen particulier. Son but, c'est de terrasser Goliath, le défaut dominant du cœur. Je le fais chaque fois que je fais l'examen de la manière indiquée. Aussitôt que j'ai jeté mon coup d'œil intérieur, en me demandant où j'en suis, j'ai atteint le vrai Goliath, mon examen particulier est fait. Je ne me fixe pas d'avance un point particulier à exami-

ner, je ne m'isole pas sur un des coins de mon âme. Je n'ai pas de statistique à établir, mais mon attention se porte directement sur mon cœur et sur la disposition qui y domine de fait. Ce que j'ai devant moi c'est un ennemi vivant, qui est là, qui agit, que je vois, que je saisis et que je terrasse. Cet ennemi principal, cette disposition dominante, je l'ai dit, peut varier d'un jour à l'autre, voire même dans un même jour. Mais ces variations mêmes, ces oscillations de mon cœur m'apprendront à le mieux connaître, me feront pénétrer dans des profondeurs où je n'atteindrais pas autrement, et me feront entrevoir dans des fonds reculés des causes secrètes dont l'action n'est vraiment saisissable que par les fluctuations qu'elle produit. Ce que j'analyse ainsi, ce que j'ai sous la main, c'est mon cœur tel qu'il est, mon cœur vivant, mon cœur avec ses battements, avec ses va-et-vient de vie et de maladie. Rien ne peut être plus efficace pour arriver à la vraie connaissance et à la destruction du vrai Goliath. En somme l'examen particulier n'est autre chose que le coup d'œil qui constitue le centre de tout examen.

21° Pour l'examen de prévoyance. Il doit servir au commencement de la journée à en assurer la bonne direction et à me faire éviter les écarts auxquels je suis le plus exposé. Si à ce moment je jette sur mon cœur ce regard profond du véritable examen, de manière à mettre mon cœur bien en face de Dieu et à l'asseoir solidement dans la recherche du but suprême, le succès de ma journée sera bien préparé. Avant de prévoir les détails, ce qui peut

certainement se faire utilement, il est important d'établir mon cœur dans la recherche de Dieu et l'oubli de soi, qui comprennent tout. La prévision des circonstances où j'aurai à maintenir cette disposition peut venir ensuite, mais elle n'est pas l'essentiel. L'essentiel, ici encore comme toujours, c'est de régler mon cœur.

22° Si je comprends bien ce qui constitue l'essence même de l'examen de conscience, je vois au fond qu'il est un et non multiple. En toute occasion, c'est au centre de mon cœur qu'il faut aller et j'y pénètre toujours de la même façon, par ce rapide et profond regard, qui me montre immédiatement où j'en suis. Ainsi grande simplicité.

De plus, grande facilité. Pas de longs détours, pas de fatigue dans les détails, rapidité du coup d'œil sur l'ensemble de l'état de l'âme. Le plus grand obstacle dans le début, il faut dire le seul obstacle, c'est qu'on veut tous jours voir plus loin qu'il ne faut, chercher, suivant le mot vulgaire qui dit bien la chose, midi à quatorze heures, et se perdre dans les détails. Avec un peu de bonne volonté, et la lumière se faisant par l'exercice, on arrive assez vite à se corriger de ce défaut.

Grande efficacité. Car ainsi je vois vraiment mon âme, ma conscience, je vais à la source, je découvre les racines.

Et pour la confession, quelle utilité ? Quand pendant une semaine je me suis ainsi rendu compte de mon état intérieur, je vais trouver mon confesseur et je lui dis : Durant cette semaine voici quelles ont

été mes dispositions intérieures, et voici les actes principaux qui en sont sortis. En quelques mots j'ai mis le tableau de mon âme devant les yeux de mon confesseur. Il y lit comme dans un livre ouvert, il voit mon état, il suit le mouvement de mon cœur, il surprend pour ainsi dire les pulsations de la vie en moi, et il peut en quelques mots, lui aussi, me donner des conseils entièrement appropriés à mes besoins. Quand je me perds dans les détails, ma confession est fort longue, très peu claire, toujours superficielle, et elle ressemble un peu à toutes les confessions banales. Mon confesseur qui dans mes aveux ne peut pas suffisamment lire mon état intérieur, est condamné à me donner des avis applicables à peu près à tout le monde.

23° Je dois voir maintenant comment l'examen de conscience ainsi fait est véritablement l'exercice central et directeur, comment les autres exercices trouvent en lui leur direction et leur voie, leur lumière et leur règle, leur lien et leur unité. Je puis appliquer à l'examen ainsi pratiqué par la rapidité du coup d'œil ce que N.-S. dit de la simplicité de l'œil. La lampe de votre cœur c'est votre œil. Si votre œil est simple, tout votre corps sera dans la lumière, mais s'il est mauvais, tout votre corps sera dans les ténèbres. Prenez donc garde que la lumière qui est en vous ne soit ténèbres. Si donc votre corps tout entier est dans la lumière, n'ayant aucune partie ténébreuse, tout sera lumineux et vous serez éclairé comme à la clarté d'une

lampe brillante. ¹ Si l'œil de l'examen est simple et lumineux, tout le corps des exercices sera lumineux et parfait, mais si l'examen est plein de ténèbres, tous les exercices seront dans les ténèbres.

L'œil des exercices c'est l'examen. L'examen n'est pas tout le corps des exercices, il ne saurait suffire à lui seul. Il n'est pas non plus le cœur qui distribue la vie. Le cœur ce sont les exercices producteurs de la grâce, les sacrements, la prière ; c'est de là que vient la vie, c'est là que se puise la sève. Les sacrements et la prière sont les réservoirs et les canaux qui déversent dans mon âme les torrents de la vie surnaturelle, ils sont le cœur et les artères du corps mystique.

L'examen en est l'œil. C'est par lui que je vois, que je suis éclairé, que j'évite les dangers, que je corrige les défauts, que je redresse les voies. C'est par lui que je promène la lumière dans mon intérieur, que j'établis toutes choses dans la lumière, et ainsi je ne puis pas demeurer dans le mal, mais je suis forcé de faire la vérité, c'est-à-dire d'avancer dans la piété ; car celui qui fait le mal déteste la lumière et il ne vient pas à la lumière de crainte que ses œuvres ne soient découvertes, mais celui qui fait la vérité vient à la lumière, afin qu'il soit manifeste que ses œuvres sont faites en Dieu. ²

¹ *Lucerna corporis tui est oculus tuus. Si oculus tuus fuerit simplex, totum corpus tuum lucidum erit ; si autem nequam fuerit, etiam corpus tuum tenebrosus erit. Vide ergo ne lumen quod in te est tenebræ sint. S ergo corpus tuum totum lucidum fuerit, non habens aliquam partem tenebrarum, erit lucidum totum, et sicut lucerna fulgoris illuminabit te (Luc., t1, 34).*

² *Omnis enim qui male agit, odit lucem, et non venit ad lucem, ut non*

Il est souverainement important que cette lumière de l'examen ne soit pas ténèbres, car si la lumière qui est en moi est ténèbres, les ténèbres elles-mêmes que seront-elles ? ¹ Si l'examen est mal fait, dans quel état seront les autres exercices ?

24° L'examen est le prélude obligé, la préparation indispensable de tout exercice sérieux. Dans ma méditation, par exemple, je n'éviterai les défauts qui en détruisent la valeur que si en commençant je me demande : où en est mon cœur ? Sans cela je pourrai écouter mes lâchetés et la négliger, ou bien y chercher à repaître ma consolation et y nourrir ainsi mon caprice et mon amour-propre. D'une façon comme de l'autre, je n'irai pas à Dieu et ma méditation sera manquée. Si j'ai redressé mon cœur par ce rapide coup d'œil de l'examen, ces deux ennemis, ma lâcheté et ma satisfaction sont mis à la porte, et dès lors qui empêchera Dieu d'entrer ? Evidemment toutes les difficultés ne seront point supprimées par le fait, les distractions, les sécheresses et cent autres misères seront là encore ; mais rien de cela n'étant volontaire, rien de cela n'empêchera la rencontre de Dieu. Ces misères mêmes sont ce qui souvent profite le plus à l'âme. Le succès vrai de la méditation est donc assuré.

Ce qui est vrai de la méditation est vrai de tous les autres exercices, la messe, la communion, l'office, etc. Ainsi chacun est dirigé à son vrai but ; les

arguantur opera ejus. Qui autem facit veritatem, venit ad lucem, ut manifestentur opera ejus, quia in Deo sunt tacta (Joan., 3, 20).

¹ *Si ergo lumen quod in te est tenebræ sunt, ipsæ tenebræ quantæ erunt (Math., 6, 23) ?*

dangers sont signalés, les obstacles écartés, la voie éclairée, l'âme assurée, le but atteint. Et non seulement chaque exercice est perfectionné, mais tous sont unis, tous convergent au même but, sous l'action commune du principe directeur. L'action de l'un s'unit à l'action de l'autre, la soutient et la fortifie; ils se soutiennent comme les pierres d'une même voûte, ils se fortifient comme les lames d'un même aimant, et en définitive leur action multiple est une action une. Comment l'âme ne serait-elle pas forte, serrée en un tel faisceau? comment n'avancerait-elle pas, soulevée par une telle puissance?

25° Ceci me conduit à une autre remarque. Tout exercice pieux commence par le souvenir de la présence de Dieu; c'est une recommandation générale pour tous. Puisque je veux parler à Dieu, je dois évidemment commencer par me mettre en sa présence. Or la manière vraiment pratique et profonde de me mettre en la présence de Dieu c'est l'examen de conscience tel que je le comprends ici. Si je me contente de rappeler à ma mémoire le souvenir de Dieu sans descendre dans mon cœur pour le redresser, ce souvenir me sera bon sans doute, mais il ne redressera pas mes voies, je pourrai demeurer dans la recherche de moi-même et tout en étant auprès de Dieu, je n'irai pas à Dieu. C'est ce qui arrive à quelques âmes. Elles contractent l'habitude de la présence de Dieu et des oraisons jaculatoires; elles sont pleines d'attendrissements, de paroles affectueuses pour Dieu, et elles sont pour le moins aussi pleines d'elles-mêmes et aussi infatuées d'amour-

propre. Ce n'est pas un cas problématique. O recherche de soi !...

Mais si je scrute mon cœur, pour bien voir où il en est, si je redresse ses sentiments en les dirigeant à Dieu et à sa gloire, alors je suis efficacement en la présence de Dieu, je le cherche vraiment, je vais à lui et je le rencontre. Cet acte s'empare de toute mon âme, il saisit toutes mes facultés et les dirige à Dieu, et si j'en contracte l'habitude, j'arriverai à voir, aimer et rechercher Dieu en tout. Je serai pieux !....

26° En résumé c'est le coup d'œil de l'examen qui sera le principal instrument à l'aide duquel je formerai en moi la grande disposition qui est la piété. Il est de toute impossibilité de suivre la grande voie qui conduit au grand but sans le grand moyen de l'examen, et je ne la suivrai promptement et facilement que par l'examen intérieur. La parole de S^t François de Sales est là pour m'affirmer que celui qui désire s'avancer doit examiner les habitudes et l'intérieur. La recherche de soi est si subtile, elle a tellement pénétré les idées, les affections et les habitudes, elle a si profondément envahi l'intérieur !.... C'est dans ces retranchements qu'il faut la poursuivre ; il faut la jeter dehors, et pour la jeter dehors il faut entrer. C'est à cela que tendent toutes ces réflexions.

Il est facile de voir que leur but constant est de détourner l'âme de ses préoccupations extérieures, pour attirer le principal de son attention sur l'intérieur. Agir sur l'intérieur afin de réagir sur l'exté-

rieur, purifier le dedans de la coupe et du plat afin que le dehors soit pur aussi,¹ sortir l'âme du détail où elle s'arrête, se fatigue et se trompe, pour la rappeler au principe qu'elle oublie ; rendre à sa vie spirituelle les vrais procédés de la vie, l'unité et la simplicité du travail intérieur, unité du but, de la voie et des moyens ; élaguer les procédés trop conventionnels, dont la multiplicité arrive à gêner le travail de la vie ; tel est le but ardemment cherché ici...

27° Et maintenant que dirai-je des autres exercices de piété ? Rien ; car il me paraît que si leur rôle général dans la piété est bien compris, et si l'examen de conscience les maintient dans leur véritable voie, ils seront parfaits ou ne tarderont pas à le devenir. Les questions de méthodes sont, je l'ai dit, accessoires, et nécessairement changeantes suivant les différents besoins et les différentes dispositions des âmes. Ne voulant ici toucher qu'aux questions essentiellement connexes avec l'unique principe objet de tout ce travail, je n'étudie que les rapports essentiels sans aborder les questions de détail, sur lesquelles d'ailleurs on trouve les plus excellents conseils dans les meilleurs maîtres de la vie spirituelle.

28° En résumé trois points se détachent très sailants de l'ensemble de cet exposé ; ils sont comme les points de mire de la piété. La gloire de Dieu, but dominant de ma vie. Le « merci » en acceptation de

¹ *Pharisæe cæce, munda prius quod intus est calicis et paropsidis, ut fiat quod deforis est mundum (Math., 23, 26).*

la volonté de Dieu, dominant la voie de la piété. Le coup d'œil de l'examen, dominant les moyens. Ces trois choses s'appellent, se tiennent et n'en font qu'une. Ainsi toute la piété est ramenée à l'unité; unité du but, unité de la voie, unité des moyens, unité du tout. Comme il est facile à une âme, qui a compris cela, de s'avancer par ce moyen, sur cette voie, vers ce but ! En vérité la piété ainsi comprise, ainsi dégagée des multiples complications dans le dédale desquelles on s'égaré trop souvent, n'est-elle pas à la portée de tout le monde ? Elle apparaît grande, il est vrai, grande, infinie comme Dieu, et on voit bien l'étendue de cette parole du Sauveur : Soyez parfaits comme votre Père céleste est parfait.¹ Mais cette grandeur est si simple dans son unité ! Non, non, ce commandement que je vous donne aujourd'hui, n'est ni au-dessus de vous ni loin de vous. Il n'est point dans le ciel pour vous donner lieu de dire : Qui de nous peut monter au ciel, pour nous l'apporter afin que nous l'entendions et le mettions en pratique ? Il n'est point au-delà de la mer, pour vous donner lieu de vous excuser et de dire : Qui de nous pourra passer la mer et nous le rapporter, afin que nous puissions entendre et exécuter ce qui est ordonné ? Ce commandement est tout à côté de vous, il est dans votre bouche et dans votre cœur afin que vous l'accomplissiez. Considérez qu'aujourd'hui j'ai mis devant vous d'un côté la vie et le bien, de l'autre la mort et le mal... Choisissez donc la vie,

¹ Estote ergo vos perfecti, sicut Pater vester cœlestis perfectus est (Math., 5-48).

afin que vous viviez. Aimez le Seigneur votre Dieu, faites sa volonté, unissez-vous à lui. Il est votre vie à jamais.¹

Il y aura là un sentier et une voie, et elle s'appellera la voie sainte, l'homme souillé n'y passera point. Pour vous elle sera la voie directe, les insensés même ne s'y tromperont pas.²

Le voilà devant moi ce sentier de la perfection, la voilà cette grande voie de la sainteté. C'est la voie unique, la voie qu'ont suivie les saints. Il y en a peu qui sachent la trouver³ car celui qui est souillé par la recherche de lui-même et des créatures ne la connaît point. Celui-là marche par les voies multiples et difficiles des créatures, mais il ignore la voie de Dieu.⁴ Celle-ci n'est point difficile, elle est unique, elle est directe, droite, courte, facile, assurée. On y peut marcher sans crainte, s'y avancer sans danger. Il

¹ Mandatum hoc quod ego præcipio tibi hodie, non supra te est, neque procul positum, nec in cælo situm ut possis dicere : Quis nostrum valet ad cælum ascendere, ut deferat illud ad nos et audiamus atque opere compleamus? Neque trans mare positum, ut causeris et dicas : Quis ex nobis poterit transfretare mare, et illud ad nos usque deferre ut possimus audire et facere quod præceptum est? Sed juxta est sermo valde in ore tuo et in corde tuo ut facias illum. Considera quod hodie proposuerim in conspectu tuo vitam et bonum, et e contrario mortem et malum... Elige ergo vitam ut et tu vivas et diligas Dominum Deum tuum, atque obediens voci ejus, et illi adhæreas, ipse est enim vita tua et longitudo dierum tuorum (Deut., 30, 11-20).

² Et erit ibi semita et via, et via sancta vocabitur, non transibit per eam pollutus; et hæc erit vobis directa via, ita ut stulti non errent per eam (Isai., 35, 8).

³ Et pauci sunt qui inveniunt eam (Math., 7, 14).

⁴ Ambulavimus vias difficiles, viam autem Domini ignoravimus (Sap., 5, 7).

n'y faut ni la sagacité du jugement, ni l'habileté de l'exécution. Le plus simple, le plus ignorant, le plus sot même ne courent pas risque de s'y égarer. Elle est à la portée de tous. Écoutons donc tous en terminant le conseil du sage Tobie : Consacrez tous vos jours à la louange de Dieu, et demandez-lui de diriger vos voies, et que toutes vos pensées et vos desseins demeurent en lui.¹

¹ *Omni tempore benedice Deum, et pete ab eo ut vias tuas dirigat, et omnia consilia tua in ipso permaneant (Tobi, 4, 20).*

ABRÉGÉ ⁽¹⁾

CHAPITRE PREMIER

La Fin.

1° *Fondement de la vie intérieure.* — Quand j'examine tout ce qui a vie, je vois que la vie n'est autre chose que le développement d'un principe vital. Le principe est un, les développements multiples : la multiplicité des développements naît de l'unité du principe.

Quel est le principe ? quels sont les développements ? comment les développements naissent-ils du principe ? ces trois questions atteignent le fond même de toute vie.

Comme toute vie, la vie spirituelle est le développement d'un principe. Quel est ce principe ? il est très connu ; les développements le sont moins, et surtout la manière dont les développements naissent du principe est trop ignorée.

Considérer ce principe, ses développements et

¹ Je mets ici cet abrégé pour deux raisons. Premièrement pour faire mieux ressortir dans un tableau plus restreint l'enchaînement des idées. En second lieu afin que ceux qui dans une retraite ne pourraient pas parcourir l'ouvrage entier, puissent néanmoins avoir une vue de l'ensemble, ce qui est souverainement important. La nécessité d'abrégé a fait exprimer ici les idées avec une concision qui ne permettra souvent pas d'en saisir tout le sens et la portée. Mais il sera facile à celui qui sera arrêté par l'obscurité, de se reporter au travail complet où les mêmes choses se retrouvent sous le même titre.

leur mutuel enchaînement, c'est ce que je me propose ici ; j'irai de la sorte au fondement même de la vie intérieure.

2° *Fin des créatures.* — Le principe qui se développe à travers toute la vie spirituelle, c'est celui qui est placé à l'entrée de la religion, en tête du symbole de la foi : Je crois en Dieu le Père tout puissant créateur du ciel et de la terre. Tout découle de là.

Dieu a tout créé : toutes choses sont l'ouvrage de ses mains. Mais s'il a créé, c'est pour un but ; car il est sage, et il a créé dans sa sagesse.

Dieu a eu un but et il n'a pu en avoir qu'un. Ce but c'est lui-même et sa gloire. Dieu a créé pour sa gloire.

Il n'a pu avoir que ce but essentiel. Car s'il eût rapporté son action à un autre que lui-même, il se serait rapporté lui-même à cet autre, qui serait plus grand que lui : Dieu ne serait pas Dieu.

La gloire de Dieu, unique fin essentielle des êtres, est aussi leur unique bien, car il ne peut y avoir pour un être de vrai bien en dehors de sa fin.

Tout être est fait pour glorifier Dieu, tout être est heureux en glorifiant Dieu.

3° *Ma fin.* — Je suis aussi créé par Dieu et je suis créé pour Dieu. Sa gloire est ma fin essentielle, la raison de mon existence, mon unique bien, elle est tout moi.

Ma fin essentielle : rien dans ma vie n'est essentiel que cela.

La raison de mon existence : elle est la raison de ma vie, la raison de ma mort, la raison de mon éternité.

Mon unique bien : rien pour moi n'est bon que cela et ce qui me conduit à cela.

Elle est tout moi : si je ne travaille pas à la gloire de Dieu, je ne fais rien, je ne vauds rien, je ne suis rien.

Par bonté toute gratuite, Dieu a ajouté à cette fin essentielle une fin secondaire : ma satisfaction.

En ce monde satisfactions multiples de l'esprit, du cœur et du corps. Dans l'éternité satisfaction unique, infinie, qui s'appelle le salut.

4° *Usage des créatures.* — Pour obtenir ma fin, Dieu a mis entre mes mains des moyens, des instruments adaptés à cela ; ce sont les créatures.

Par créatures j'entends tout ce qui a été fait par Dieu, et tout ce qui continue à se faire chaque jour, dans l'ordre spirituel comme dans l'ordre matériel.

Toutes ces créatures, c'est-à-dire toutes choses en dehors de Dieu, sont pour moi des moyens, des instruments pour atteindre ma fin. Elles sont cela, rien que cela.

Moyens et instruments pour la gloire de Dieu essentiellement et avant tout ; moyen de satisfaction, secondairement.

5° *Ordre essentiel de la création.* — Voici donc quelle est l'idée, le plan de Dieu dans la création.

Au premier rang, sa gloire, bien essentiel, fin suprême, but de tout. Elle domine tout et doit toujours passer avant tout.

Au deuxième rang, ma satisfaction éternelle et temporelle, but secondaire, pas essentiel, puisque je peux le perdre, mais essentiellement subordonné à la gloire de Dieu, en sorte que je ne puis le chercher ni avant elle, ni en dehors d'elle, ni contre elle.

Au troisième rang, les biens créés, moyens et instruments, pas autre chose, mis entre mes mains pour servir à la gloire de Dieu d'abord et à ma satisfaction ensuite.

La gloire de Dieu, but essentiel, ma satisfaction, but secondaire, les créatures, moyens : tel est l'ordre de la création, tel est le plan de Dieu.

6° *Mes obligations.* — Ne suis-je pas obligé de respecter ce plan ? Evidemment : toute ma conduite doit y être conforme.

Mais comment y conformer ma conduite ?

1° En voyant la gloire de Dieu partout en premier lieu comme but uniquement essentiel de ma vie. En voyant dans les créatures ce qui sert à la gloire de Dieu. Voir cela en premier lieu, c'est une première obligation, l'obligation de mon esprit.

2° En aimant la gloire de Dieu par dessus tout, en aimant dans les créatures ce qui glorifie Dieu, n'aimant pas la créature pour elle-même, ni pour moi-même, mais pour Dieu. Aimer cela avant tout, c'est ma deuxième obligation, l'obligation de mon cœur, c'est-à-dire de ma volonté.

3° En choisissant et employant toutes choses dans la mesure ni plus ni moins où elles servent à la

gloire de Dieu. Employer, utiliser toutes choses ainsi, c'est ma troisième obligation, l'obligation de mes actions.

7° *Essence de la piété.* — L'union de ces trois obligations en une seule constitue la piété.

La piété est donc la vue, l'amour et la recherche de Dieu en tout, et de tout pour Dieu.

L'acte de piété se compose de ces trois choses : la vue, l'amour et la recherche de Dieu.

La vertu de piété est l'habitude de faire ces actes avec facilité et promptitude.

J'ai donc la vertu de piété quand j'ai acquis la facilité et la promptitude à voir, à aimer, et à rechercher Dieu en tout, et tout en vue de Dieu.

S^t Paul définit la piété : notre croissance en J.-C. par le moyen de toutes les créatures, en faisant la vérité dans la charité.

La croissance, le développement de cette vie de la piété se fait à travers cinq degrés principaux, que je verrai bientôt.

Cette croissance utilise toutes les créatures qui lui servent de moyens pour cela.

Les actes de cette croissance sont de faire la vérité dans la charité.

Vérité, charité, faire, ce sont les trois éléments de la piété, la vue, l'amour, la recherche de Dieu.

Voir dans les choses Dieu et ce qui conduit à Dieu c'est la vérité ; aimer dans les choses Dieu et ce qui conduit à Dieu c'est la charité ; enfin rechercher dans les choses Dieu et ce qui conduit à Dieu, c'est

faire la vérité dans la charité, c'est avoir la piété.

La piété résulte de ces trois choses tellement unies que c'est la mise en action de la vérité dans la charité.

Le catéchisme contient dans sa première demande un enseignement aussi profond que celui de S^t Paul. L'homme, dit-il, est créé pour connaître, aimer et servir Dieu. Voilà toute la piété.

La piété est comme le résumé et la mise en œuvre de toutes les vertus. Elle est la grande disposition résultant de la pratique de toutes les vertus ; c'est elle qui fait l'unité dans l'âme en condensant en une seule habitude générale toutes les habitudes particulières des vertus chrétiennes. Elle est le grand devoir, résumé de tous les devoirs, la grande vertu, résultante de toutes les vertus, elle est la vie, elle est tout l'homme.

8° *Le désordre.* — Il n'y a pour moi qu'un seul mal, source de tous les maux, comme il n'y a qu'un seul bien, source de tous les biens. Le mal unique, c'est le renversement de l'ordre de ma création.

Ma satisfaction, placée par Dieu au second rang, je la place au premier, j'en fais le but premier de ma vie. La gloire de Dieu, qui en tout doit occuper la première place, passe au second rang, ou est mise de côté.

Voir, aimer et rechercher ma satisfaction aux dépens de la gloire de Dieu, c'est le désordre unique, fondamental, essentiel : c'est le mal.

Rien n'est mal que cela, ce qui participe de cela, ce qui conduit à cela, ou ce qui vient de cela.

Ce désordre est plus ou moins grand, le renversement est plus moins étendu : il y a des degrés.

Le premier travail de la piété, c'est de redresser par degrés ce qui a été renversé, jusqu'à ce que l'ordre soit pleinement rétabli. Ce redressement comprend trois degrés.

Elle travaille ensuite à perfectionner le bien, jusqu'à son complet achèvement ; cela comprend encore deux degrés.

La piété se développe donc à travers cinq degrés que je vais maintenant parcourir.

9° *Premier degré de la piété.* — Le plus profond degré du désordre, c'est quand je cherche ma satisfaction de manière à briser totalement avec Dieu, à me séparer de lui, à anéantir sa gloire. C'est le péché mortel, le mal dans toute son horreur.

La piété commence par le rétablissement de l'ordre en ce point, c'est-à-dire que dans toutes les circonstances où il faudrait briser totalement avec Dieu et commettre un péché mortel, ma satisfaction demeurera rangée sous la gloire de Dieu, elle lui sera immolée s'il le faut, plutôt que de commettre le péché mortel. Et quand j'y devrais sacrifier toutes mes satisfactions jusqu'à la vie inclusivement, je le ferais. C'est la fuite absolue du péché mortel, 1^{er} degré de la piété.

10° *2^e degré de la piété.* — L'homme cherche encore sa satisfaction avant la gloire de Dieu dans les choses qui blessent Dieu, qui le froissent : c'est le

péché véniel : même mal, même renversement que le précédent, mais dans un degré moins grave.

Le redressement de ce désordre constitue le deuxième degré de la piété, qui est la fuite totale du péché véniel.

Ce degré est atteint quand le cœur, l'esprit, les passions et les sens sont totalement purifiés de tout péché véniel volontaire, et que l'âme peut avec facilité et promptitude faire tous les sacrifices nécessaires, même celui de la vie, plutôt que de commettre délibérément le plus léger péché véniel.

Ce deuxième degré suppose une vertu déjà rare, et pourtant il n'est pas encore la perfection.

11° *L'imperfection*. — Quand j'ai soif, je bois un verre d'eau ; en cela, il n'y a pas ombre de péché. Pourtant pourquoi le buvé-je ? Parce que j'ai soif. Le premier motif de mon action, c'est ma soif. N'est-ce pas ma satisfaction en premier lieu, le même renversement que dans les deux degrés précédents ? Eh oui, la gloire de Dieu n'est pas à sa place dans cette action, ma satisfaction l'a supplantée, c'est le mal, c'est le désordre. Et ce mal n'est cependant pas un péché ? Non, c'est ce qu'on appelle une imperfection.

L'imperfection c'est la recherche de moi-même avant Dieu dans les choses bonnes ou indifférentes où il n'y a pas de péché.

L'imperfection est un mal de même nature absolument que le péché mortel et le péché véniel, c'est le même renversement, mais d'une façon moins grave.

Péché mortel, péché véniel, imperfection, sont trois degrés d'un même désordre, trois échelons d'un même mal ; ma satisfaction avant la gloire de Dieu.

Dans le péché mortel la perversion de ma volonté est totale, dans le péché véniel elle n'est que partielle ; dans l'imperfection, la faiblesse de ma volonté fait que l'écart n'est pas assez voulu de ma part pour constituer une offense de Dieu et une souillure de mon âme.

Pour connaître l'étendue de l'imperfection, il faut me rappeler que les actes bons ou indifférents se partagent entre eux la vie à peu près entière. Les occasions de péché sont relativement rares ; les actes bons ou indifférents sont de tous les instants.

C'est dans ces actes qu'est l'imperfection, et si elle les occupe tous, la vie entière est un désordre : un désordre sans être un péché.

N'est-ce point une pensée terrifiante : je puis éviter assez fidèlement le péché et cependant vivre encore dans le désordre continuel, renverser constamment le plan de ma création par l'imperfection ? Grand Dieu ! qu'est-ce donc que le péché ?...

12° 3° degré de la piété. *La perfection.* — La perfection consiste à redresser ce mal de l'imperfection, c'est-à-dire dans toutes les actions bonnes ou indifférentes, à remettre la gloire de Dieu à sa place, en premier lieu, et à ranger ma satisfaction en second lieu.

La perfection consiste dans le redressement et non

pas dans le sacrifice : elle demande que la satisfaction soit rangée et non pas immolée.

Soit que vous mangiez, soit que vous buviez, soit que vous fassiez toute autre chose, faites tout pour la gloire de Dieu.

Ainsi la perfection n'exige pas que je me prive du verre d'eau, mais simplement que je mette l'intention de la gloire de Dieu avant ma soif.

Quand je m'imagine que la perfection consiste dans le sacrifice, il en résulte deux maux : le premier, c'est que je ne fais pas le redressement dans lequel consiste la perfection ; le second, c'est que les sacrifices où je crois que se trouve la perfection, sont au-dessus de mes forces, que je me décourage, et que je crois la perfection impossible.

La perfection est ainsi appelée, parce qu'elle donne au bien non pas toute son intensité, mais toute sa pureté. La perfection purifie les actions de tout mélange de mal ; elle n'y laisse plus aucune trace du désordre ; ma satisfaction n'est plus jamais avant la gloire de Dieu. Tout est pur, sans mélange, le bien est donc *parfait* en son genre.

J'arriverai à cet état, quand toutes mes pensées, toutes mes affections, toutes mes actions auront été purifiées, de telle sorte que en *tout* j'ai la promptitude et la facilité à voir, à aimer et à rechercher la gloire de Dieu avant ma satisfaction. *En tout*, c'est ce tout qui caractérise la perfection.

Combien cet état est élevé, puisqu'il atteint absolument tout dans la vie !.... il redresse tout, il purifie tout !....

C'est dans cet état que doivent être constitués les évêques, puisqu'ils sont obligés en vertu de leur dignité d'être dans l'état de perfection.

C'est cet état qui convient au prêtre, puisqu'il participe dans une grande mesure, par le sacerdoce, à la dignité de l'évêque.

C'est vers cet état que le religieux s'oblige à tendre par ses vœux, puisque la profession religieuse oblige à tendre à la perfection.

13° *L'état de mon âme.* — Et maintenant, ô mon âme. faisons notre examen de conscience !... Sondons nos pensées.... demandons-nous combien il y en a où la gloire de Dieu ait sa place.... Voyons : je dis du temps qu'il est bon ou mauvais. Quelle est la règle de ce jugement ? Mon utilité, mon plaisir. Je dis la même chose de la nourriture, des animaux, des plantes, des évènements, des hommes, de toutes choses. J'appelle bon ce qui m'est bon, mauvais, ce qui m'est mauvais. Je sonde mes jugements ; la gloire de Dieu n'y est à peu près pour rien.

Sondons nos affections. J'aime telle personne, je n'aime pas telle autre, pourquoi ? suivant que cela me convient.... je fuis telle société et recherche telle autre, je me réjouis du succès, je m'attriste d'un échec, je désire tel emploi et crains tel autre, telle parole m'encourage, tel accident m'abat, tel procédé m'irrite.... quel est le mobile de tous ces mouvements de mon cœur ? Mon intérêt. La gloire de Dieu où est-elle ?

Sondons nos actions. Qu'est-ce qui me fait agir ?

Mon intérêt. C'est lui qui est le but de tout ce que je fais, c'est lui qui détermine ma conduite. Je cherche les actions dont la gloire de Dieu est la cause déterminante : y en a-t-il beaucoup ?

Et la société entière en est là.... l'intérêt humain est maintenant le mobile de tout. Histoire, politique, sciences, industrie, commerce, associations, familles, en tout, partout, c'est l'utilité humaine qui inspire les jugements, dicte les affections, dirige les actions. Pratiquement Dieu n'a plus qu'une place secondaire dans la société.

Dans ce qu'on appelle la piété quelle place tient-il ? Une prière, une communion, une fête, un sermon, un exercice quelconque ne sont bons que dans la mesure où j'en suis content. C'est ma satisfaction qui me donne la valeur, même des choses spirituelles.

J'agis pour mon intérêt ; j'aime pour mon contentement, je pense d'après mon utilité : voilà le résumé de ma vie.

Ce qu'il y a de plus profond en moi, la pensée, est vicié, et c'est là le mal le plus redoutable.

Ce qu'il faut guérir avant tout ce sont mes pensées, mes idées, mes jugements ; c'est là surtout qu'il faut que la gloire de Dieu reprenne sa place et qu'elle arrive à dominer.

Disons-nous bien, ô mon âme, que c'est notre vie à renverser, nos idées à transformer, nos affections à renouveler, notre conduite à retourner.

Idees nouvelles sur tout.... affections nouvelles pour tout.... conduite nouvelle en tout. Partout Dieu

prenant la place qui lui convient, et que notre satisfaction lui a ôtée. Quel travail !

14° 4° *degré de la piété. La sainteté.* — Quand je pourrais gagner 200 francs, me contenterais-je d'en gagner 100 ? Non certainement. Pour mon intérêt je cherche toujours le mieux, et je trouve cela raisonnable.

Et pour la gloire de Dieu?... qui est l'essentiel?... en doit-on faire moins ? Est-il permis d'être plus déraisonnable pour la gloire de Dieu que pour mes intérêts ?

Chercher en tout la plus grande gloire de Dieu, c'est la sainteté. Dans les trois degrés précédents, l'âme a été occupée à ranger sa satisfaction sous la gloire de Dieu. Maintenant elle est rangée : l'âme n'y pense plus, elle l'oublie. Elle devient indifférente à la joie comme à la douleur, à la maladie comme à la santé, au mépris comme à la louange, cela ne l'occupe plus. Ce qui l'occupe c'est de distinguer là où il y a plus ou moins de la gloire divine, et de choisir toujours ce qui en contient le plus.

Oubli et indifférence pour sa satisfaction, préoccupation de la plus grande gloire de Dieu, c'est la sainteté.

L'état de sainteté est établi dans une âme, quand elle a acquis la facilité et la promptitude à s'oublier en tout et à voir en tout la plus grande gloire de Dieu.

15° 5° *degré de la piété. L'immotation.* — Que

reste-t-il à faire à une âme qui en est là? Une seule chose : immoler sa satisfaction à la gloire de Dieu, afin que la gloire de Dieu, seule fin essentielle, reste bien seule triomphante sur tous les débris du créé.

C'est la conclusion suprême, mais absolument logique du principe de ma création. Je ne suis fait que pour Dieu, sa gloire est mon tout. Par conséquent plus Dieu reste seul, plus je disparaïs, plus aussi j'atteins ma fin. Tant que je vois quelque satisfaction en dehors de la gloire de Dieu, cette gloire n'est pas toute ma fin, il reste à côté d'elle quelque chose qui prend encore une partie de mon cœur. Il faut que rien ne reste, que mon cœur ne soit plus partagé, que je ne voie, n'aime et ne recherche plus rien que dans la gloire de Dieu.

Il faut donc immoler, anéantir toute satisfaction qui n'est pas dans la gloire de Dieu.

Besoin d'immolation, soit des souffrances, amour des croix, c'est ce qui caractérise cet état.

Quand l'ascension de ce degré est terminée, c'est la consommation dans l'unité : Dieu seul !... quel mot !... Quand le comprendrai-je?...

16° *L'unité.* — Quand je cherche ma satisfaction, je suis sans mesure divisé par les mille objets de ma vue, de mon amour et de ma recherche.

Cette division est la cause de ma faiblesse, de mes chutes, de mes distractions, de mes malaises intérieurs, elle est mon grand mal.

La piété tend à l'unité, elle travaille à concentrer

tout sur un point unique, Dieu et sa gloire : et son travail n'est complet que quand l'unité est consommée : Dieu seul !...

C'est pourquoi la piété donne à l'âme la force par l'unité de toutes les puissances, la liberté par le dégagement des créatures, la paix par le rétablissement de l'ordre.

La piété guérit tous les maux de l'âme, donne tous les biens, elle est utile à tout!...

17° *Aux Frères.* — Quelle est votre faiblesse ? C'est que vous vous recherchez et que vous recherchez la créature. Dans votre ministère il y a beaucoup de recherche de vous-mêmes, et préoccupation du salut c'est-à-dire de l'utilité de la créature. Dieu n'est pas à sa place : il n'est pas l'unique but. Dès lors vous êtes divisés : chacune de vos préoccupations est une division, une scission, chacune emporte un morceau de votre âme. Ainsi morcelés quelle force auriez-vous?...

Si vous saviez voir Dieu,... chercher Dieu,... lui seul,... dans votre prière... dans votre ministère... vous comprenez ? Lui seul?... chacune de vos occupations... quelle qu'elle fût... deviendrait un acte de piété... Méditez ce mot.

Prière et travail... tout vous ramènerait au centre unique !... A qui cherche Dieu seul... tout est *exercice* de piété. A qui se cherche soi-même, *rien* ne l'est.

18° Résumé. — Tel est donc le développement de

la vie intérieure. Partant du principe de ma création, je suis amené successivement à ranger, à oublier et enfin à immoler ma satisfaction pour la gloire de Dieu.

La gloire de Dieu se développant par le travail de la vie intérieure, va sans cesse dominant, puis absorbant et transformant ma satisfaction.

Au début je jouis contre Dieu, en dehors de Dieu ; à la fin je ne jouis qu'en Dieu.

Au début je vis pour moi et pas pour Dieu, à la fin je vis pour Dieu et pas pour moi.

La vie intérieure est donc la transformation par laquelle tout mon être, quittant sa vie naturelle, devient participant de la nature divine.

CHAPITRE II

La Voie.

1° *La volonté de Dieu.* — Pour arriver à ce but de la gloire de Dieu il y a une voie à suivre : il ne faut incliner ni à droite ni à gauche, mais marcher par le droit chemin. Quel est le droit chemin ? Celui que me trace la volonté de Dieu.

C'est la volonté de Dieu qui m'indique les créatures à employer et celles à écarter : car il y en a qui sont utiles et d'autres qui sont nuisibles.

Le choix à faire entre elles, je ne puis le déterminer par moi-même, d'abord parce que je ne sais pas ce qu'il y a dans la créature et quelle est l'utilité de chacune ; ensuite parce que le choix que je ferais moi-même serait déterminé par mes goûts et non par la gloire de Dieu.

Nul n'entrera au royaume des cieux que celui qui fait la volonté du Père ; l'entrée du royaume des cieux c'est cette rencontre de mon âme avec Dieu, où je lui donne sa gloire et Lui me donne son bonheur. Gloire de Dieu, paix de l'homme, c'est là tout le royaume de Dieu, commencé en ce monde, continué dans l'éternité. Par quelle voie, par quelle porte y entre-t-on ? Par la voie de la volonté de Dieu. La volonté de Dieu est la seule voie conduisant à la gloire de Dieu.

2° *Volonté signifiée.* — Une en elle-même, la volonté de Dieu est double par la manière dont elle se manifeste à moi.

Il y a d'abord la volonté signifiée, par laquelle Dieu me signifie ce qu'il demande de moi, ce qu'il veut que je fasse.

Il y a ensuite la volonté de bon plaisir, par laquelle Dieu agit en moi.

La volonté signifiée est exprimée dans les commandements de Dieu et de l'Eglise et dans les devoirs d'état.

Les devoirs d'état ont cela de particulièrement important, qu'ils font connaître la volonté de Dieu appliquée à l'état particulier où je me trouve. Ils me manifestent premièrement la manière dont je dois observer les commandements, secondement la part des conseils évangéliques que j'ai à pratiquer.

Pour les prêtres les devoirs d'état sont tracés dans les lois ecclésiastiques, liturgiques et disciplinaires, pour les religieux dans la règle. Les lois ecclésiastiques pour le prêtre, la règle pour le religieux résument à peu près toute la volonté de Dieu.

3° *Piété active*. — Pour l'œuvre de sa gloire et de mon salut, Dieu par sa volonté signifiée me demande ma part d'action, il veut que je fasse quelque chose et il me trace ce que j'ai à faire.

Je dois donc connaître cette volonté, l'aimer et l'exécuter. La connaître d'abord, connaître par conséquent ses manifestations, c'est-à-dire les commandements de Dieu, les commandements de l'Eglise, et les devoirs de mon état.

La première condition en tout c'est de connaître, on ne peut faire bien si on connaît mal.

Oh ! qu'il faut craindre l'ignorance et l'illusion : l'ignorance qui ne voit pas, l'illusion qui voit mal ! Nous sommes pétris d'ignorance et remplis d'illusions.

Nulle part l'illusion, qui est le premier-né de l'amour personnel, n'est si commune, si étendue et si funeste que dans les devoirs d'état. Pauvres devoirs d'état ! on les contourne, on les mutile, on les façonne suivant tous les caprices de l'intérêt personnel. Ainsi torturés, estropiés, ils ne contiennent plus de la volonté de Dieu que ce qui suffit à tromper la conscience.

Connaître mes devoirs, tous mes devoirs, tels qu'ils sont, sans y rien changer, sans y rien ajouter, sans en rien retrancher ; sans me laisser tromper par la vue de ma satisfaction, qui tend toujours à les obscurcir, à les travestir, à les amoindrir !

Voir dans l'obligation non pas simplement le fait extérieur de la prescription la lettre de la loi, mais la volonté de Dieu qui commandant cela m'appelle à lui par cette voie.

Aimer avant tout la volonté de Dieu, m'attacher à elle dans toute obligation où je la rencontre, et au lieu de craindre la loi ou les supérieurs, les aimer parce qu'ils sont les organes, les signes de la volonté de Dieu.

Exécuter cette volonté aussi fidèlement dans les petites choses que dans les grandes, dans les points fâcheux que dans les points agréables, parce qu'elle est partout la même, partout aussi sainte, aussi parfaite, aussi aimable.

Ce qu'il faut voir, aimer et exécuter c'est la volonté de Dieu ; la loi ou le supérieur ne sont qu'un signe, un voile, une lettre. Le signe, le voile, la lettre, c'est chose morte en soi ; si je m'y arrête, je ne trouve pas la vie. Mais derrière le signe, le voile, la lettre, il y a la volonté de Dieu, c'est-à-dire Dieu, et Dieu est la vie. Je le trouve là dans sa volonté, et je ne le trouve que là.

Oh ! si je savais voir Dieu où il est ! Souvent je ne le trouve pas, parce que je le cherche où il n'est pas.

Dieu n'est pas plus dans la prière que dans le travail, dans la contemplation que dans l'action, il est là où est sa volonté. Prière et action ne me font pas trouver Dieu, si je n'y vois pas sa volonté : mais dès que je vois la divine volonté, je trouve Dieu dans le travail comme dans la prière.

La voie où l'on trouve Dieu, c'est la volonté de Dieu.

4° *Volonté de bon plaisir.* — Ici c'est Dieu qui agit en moi : ce n'est plus mon action, c'est l'action de Dieu. Comment agit-il ?

Tout lui sert pour travailler au bien de ceux que sa volonté appelle à la sainteté, tout, jusqu'à la chute d'un cheveu. Tout ce qui se fait en moi, autour de moi, pour moi, contre moi, tout est disposé, étudié, enchaîné avec un art infini par la Providence pour mon avancement sur la voie de la sainteté.

Rien ne se fait au hasard ; jusqu'aux plus insignifiants détails de la vie, *tout* est combiné pour un but unique, la glorification de Dieu par l'âme sainte.

Ce sera une des merveilles de l'éternité, de voir comment tout, absolument tout, s'est enchaîné pour travailler au bien des élus.

5° *Piété passive*. — Qu'ai-je à faire pour répondre à cette volonté de Dieu ? Rien ; Dieu fait tout. Je n'ai qu'à me livrer, m'abandonner, laisser faire. Accepter l'action de Dieu, toute l'action de Dieu, sans réserve, sans curiosité, sans inquiétude, c'est tout mon devoir, le devoir du petit enfant que Dieu porte en ses bras.

Pas de réserve. Dieu peut me porter où il voudra, me faire passer par où il voudra, me donner ce qu'il voudra, j'accepte tout, parce que je sais qu'il ne travaille qu'à mon bien.

Pas de curiosité. Qu'ai-je besoin de savoir pourquoi Dieu en agit avec moi de telle façon ? Pourquoi ceci, pourquoi cela ? Je ne lui ferai pas l'injure de contrôler son action et de douter de ses intentions.

Pas d'inquiétude. Qu'est-ce que je risque dans les bras de Dieu ? Qu'il me fasse passer par le feu et les précipices, peu m'importe ? Je ferme les yeux et je m'endors dans ses bras.

Il y a deux choses surtout qu'il faut savoir bien accepter de la main de Dieu : la consolation et la souffrance. Toutes deux viennent de lui, et toutes deux ont un même but, m'unir à lui.

La consolation est facile à accepter et difficile à bien accepter. Il est si dangereux d'accepter la consolation pour la consolation, de s'arrêter à elle et de s'y complaire, en oubliant qu'elle n'est qu'un moyen de l'action de Dieu.

Aussi S^t Jean de la Croix conseille-t-il sans cesse de la rejeter, de l'écarter, afin de garder seul et pur l'effet spirituel qu'elle apporte à l'âme. Cette conduite suppose une grande énergie de volonté et un complet détachement.

D'autres saints conseillent d'accepter très simplement la consolation, en cherchant par elle à s'attacher plus intimement à Dieu. Ceci suppose plus d'humilité, car seule l'humilité sait éviter les pièges de la recherche personnelle dans la consolation.

La souffrance est le mode d'action de Dieu le plus fréquent et le plus fécond, et son témoignage d'amour le plus divin. C'est son amour qui contraint Dieu à m'envoyer la souffrance pour m'é purifier.

Comment faut-il accepter la souffrance? Comme on accepte un cadeau de l'amitié, en disant merci.

Ce merci doit être un cri du cœur, simple, généreux, rapide. Mon Dieu! merci! Et c'est tout. Pas besoin de le répéter souvent, ni de s'y arrêter beaucoup.

Dieu comprend ce merci qui lui dit que son amour est compris. Et quels effets produit ce petit mot! c'est merveilleux. Il ouvre dans les profondeurs de l'âme une source de joie à nulle autre pareille. Celui-là seul le sait qui l'a goûté. Que de trésors ce petit mot fait trouver dans la souffrance! c'est la clef des greniers divins.

Et comme il est facile à prononcer! Il est plus malaisé de souffrir en patientant, que de lancer ce mot par un bond rapide.

CHAPITRE III

Les Moyens.

1° *Deux sortes de moyens.* — Je connais le but, je connais la voie, que me manque-t-il ? les moyens pour marcher sur cette voie, jusqu'à ce but.

Il y a deux sortes de moyens, ceux de Dieu et ceux de l'homme. Le moyen de Dieu c'est sa grâce ; les moyens de l'homme ce sont les exercices de piété.

J'ai vu au premier chapitre qu'il y a pour moi deux fins, l'une essentielle qui est la gloire de Dieu, l'autre secondaire qui est ma satisfaction. Au chapitre suivant j'ai vu que dans la voie il y a de même deux parties, celle où Dieu agit seul, et celle où j'agis sous la volonté de Dieu. Ici je retrouve encore ces deux parties, les moyens de Dieu et mes moyens à moi.

Dans les trois choses Dieu est l'essentiel, moi le secondaire : dans les trois choses Dieu va grandissant et moi diminuant, jusqu'à ce que sa gloire absorbe et transforme ma satisfaction, sa volonté absorbe et transforme ma volonté, sa grâce absorbe et transforme mes exercices. A la fin Dieu reste seul, je n'ai de satisfaction que dans sa gloire, de volonté que dans sa volonté, de moyens que dans sa grâce ; la mort est absorbée dans la victoire. C'est le travail de la vie.

2° *La grâce.* — Sans moi vous ne pouvez rien

faire, a dit N. S. Donc impuissance absolue d'action.

Ni volonté, ni efforts n'y font rien, dit S^t Paul, c'est Dieu qui fait en nous et le vouloir et le faire : donc impuissance totale de volonté.

Nous ne nous suffisons même pas pour avoir une pensée, dit le même apôtre. Donc impuissance radicale de connaître.

Je ne puis ni voir, ni vouloir, ni agir : la vue, l'amour et la recherche de Dieu, c'est-à-dire la piété, m'est donc impossible à moi tout seul.

Cette vie est en moi une création de Dieu ; je suis créé à la vie de la piété, comme je suis créé à la vie naturelle : je ne puis pas plus me donner l'une que l'autre.

Mon corps ne vit que par mon âme, et mon âme ne vit que par Dieu. Comme l'âme utilise les puissances du corps pour la vie naturelle, ainsi la grâce utilise les facultés de l'âme pour la vie surnaturelle. L'agent principal de la vie naturelle c'est l'âme, de la vie surnaturelle, la grâce.

La grâce doit donc être le principe vital de mes pensées, de mes affections et de mes actions. Toute pensée, affection ou action qui ne procède pas de la grâce, n'appartient pas à la piété.

Tout ce que je pense, tout ce que j'aime, tout ce que je fais par un mouvement purement naturel, n'a pas la vie de la piété, tout cela est surnaturellement mort.

Quelles sont les pensées, les affections, les actions dont la grâce soit en moi le principe ? Que de

choses soustraites à l'influence pratique de la grâce ! par conséquent que de mort !

Toute ma force, toute ma vie est dans la grâce ; par moi-même je suis faiblesse et mort. Chaque fois que je m'appuie sur moi, que je compte sur ma force, je tombe. La confiance en moi est le secret de toutes mes faiblesses et de toutes mes chutes. La confiance en la grâce est le secret de ma force et de ma vie.

Si une fois j'avais toute ma vie dans la grâce de Dieu, tout mon mouvement dans sa volonté, tout mon être dans sa gloire, je serais pleinement humble, puisqu'alors je n'aurais plus rien pour moi, rien selon moi, rien par moi, tout pour Dieu, tout selon Dieu, tout par Dieu.

L'humilité ne consiste pas à ne rien avoir, mais à ne rien garder pour soi. Tout recevoir de Dieu et tout rapporter à Dieu, voilà l'humilité. Plus je reçois, plus aussi je puis rapporter. Par conséquent le plus grand saint est le plus humble ; et celle de toutes les créatures qui a le plus reçu a été nécessairement la plus humble.

Oh ! qu'il fait bon être anéanti pour la gloire de Dieu, dans la volonté de Dieu, par la grâce de Dieu !

3° *Les exercices de piété, leur but.* — Les exercices de piété ne sont pas la piété ; la piété consiste dans le but suprême vu, aimé et recherché. Ils ne sont pas non plus la voie de la piété ; la voie c'est la volonté de Dieu. Ils ne sont que les moyens de la piété.

Ils sont mes moyens puisque c'est moi qui les emploie. Ils sont moyens en un double sens ; d'abord comme canaux de la grâce, ensuite comme instruments pour cultiver et faire croître en mon âme la disposition uniquement essentielle, la vue, l'amour et la recherche de Dieu.

S'ils sont moyens, ils n'ont de valeur que comme moyens, et cette valeur est relative et variable suivant l'état de l'âme. Un instrument ne s'emploie que pour l'ouvrage auquel il est adapté, dans la mesure où il est utile, et pendant qu'il est utile. Ainsi je ne dois choisir que les exercices utiles à mon but suprême, les conserver pendant qu'ils sont utiles, m'en dégager dès qu'ils n'ont plus d'utilité.

4° *Défauts à éviter.* — Si je comprends bien ce rôle des exercices spirituels, j'évite trois défauts.

Le premier c'est la fidélité pharisaïque. Celui qui croit que l'exercice de piété est la piété, s'attache à l'exercice pour lui-même, il se lie à ce qui est le côté mécanique, extérieur, matériel de l'exercice, il ne voit que cela, sa piété c'est la fidélité à la lettre. Quand cela lui manque, et cela manque souvent, tout lui manque à la fois : une simple infidélité extérieure brise toute la chaîne de sa piété ; et il est à chaque instant désemparé. Que s'il tient bon, il s'emprisonne dans la lettre qui le tue.

Si ma piété est à l'intérieur, dans la recherche de Dieu, les exercices n'étant qu'un moyen, une infidélité passagère ne brise rien, je suis solide sur mes ancrés. Je n'ai point peur d'un coup de vent,

et je ne m'emprisonne pas jusqu'à étouffer, pour éviter la tempête. Je vis au grand air du bon Dieu.

Le deuxième défaut c'est l'inconstance. Quand je cherche ma satisfaction dans les exercices spirituels, il est assez ordinaire qu'ils varient au gré de mes caprices. Je prends l'un, je quitte l'autre, je suis quelque temps fidèle à celui-ci, je n'aborde jamais celui-là, je voltige agité, incertain et vide comme les guêpes.

Si j'y vais chercher le miel de la gloire divine et la cire de mon utilité surnaturelle, à la façon des abeilles, je me pose sur les fleurs riches de suc, et je ne les quitte qu'après en avoir épuisé la substance.

Le troisième défaut c'est l'isolement. Quel ruineux système que de partager sa journée en compartiments, comme un meuble à tiroirs ! Il y a un tiroir pour un exercice, un tiroir pour un autre, un tiroir pour le travail, un tiroir pour tout. Cela se tire à divers moments, se referme et c'est fait. La vie est décousue, sans unité : il n'y a ni lien ni direction.

Les exercices ont leur coin à part : cantonnés sur un point, ils n'ont pas de vie et ils n'en donnent pas. La sève des exercices doit circuler dans tout le corps de la journée, sous peine de tarir dès quelle n'a pas sa circulation. Je verrai plus loin le moyen d'établir cette circulation.

5° *Unité des exercices.* — Les exercices doivent former dans l'âme l'unité. Pour cela il faut qu'ils

soient uns : et comment le seraient-ils, sans *un* exercice qui les relie tous ?

Les exercices doivent détruire en moi la recherche de moi-même; et comment la détruiront-ils, si je me recherche moi-même, jusque dans mes exercices ? Il en faut donc un, dans lequel je ne puisse pas me rechercher moi-même et qui les dirige tous.

Les exercices doivent former en moi la vue de Dieu, me conduire à Dieu, et comment le feront-ils, s'il n'y en a pas un qui me montre où est Dieu, où je suis moi, et qui soit ainsi la lumière de tous ?

Cet exercice *un*, lien, direction et lumière des autres, quel est-il ? L'examen de conscience : mais l'examen de conscience bien fait. Comment faut-il le faire ? Par un coup d'œil. Jeté où ? Au centre du cœur. Pour y voir quoi ? Une seule chose, la disposition dominante. Et qu'est-ce que cette disposition dominante ? C'est le sentiment qui fait mouvoir le cœur. Car je ne fais rien, sans que mon cœur ne soit poussé à le faire par une pensée, un sentiment qui le détermine. Quand je demande à quelqu'un : Pourquoi faites-vous cela ? Il me répond : C'est pour telle raison. Cette raison, c'est la pensée qui le fait agir, et cette pensée c'est la disposition dominante de son cœur à ce moment.

Eh bien ! c'est cette disposition, ce sentiment, cette pensée que l'examen doit saisir. Pourquoi ? Parce que c'est ce qui fait mouvoir mon cœur, et qui détermine ma conduite. Quand je l'ai saisi, je sais où j'en suis et où je vais. Si je vais droit, c'est-à-dire à Dieu, tout est en règle et je n'ai qu'à continuer

mon chemin. Si je vais de travers, c'est-à-dire à ma satisfaction, je redresse mon intention.

Mais est-il facile de saisir ce sentiment, cette disposition dominante ? Très facile, cela coûte tout juste un coup d'œil. Où en est mon cœur ? Et je regarde, et je vois. Je vois bien s'il va droit ou non, et pourquoi il va ou ne va pas droit ; cela saute aux yeux quand on veut les ouvrir.

Et c'est là tout l'examen ? Oui ; tout au moins c'en est l'essentiel. Tant que cela n'est pas fait, il n'y a pas d'examen sérieux ; quand cela est fait, l'examen est assuré.

Mais, et les autres pensées, les autres sentiments ?.. et les actions ?... Ah ! voici... Les pensées, les sentiments qui ne dominent pas, ne sont pas dangereux. Ils n'ont une importance sérieuse, que quand ils arrivent à dominer, à diriger le cœur. Mais quand ils arrivent là, c'est à leur tour d'être saisis par le coup d'œil.

Et quand j'ai successivement saisi les sentiments bons et mauvais, (car il faut saisir les uns comme les autres) qui font mouvoir mon cœur, comme je connais profondément mon âme ! Je connais tous les ressorts de la machine ; avec cela elle est facile à diriger.

Quant aux actions, la connaissance du nombre n'est importante que pour les péchés mortels qu'il faut confesser ; la connaissance des autres n'importe que pour aider à la connaissance de la disposition dominante.

Mais alors l'examen de conscience est très facile ?

Tout ce qu'il y a de plus facile, un coup d'œil. Et je puis le faire instantanément, aussi souvent que je le voudrai.

Mais la contrition et la résolution? Quand on sait le faire, le coup d'œil contient tout cela. Je vois, je me repens, je redresse. C'est absolument comme la piété dont il est l'œil. La piété est tout ensemble vue, amour et recherche; le coup d'œil de l'examen est la même chose: vue, amour et recherche, vue, contrition et résolution.

Mais le soir, quand je jette le coup d'œil sur toute ma journée, je prolonge et je sépare les trois actes de cet acte unique: le coup d'œil, la contrition et la résolution, et je donne à chacun le temps qui convient à satisfaire et à éclairer ma piété.

Ce coup d'œil, c'est la simplicité: pas de courses fatigantes à travers les détails; c'est l'efficacité: je pénètre jusque dans le fond de mon âme; c'est la direction de ma vie: car je redresse toute ma conduite; tous mes actes sont atteints, puisque la cause est saisie; c'est l'œil de tous les exercices: car il les empêche tous de s'égarer dans la recherche de moi et il les met sans cesse en face de Dieu: enfin il est l'unité de ma vie; en le répétant dans ma prière, dans mon travail, dans mes relations, dans ma solitude, il me fait en tout voir, aimer et rechercher Dieu.

Il est le lien de tout, la direction de tout, la lumière de tout. Il est le grand instrument de la piété.

Et les autres exercices, qu'en dirai-je? Ceux

qui sont les canaux de la grâce, je n'ai pas à en dire l'importance, j'ai assez vu l'importance de la grâce.

Ceux qui sont les instruments destinés à former la piété, seront vite perfectionnés par le coup d'œil de l'examen, si j'y suis fidèle.

Chercher la gloire de Dieu dans la volonté de Dieu, par le coup d'œil de l'examen, voilà le centre de toute mon action dans la piété.

TABLE DES MATIÈRES

	Pages.
AU LECTEUR. Avertissement du R. P. Tissot	1
APPROBATION de Mgr l'Evêque d'Annecy	iv
AVANT-PROPOS	1
PREMIÈRE PARTIE. — LA FIN	21
CHAPITRE I. — La Fin des Créatures.	21
CHAPITRE II. — Ma Fin.	25
CHAPITRE III. — Usage des Créatures	33
CHAPITRE IV. — Ordre essentiel de la Création	39
CHAPITRE V. — Exposition du Pater.	47
CHAPITRE VI. — Mes obligations	52
CHAPITRE VII. — Essence de la Piété	56
CHAPITRE VIII. — Le Désordre	67
CHAPITRE IX. — Premier degré de la Piété, Fuite du péché mortel	72
CHAPITRE X. — Deuxième degré de la Piété, Fuite du péché véniel	76
CHAPITRE XI. — L'imperfection	80
CHAPITRE XII. — Troisième degré de la Piété. La Perfection	84
CHAPITRE XIII. — L'Etat de mon âme	94
CHAPITRE XIV. — Quatrième degré de la Piété. La Sainteté.	108
CHAPITRE XV. — Cinquième degré de la Piété. L'héroïsme, l'immolation, la consommation	119
CHAPITRE XVI. — L'anéantissement.	124
CHAPITRE XVII. — Principe et fondement. — Vue d'ensemble	132
DEUXIÈME PARTIE. — LA VOIE	147
CHAPITRE I. — La volonté de Dieu	147
CHAPITRE II. — Volonté signifiée	152
CHAPITRE III. — Piété active	154
CHAPITRE IV. — Volonté de bon plaisir	174
CHAPITRE V. — Piété passive.	180
CHAPITRE VI. — Concours des deux volontés	199
TROISIÈME PARTIE. — LES MOYENS.	221
CHAPITRE I. — Deux espèces de moyens.	221
CHAPITRE II. — La Grâce.	224
CHAPITRE III. — Les exercices de Piété : leur but.	238
CHAPITRE IV. — Défauts à éviter.	242
CHAPITRE V. — Unité des exercices de Piété	255
ABRÉGÉ	285
CHAPITRE I. — La Fin	285
CHAPITRE II. — La Voie	301
CHAPITRE III. — Les Moyens	307
Sujets de méditation pour une retraite	316

TABLE

DE SUJETS DE MÉDITATION ET DE LECTURE

POUR UNE RETRAITE

Il est aisé de le voir, ce livre demande à être médité. Il ne saurait l'être plus fructueusement que dans les saints exercices d'une retraite, sous l'action de l'Esprit-Saint. Chacun pourra, selon son attrait, les besoins de son âme et l'avis de son directeur, faire des chapitres qui lui conviennent l'objet de ses réflexions et de ses résolutions. Mais il ne sera pas inutile de proposer un choix de sujets assortis à huit jours d'exercices, sauf au retraitant ou à celui qui le dirige de modifier cette répartition.

On renvoie au corps de l'ouvrage et à l'*Abrégé* final, afin de fournir en même temps un texte développé et son résumé.

1^{er} JOUR

	pages	Abrégé pages
Ouverture de la retraite. Méditation préliminaire. Avant-Propos	1-10	283

2^e JOUR

1 ^{re} Méditation. Fin des Créatures	21-24	286
2 ^e — Ma fin	25-32	286
Lecture ou considération. Usage des Créatures	33-38	287
3 ^e Méditation. Ordre essentiel de la Création	39-46	287

3^e JOUR

1 ^{re} Méditation. Exposition du Pater	46-51	
2 ^e — Mes Obligations.	52-55	288

	pages	Abregé pages
Lecture ou Considération. Essence de la piété	56-66	289
3 ^e Méditation. Le désordre.	67-71	290

4^e JOUR

1 ^{re} Méditation. Fuite du péché mortel	72-75	291
2 ^e — Fuite du péché véniel.	76-79	291
Lecture ou considération. L'imperfection et la perfection.	81-93	291-295
3 ^e Méditation. L'état de mon âme	94-107	295-297

5^e JOUR

1 ^{re} Méditation. La Sainteté	108-118	297
2 ^e — L'immolation, l'anéantissement	119-131	297
Lecture ou Considération. Vue d'ensemble	124-131	298
3 ^e Méditation. Répétition de la vue d'ensemble.		

6^e JOUR

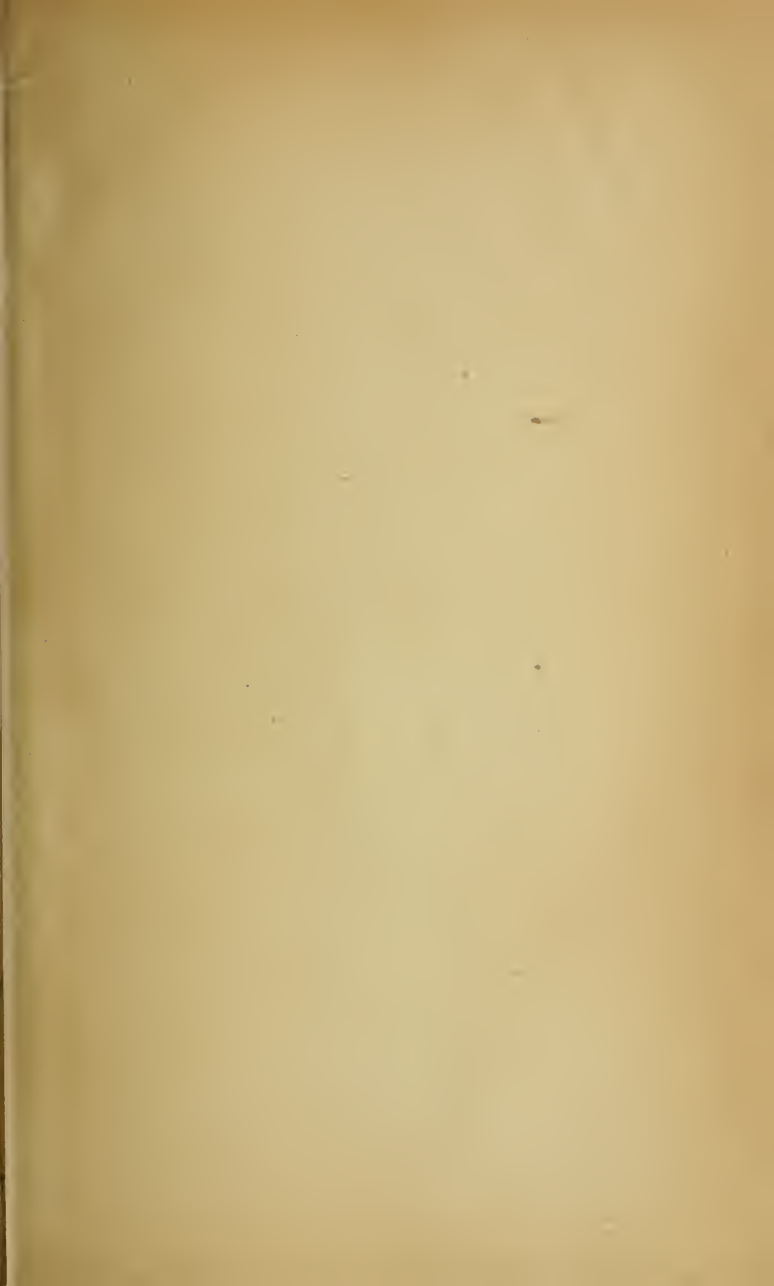
1 ^{re} Méditation. La volonté de Dieu	147-151	301
2 ^e — Volonté de Dieu signifiée et piété active	152-173	301-304
Lecture ou considération. Volonté de bon plaisir	174-179	304
3 ^e Méditation. Piété passive	180-198	305-306

7^e JOUR

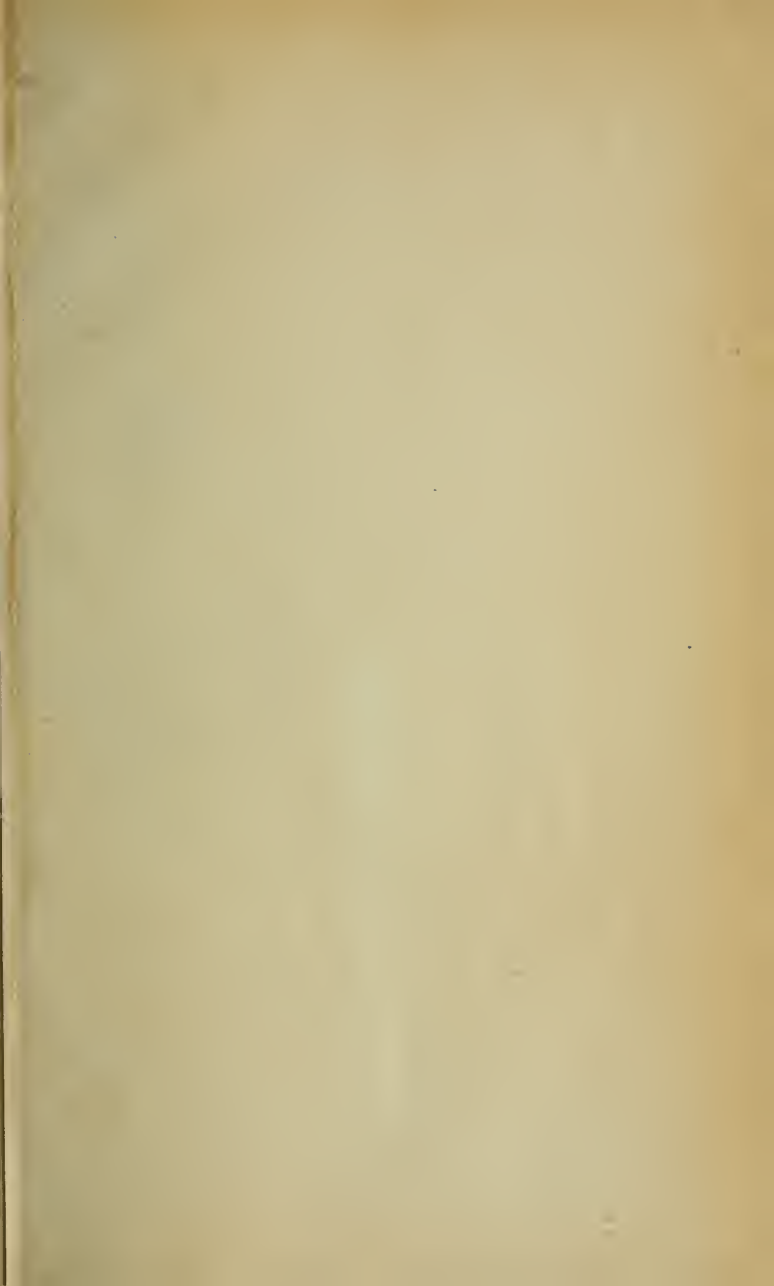
1 ^{re} Méditation. Concours des deux volontés	199-220	
2 ^e — La grâce.	224-237	307
Lecture ou considération. Les exercices de piété.	238-254	308
3 ^e Méditation. Unité des exercices	255-283	311-315

8^e JOUR

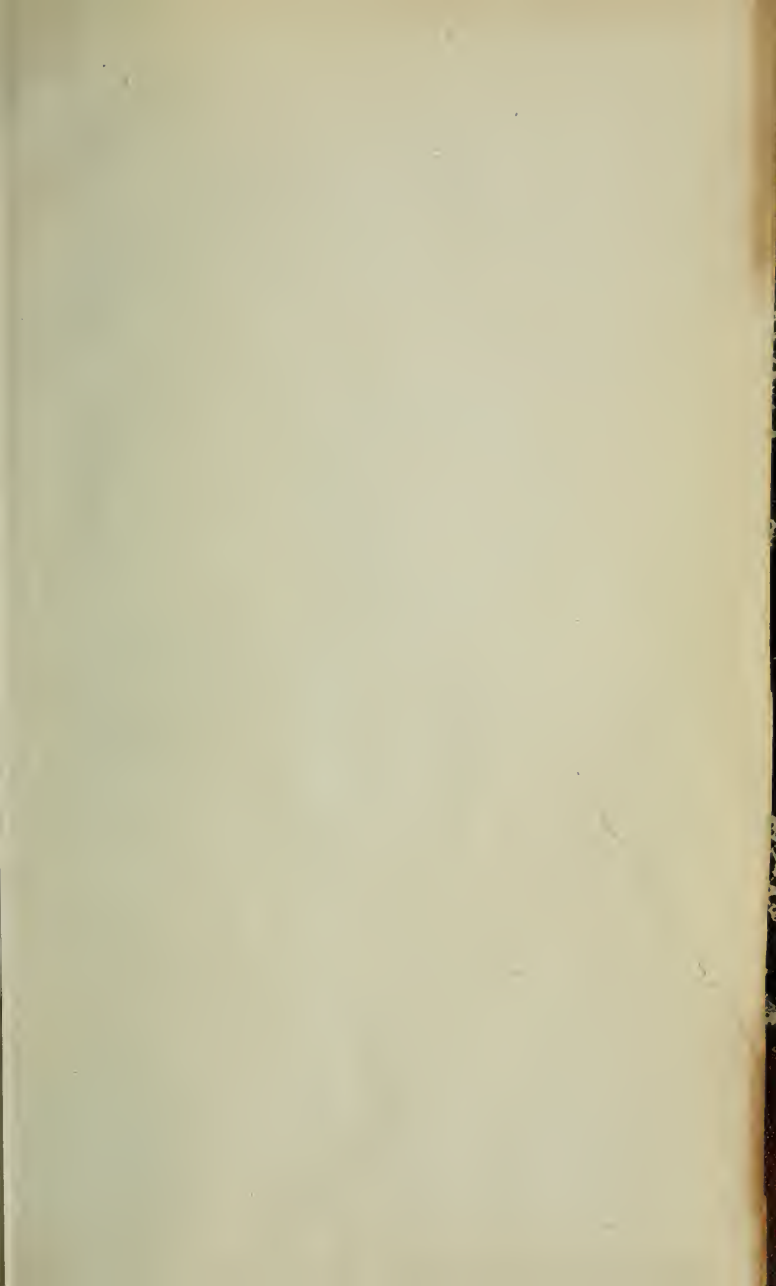
Répétition de la méditation précédente : Unité des exercices.













BX 2350 .P64 1894

SMC

Pollien, Franpcois de
Sales, 1853-1936.

La vie intberieure
simplifibee et ramenbee

AYX-5991 (mcih)



